

Le Parisien**N°3***Histoires de Paris*

Le Paris de la Révolution et de l'Empire

LA TERREUR**Comment
survivre à Paris
en 1794****NAPOLÉON
ET PARIS****Les projets
grandioses
de l'Empereur**

100 lieux de la Révolution sur les pas de Lorànt Deutsch

En partenariat avec

Europe 1

R 20174 - 3H - 5,90€





Gravure représentant,
pendant la Révolution, des combats
dans les rues de Paris, XIX^e siècle.

10 ans, 100 lieux

PAR CLAUDE POMMEREAU



Révolution à Paris : unité de temps, unité de lieu, unité d'action. Corneille en aurait été enchanté ! En dix ans, la messe est dite, un monde va disparaître, un monde a disparu. Paris avait connu la Saint-Barthélemy, avec ses ligueurs catholiques, bourreaux des protestants. Paris va maintenant connaître Montagnards et sans-culottes, traquant sans relâche, dans les méandres des ruelles, aristocrates qui n'ont pas réussi à s'échapper, bourgeois qui n'ont rien compris, prêtres réfractaires. Dans cette ville de six cent mille habitants (un monstre pour l'époque), la commune insurrectionnelle a droit de vie ou de mort. Les leaders de la Montagne – ce parti qui va instituer la Terreur et condamner le roi à la décapitation – ne sont pas parisiens, loin s'en faut. Robespierre vient d'Arras ; l'Incorruptible a trouvé refuge rue Saint-Honoré chez le menuisier Duplay où il aime à préparer ses discours. Marat, sujet prussien d'origine sarde, qui meurt poignardé par Charlotte Corday, habite rue de l'École-de-Médecine. Danton, lui, vient d'Arcis-sur-Aube ; juste remarié par un prêtre réfractaire, il sera guillotiné par ordre de son collègue Robespierre, alors qu'il logeait lui aussi rue de l'École-de-Médecine. Parisiens d'adoption, mais soutenus par les sans-culottes – ces titis parisiens qui exigent la mort de tous les privilégiés –, ils sont tous trois impitoyables, comme il sied aux nouveaux convertis. Parmi leurs victimes figurent notamment les Girondins, ces révolutionnaires en carton-pâte, bourgeois provinciaux modérés, ivres d'idées nouvelles, mais qui, souhaitant mettre fin au massacre, envisagent, pour échapper à cette ville d'enragés, d'installer le gouvernement en province. Et puis Bonaparte viendra. En installant ses canons rue Saint-Honoré, le général sifflera la fin de la partie... Une centaine de lieux, visibles ou cachés, sont témoins de ces événements qui ont changé l'histoire de France. Lorant Deutsch, qui, depuis longtemps, voue une passion au destin de Paris, les connaît intimement. Il a accepté pour nous d'en être le guide, de demander aux pierres de lui susurrer quelques confidences. Qu'il en soit remercié.

DANS LE TOURBILLON PARISIEN

Si *Le Parisien* se fait un devoir et une fierté, c'est de suivre l'actualité au plus près, en essayant de prendre le recul nécessaire quand elle semble... perdre la tête. Alors rêvons un peu et imaginons notre rédaction remonter le temps et « couvrir » le tourbillon de la Révolution. C'était il y a plus de deux siècles : une capitale assise sur un volcan, dont l'explosion allait changer la face du monde. Paris, alors, brûlait d'idées neuves dans un maelström d'allégresse et de rage. Au fil des pages de ce numéro, notre journal vous promène – sans risque – dans cette ville à la fois étrange et familière : la vôtre. Ses rues, ses monuments, ses faubourgs, l'« humeur » si particulière de ses habitants... En suivant Danton aux Cordeliers ou Marie-Antoinette sur l'échafaud, vous la reconnaîtrez sans peine. La ville a changé bien sûr, mais Paris sera toujours Paris.

CHARLES DE SAINT SAUVEUR
Chef de service au Parisien



6 En route vers de troublants fantômes

L'avant-propos de Lorant Deutsch.

8 15 grandes dates de la Révolution

De 1789 à 1799, dix années bouleversantes dans l'histoire de Paris.

16 La Révolution en images

26 Le Paris de Marat

Le fondateur de *L'Ami du peuple*, afin d'échapper à la censure et aux faillites, multiplie les adresses avant d'être assassiné dans sa baignoire chez sa compagne Simone Evrard.

28 Le Paris de Marie-Antoinette

Insouciant à Versailles, la reine vit prisonnière à Paris les dernières années de sa vie, avant de monter sur l'échafaud.

30 Le Paris de Danton

De la rive droite de ses débuts, le tribun redouté traverse la Seine pour occuper un confortable logis rive gauche, jusqu'à son exécution.

32 Le Paris de Robespierre

Hébergé par le citoyen Duplay, l'Incorruptible mène une existence quasi monacale, mangeant, buvant et sortant peu.

34 Le Paris de Napoléon

En vingt ans, il fait de la ville son terrain de gloire, des charmes du Palais-Royal à son sacre à Notre-Dame, en passant par la canonnade de l'église Saint-Roch...

36 15 acteurs de la Terreur

40 Comment survivre sous la Terreur

Après l'euphorie révolutionnaire, la réalité reprend ses droits. Le peuple a faim, mais les filles du Palais-Royal n'ont jamais été si délurées et les théâtres aussi remplis.

48 Le calendrier républicain

50 Le rasoir national

La guillotine, imaginée pour procurer une mort immédiate et sans douleur, déçoit tout d'abord les Parisiens...

52 Le café, centre du monde

Il est depuis longtemps le lieu où fusent les idées et les controverses, encore plus sous la Révolution.

54 Citoyennes et tricoteuses : les femmes montent au créneau

Elles ne siègent pas à l'Assemblée mais y occupent assidûment les tribunes, décidées à ne pas rester à l'écart de l'agitation politique.



4 balades sous la Révolution

56 10 métiers de la Révolution

58 Chapeaux à plumet et robes transparentes: la mode sous la Révolution

Où l'habit du laboureur côtoie l'élégance d'Ancien Régime avant de passer au drapé à l'antique puis de verser dans l'excentricité.

92 La ville remodelée par Napoléon

L'Empereur remet de l'ordre dans Paris qu'il dote d'une nouvelle administration, mais il veut surtout lui donner l'éclat d'une grande capitale, la première d'entre toutes!

98 Des rues tirées au cordeau

Avant le baron Haussmann, Napoléon décide de tailler dans l'écheveau des petites rues parisiennes.

100 Abreuver ceux qui ont soif

Attentif aux questions d'approvisionnement, Bonaparte fait construire le canal de l'Ourcq et de nouvelles fontaines.

102 La frénésie des colonnes

Référence à l'Antiquité, les colonnes habillent les monuments qui se veulent le reflet de la gloire impériale.

104 Les projets fous de l'Empereur

Revue d'édifices qui n'ont pas eu le temps de voir le jour avant la chute de Napoléon.

62 Tout commence au Palais-Royal

68 Des Tuileries à la Concorde

76 De l'Hôtel de Ville au Temple

84 Le Quartier latin, de Notre-Dame au Panthéon

Reiner Vinkeles
Journée du 10 août 1792
1794-1804, gravure
tirée des *Tableaux*
de la Révolution française.



En route vers de troublants fantômes

PAR LORÀNT DEUTSCH

« C'est une révolte ?

– Non, Sire,
c'est une Révolution. »

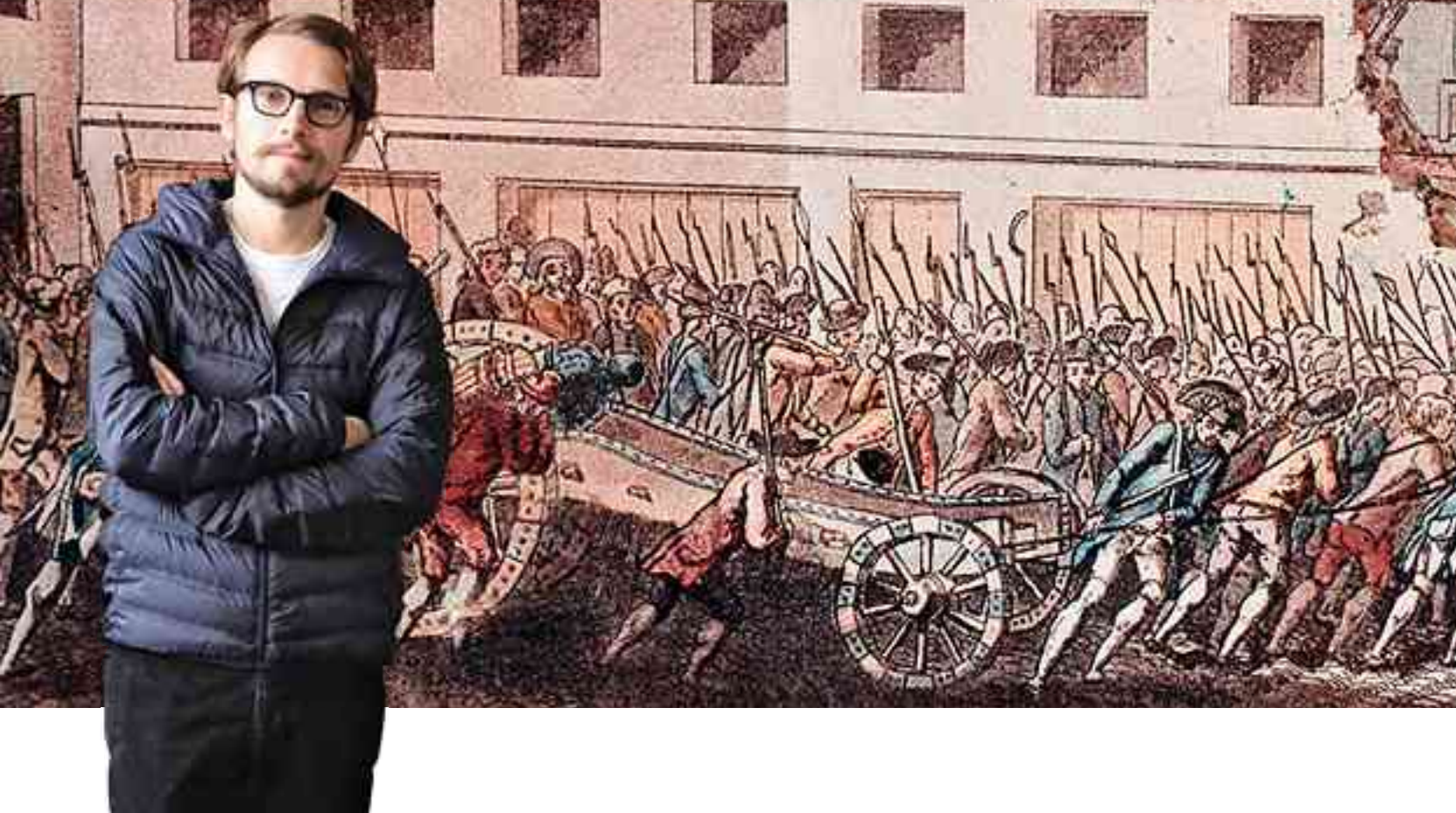
Cette repartie célèbre, digne
de Sacha Guitry ou d'André
Hunebelle, nous la devons
au duc de La Rochefoucauld-
Liancourt interrogé par
Louis XVI au petit matin

du 15 juillet 1789, lendemain
de la prise de la Bastille...

Voilà sans doute l'introduction
idéale pour notre grand voyage
sur les traces de la Révolution
française ! L'intrigue, l'enjeu,
les personnages, l'action,
tous les ingrédients sont réunis
pour faire de cet événement

majeur de l'Histoire de France
une vaste épopée.

Il était une fois 1789, il était
une fois le soulèvement
populaire qui précipitait
l'ancienne société millénaire
dans l'abîme pour enfanter
le monde moderne dont
notre République, cinquième



du nom, est l'héritière. Le décor de cette fresque immense est tout trouvé : Paris ! Il n'y a pas à en douter, nourrie par le Siècle des lumières, la Révolution s'est faite à Paris, la Ville lumière ! Dans une France pourtant encore très largement rurale, c'est au cœur de la grande ville que se sont déroulés les événements les plus brûlants, les instants les plus décisifs, les heures les plus tendues de cette période faite d'espoir et de larmes. Remontons le temps, du 14 juillet 1789, prise

de la Bastille, jusqu'au 5 octobre 1795, jour où entre en scène un jeune général encore inconnu nommé Bonaparte, venu mettre un terme aux soubresauts révolutionnaires. Plongez avec moi dans cette aventure grandiose... Partons à la découverte des témoignages de la Révolution, retrouvons les vestiges de cette époque, dénichons les griffes de l'histoire, ces empreintes parfois émouvantes, parfois terrifiantes... Car nous ne cherchons pas seulement les vieilles pierres,

nous avançons également vers d'impressionnants fantômes qui nous attendent aux détours de nos balades : voici les ombres de Louis XVI, de Marie-Antoinette, de Danton, de Marat, de Robespierre... Nous croiserons ainsi les principaux acteurs de cette prodigieuse histoire, ces personnages contrastés et contradictoires qui ont tous eu Paris pour commun tombeau, réunis pour l'éternité à travers ces événements qu'ils ont subis ou provoqués. Bon voyage...



Estampe représentant la prise de la Bastille le 14 juillet 1789 (Paris, musée Carnavalet).

15 grandes dates de la Révolution

Dix ans: de l'ouverture des états généraux au coup d'État du 18 brumaire, la France vit de profonds bouleversements. Mise à mort du roi, Terreur, Directoire, constitutions successives, Paris est au cœur du théâtre révolutionnaire.

CLAUDE POMMEREAU



28 avril 1789

ÉMEUTES À PARIS

Au faubourg Saint-Antoine, la misère est telle que surgit une émeute, un coup de foudre. Première victime, le marchand de papiers peints Réveillon, qui avait osé déclarer: « Les ouvriers peuvent bien vivre avec quinze sous par jour! » Il est massacré, sa maison pillée. L'intervention du régiment des gardes-françaises provoque les premiers morts rue de Montreuil. Des agitateurs professionnels ont manié en sous-main les ouvriers, les preuves abondent, mais qui sont-ils? Des amis du duc d'Orléans, le franc-maçon richissime qui hait le roi? Le club des Jacobins, appelé alors Club breton?



Gravure du XIX^e siècle représentant le pillage de la manufacture de papiers peints Jean-Baptiste Réveillon le 28 avril 1789.

Quoi qu'il en soit, les pillages se multiplient dans toute la ville, le gouvernement les réprime bien mollement: la Révolution est en marche.

27 décembre 1788

Le tiers état aura autant de députés que les ordres de la noblesse et du clergé réunis.

5 mai 1789

Ouverture des états généraux: 1196 députés se réunissent à Versailles.

17 juin 1789

Les états généraux prennent le nom d'Assemblée nationale.

20 juin 1789

Serment du Jeu de paume.





14 juillet 1789

PRISE DE LA BASTILLE

Le 11 juillet, le ministre des Finances Jacques Necker est licencié par le roi. À cette nouvelle, des brigands armés se déchaînent dans Paris. « Aux armes ! » hurle le lendemain Camille Desmoulins, qui harangue la foule dans le jardin du Palais-Royal. Les gardes-françaises pactisent avec les émeutiers. Après avoir pillé l'Hôtel de Ville, un millier de personnes empruntent le chemin du faubourg Saint-Antoine en direction de la Bastille où, dit-on, trente mille fusils sont stockés. La Bastille, symbole de l'arbitraire ? Y croupissent sept prisonniers, dont la moitié sont fous. Le gouverneur de Launay, dépassé, se contente de défendre le bâtiment principal. Sa troupe, composée en grande partie d'invalides, terrorisés, veut se rendre. Le pont-levis est baissé : c'est la ruée et le massacre général. On balade la tête de Launay sur une pique, spectacle dont on ne va pas se lasser jusqu'en 1794. « C'est une révolte ? Non, Sire, c'est une révolution ! »

Scène tirée du film de Robert Enrico et Richard T. Heffron *La Révolution française*, lors de la prise de la Bastille.



Gravure représentant l'Assemblée nationale à Versailles, le 4 août 1789.

Illustration tirée de *Mon histoire de France*, d'Henriette Suzanne Brès, représentant l'abolition des privilèges.



Nuit du 4 août 1789

FIN DES PRIVILÈGES

Le 17 juin, l'assemblée des états généraux, qui siège à Versailles, se proclame Assemblée nationale. Dans le pays règne un « phénomène d'anarchie spontanée », selon l'expression du philosophe et historien Hippolyte Taine, devant la hantise d'une société en état de décomposition. Sous prétexte de disette ou de pain trop cher, plus personne n'est à l'abri. Le 4 août, le vicomte de Noailles

met le feu aux poudres en proposant l'abolition des droits féodaux, la suppression des corvées et servitudes. Dans la nuit, c'est la surenchère : on abolit les juridictions seigneuriales, les droits de chasse, les dîmes dues au clergé... l'assemblée, enthousiaste, s'est muée en bateau ivre. Le lendemain, il faut mettre cela en musique, le roi restant associé à la rédaction des principales lois et conservant un droit de veto.

17 juillet 1789

Invité à l'Hôtel de Ville, le roi pose une cocarde tricolore à son chapeau.

26 août 1789

Déclaration des droits de l'homme et du citoyen.

9 novembre 1789

L'Assemblée nationale s'installe dans la salle du Manège, aux Tuileries.

19 décembre 1789

Premiers assignats mis en circulation, gagés sur les biens confisqués au clergé.

L'HISTOIRE DE PARIS DE 1789 À 1799



6 octobre 1789

LE ROI QUITTE VERSAILLES

À Versailles, le 1^{er} octobre, les gardes du corps offrent un banquet aux officiers du régiment de Flandre : on festoie en l'honneur du roi. Scandale à Paris où l'on manque de pain : le tocsin sonne, les femmes se rassemblent, un cri jaillit : « À Versailles ! » La haine se porte sur la reine, symbole d'une vie facile, ignorante des souffrances du peuple. Louis XVI, hésitant comme toujours, accepte toutefois de recevoir



quelques femmes qu'il tente de rassurer, mais il est bien tard. S'il veut fuir, il faudra employer la force. S'il reste, il se condamne. Surgit le général La Fayette, comédien exceptionnel, qui s'interpose

en sauveur de l'inutile. Entre le 5 et le 6 octobre, la foule force les grilles du château. La famille royale, sous la protection de La Fayette, est conduite aux Tuileries, première étape sur la route de l'échafaud.

John Wells
Entrée du roi à Paris le 6 octobre 1789, estampe (Paris, musée Carnavalet).

Estampe représentant l'apparition du squelette de Mirabeau trouvé dans « l'armoire de fer » au château des Tuileries (Paris, musée Carnavalet).



2 avril 1790

MORT DE MIRABEAU

Un homme à « la stature de portefaix », disait-on à Versailles... Bien que d'une laideur fascinante et totalement amoral (il a été enfermé trois ans au château de Vincennes pour avoir enlevé la femme d'un magistrat), Mirabeau est la

coqueluche de ces dames de l'Ancien Régime. Candidat aux états généraux, cet aristocrate assoiffé d'argent est élu comme représentant du tiers état d'Aix. Ayant déclaré à l'envoyé du roi, le marquis de Dreux-Brézé, que les députés ne quitteront la salle

du Jeu de paume que « par la force des baïonnettes », il passe pour un ennemi de la monarchie alors qu'il se voit seul capable de sauver la famille royale. Il se rêve Premier ministre... Trop tard. Sa vie de débauche le conduit brusquement à la mort.

Joseph-Désiré Court
Mirabeau et Dreux-Brézé à l'Assemblée nationale le 23 juin 1789, huile sur toile (Rouen, musée des Beaux-Arts).



12 juillet 1790

Constitution civile du clergé, qui empiète sur les droits spirituels de l'Église.

21 octobre 1790

Adoption du drapeau tricolore.

14 septembre 1791

Le roi prête serment à la nouvelle Constitution.

1^{er} octobre 1791

Première réunion de l'Assemblée législative.



École française
Le Serment de La Fayette à la fête de la Fédération le 14 juillet 1790
 1791, huile sur toile, 100 x 81 cm
 (Paris, musée Carnavalet).



Gravure
 représentant la fête
 de la Fédération
 le 14 juillet 1790
 (collection privée).

14 juillet 1790

FÊTE DE LA FÉDÉRATION

Sur le Champ-de-Mars transformé en un vaste cirque à l'antique, l'Assemblée offre aux fédérés, estimés à cent mille, un spectacle unique, tout à fait extraordinaire. Talleyrand, l'évêque d'Autun, membre actif de la Constituante, entouré d'une multitude de prêtres, célèbre une messe à la patrie au son des tambours et des trompettes. La foule siège sur des gradins édifiés les jours précédents afin de recevoir dignement les délégués des gardes nationales venues de toute la France.

La manifestation est organisée par La Fayette au nom de la garde parisienne qu'il commande depuis un an. Avec le roi, il prête serment à la nation et à la constitution. La reine et le Dauphin sont acclamés ; le royaume, sous ce nouveau visage, a retrouvé, pour un instant, ce climat d'union nationale tant souhaité par les délégués de province.

21 juin 1791

FUITE À VARENNES

Le roi a enfin compris qu'aux Tuileries il n'est plus qu'un détenu : il a perdu tout pouvoir. Il décide de s'enfuir pour rejoindre l'armée du marquis de Bouillé à Montmédy avant de se réfugier en pays prussien. À la manœuvre, le favori de Marie-Antoinette, le comte suédois Axel de Fersen. Il a tout organisé – le marquis de Bouillé a placé des détachements de cavaliers pour assurer la sécurité de l'attelage –, et il se charge lui-même de conduire la voiture de louage hors des barrières de Paris. Mais il se perd dans

les ruelles et prend du retard. Il fait presque jour, le 21 juin, quand le roi et sa famille arrivent au relais de Bondy. La Fayette a déjà donné l'alerte. Le soir venu, la berline royale arrive à Sainte-Menehould. Là, Drouet, maître de poste, reconnaît le roi. L'équipage est stoppé à Varennes et ses occupants arrêtés puis reconduits aux Tuileries le 25 juin. Tout ne semble pourtant pas perdu pour Louis XVI : le 30 septembre, jour de la dissolution de l'Assemblée constituante, on l'acclame encore...



La Fayette et le roi, extrait du film
La Révolution française de Robert Enrico
 et Richard T. Heffron, sorti en 1989.

15 avril 1792

Naissance de la devise « Liberté, égalité, fraternité » à la fête de la Liberté.

20 juin 1792

La foule envahit les Tuileries face à un Louis XVI impassible.

3 août 1792

47 sections de Paris (sur 48) réclament la déchéance du roi.

22 septembre 1792

Adoption du calendrier révolutionnaire au lendemain de l'abolition de la royauté.

L'HISTOIRE DE PARIS DE 1789 À 1799



10 août 1792

INSURRECTION AUX TUILERIES

Le 11 juillet, l'Assemblée législative déclare la patrie en danger face à la menace prussienne incarnée par le duc de Brunswick. Le roi est discrédité, Robespierre lance l'idée de sa déchéance. Le 3 août, quarante-sept des quarante-huit sections qui coiffent Paris exigent cette dernière. Une semaine plus tard, le 10 août, vers six heures du matin, on entend se rapprocher le bruit terrifiant de l'insurrection. Pour éviter l'affrontement armé, Louis XVI fuit vers la salle du Manège, qui se trouve dans l'enceinte de l'Assemblée, à proximité. Le monarque et sa famille sont enfermés dans une petite loge avant d'être transférés, trois jours plus tard, au Temple. Pendant ce temps les gardes suisses, qui défendent le château des Tuileries, sont massacrés jusqu'au dernier. La royauté a définitivement vécu.



Jacques Bertaux
La Prise des Tuileries
1794, huile sur toile,
124 x 192 cm
(château de Versailles).

Gravure
allemande de 1832
représentant la
prise des Tuileries
(collection privée).



La fuite à Varennes, scène extraite du film *La Nuit de Varennes*, réalisé par Ettore Scola en 1982.



19 août 1792

LA FAYETTE, TRÂITRE À LA NATION

Le marquis de La Fayette a trente-deux ans en 1789. Héros de l'indépendance américaine, beau parleur, courageux aussi, il en est revenu pétri d'idées de liberté. Député en 1789, il réclame le premier une déclaration des droits de l'homme. Plus tard, le 14 juillet 1790, à la tête de la garde nationale, jouissant d'une grande popularité, il organise la fête de la Fédération. Partisan d'une monarchie constitutionnelle, sa situation devient précaire quand il fait tirer sur le peuple de Paris le 17 juillet 1791. En août 1792, commandant l'armée du Centre, il menace de conduire ses troupes contre les révolutionnaires parisiens. Déclaré traître à la nation, il ne lui reste plus qu'à émigrer. Prussiens et Autrichiens ne sont guère sensibles au parfum de la liberté : il reste leur prisonnier cinq ans avant de pouvoir rentrer France en 1799.

11 décembre 1792

Début du procès de Louis XVI devant la Convention nationale.

10 mars 1793

Création d'un tribunal criminel extraordinaire, appelé plus tard Tribunal révolutionnaire.

6 avril 1793

Création du Comité de salut public aux pouvoirs illimités.

13 juillet 1793

Assassinat de Marat par Charlotte Corday.



2-6 septembre 1792

MASSACRES DANS LES PRISONS

Verdun a capitulé face aux Prussiens. L'ennemi est aux portes de Paris et ses habitants craignent que les nobles et les prêtres emprisonnés ne soient libérés et ne s'en prennent à eux. Leur crainte se change soudain en fureur et c'est le massacre : des groupes de tueurs incontrôlables se ruent vers les prisons de la ville et frappent

à l'arme blanche « pour faire justice des traîtres ». Le carnage dure cinq jours dans l'indifférence générale, Danton, alors ministre de la Justice, laissant faire. Des centaines de personnes sont expédiées à la mort après des jugements hâtifs, devant des tribunaux improvisés, sans aucune légitimité. La tête de la princesse de Lamballe, l'amie dévouée de Marie-Antoinette, est promenée sur une pique sous les yeux de la reine, prisonnière au Temple...

Gravure de Pierre-Gabriel Berthault représentant le massacre des 2, 3, 4, 5 et 6 septembre 1792 (Paris, musée Carnavalet).



21 janvier 1793

MORT DE LOUIS XVI

Depuis décembre 1792, la Convention instruit le procès du roi. Les Girondins craignent que l'Europe ne se lève pour venger Louis XVI s'il est condamné à mort. Robespierre et ses Montagnards n'en ont que mépris : fin novembre, on a découvert l'« armoire de fer » aux Tuileries, qui contiendrait des documents compromettants. Le 15 janvier 1793, les députés votent à une écrasante majorité la culpabilité du roi avant de le condamner à mort. Sur les sept cent vingt et un députés présents, trois cent soixante et un ont voté pour « la mort sans condition », soit seulement une voix de plus que la majorité absolue. On accusera Philippe d'Orléans (futur Philippe-Égalité) d'avoir fait pencher la balance en votant contre son cousin... Le 21 janvier au matin, Louis XVI prend place dans le carrosse qui le mène au supplice, du Temple (dans le Marais) jusqu'à la place de la Révolution (place de la Concorde) où la guillotine est dressée. Le silence règne tout au long du parcours.



Sur l'estrade, le roi s'écrie : « Peuple, je meurs innocent ! » Sa voix se perd dans les roulements de tambour. Sa tête sanglante est exhibée devant

la foule. Son corps est enterré au cimetière de la Madeleine (actuelle Chapelle expiatoire) avant d'être transféré à Saint-Denis en 1815.

Fious
Fin tragique de Louis XVI le 21 janvier 1793, gravure 1793, Paris, BnF.

17 septembre 1793

Adoption de la loi des suspects. Début de la Terreur.

14 octobre 1793

Ouverture du procès de la reine Marie-Antoinette.

24 mars 1794

Exécution de Jacques René Hébert et des « enragés » ayant appelé à l'insurrection populaire.

1^{er} avril 1794

Début de la « dictature » de Robespierre.



5 avril 1794

MORT DE DANTON

Depuis le début de l'année, Robespierre règne sur la Convention avec ses amis Saint-Just, Couthon, Collot d'Herbois et Fouquier-Tinville. Au programme de celui qu'on surnomme l'Incorruptible : l'avènement d'une République inspirée par Rousseau, idéale et vertueuse, quel que soit le prix à payer. Il lui faut museler à la fois les « enragés », menés par Hébert, qui massacrent sans retenue, et les « indulgents », dont Danton fait partie, qu'il trouve trop timorés. Le 30 mars, Robespierre se déchaîne à la tribune de la Convention, accuse Danton et ses amis Desmoulins et Héroult de Séchelles de conjuration. Le 31 mars, ils sont arrêtés puis jugés. Pendant son procès, Danton, dont l'éloquence est redoutée, réclame que l'on mette fin à la Terreur.



Sa défense est superbe au point qu'on cherche par tous les moyens à le faire taire. Condamné à la guillotine, le 5 avril, de la charrette où il se tient debout avec ses amis en chemin vers la mort, Danton

s'écrie en passant devant le logis de Robespierre : « C'est en vain que tu te caches, Robespierre, tu me suivras ! Ta maison sera rasée... » La maison est toujours debout, au 398, rue Saint-Honoré.

La mort de Danton, extrait du film *Danton* (1983) d'Andrzej Wajda avec Gérard Depardieu.



27 juillet 1794

9 THERMIDOR : CHUTE DE ROBESPIERRE

Danton mort, Maximilien de Robespierre détient le pouvoir absolu. Danton... Avant qu'il ne l'envoie à l'échafaud, celui-ci lui avait rendu visite rue Saint-Honoré. Robespierre avait ensuite noté « les efforts impuissants et ridicules que [Danton] fit pour pleurer [...] chez moi. » En juillet 1794, la crainte qu'il suscite ne cesse de croître. Jean-Lambert Tallien, président de la Convention, qui prêche maintenant la concorde après avoir applaudi sans retenue aux massacres, sent l'étau se resserrer. Il doit, il peut agir,

d'autant que le peuple se montre las de cette Terreur qui n'en finit pas. Le 26 juillet, Robespierre monte à la tribune et prononce un long discours, accusant ses adversaires sans les nommer, réclamant encore et toujours des têtes à trancher. Le 27 juillet des groupes manœuvrés par Tallien l'empêchent de parler à la tribune de l'Assemblée. Il est arrêté avec ses partisans, Saint-Just, Couthon... Ils sont exécutés le lendemain, le 28 juillet. La Terreur s'achève avec la mort de l'« Incorruptible » défenseur du peuple.



Gravure du XIX^e siècle représentant la chute de Robespierre à la Convention, le 9 thermidor an II, (collection privée).

8 juin 1794

Culte officiel de l'Être suprême, imaginé par Robespierre, sur le Champ-de-Mars.

10 juin 1794

Vote de la loi du 22 prairial an II qui porte la Terreur à son apogée.

13 septembre 1794

L'abbé Grégoire présente son rapport sur le vandalisme révolutionnaire.

8 juin 1795

Mort du Dauphin à la prison du Temple.



5 octobre 1795

BONAPARTE ENTRE EN SCÈNE

Les royalistes relèvent la tête et envisagent une insurrection. La journée du 13 vendémiaire (5 octobre 1795), la section Le Peletier parvient à entraîner à sa suite d'autres sections où les royalistes sont majoritaires. Effrayée, la Convention donne les pleins pouvoirs à une commission

de cinq hommes, dont Barras. Celui-ci, plus à l'aise dans un salon qu'à la tête de troupes, songe à un général qui s'est montré pro-républicain lors du siège de Toulon : Napoléon Bonaparte. Sans tarder, ce dernier envoie les cavaliers de Murat saisir les canons du camp

des Sablons (Neuilly) et les dispose autour de la rue Saint-Honoré et du Palais-Royal pour protéger l'accès à la Convention, sans état d'âme, donne l'ordre de tirer aux abords de l'église Saint-Roch, laissant trois cents morts sur le terrain.



Isidore Helman
Le général Bonaparte fait apporter les canons devant l'église Saint-Roch le 5 octobre 1795
Lithographie du XVIII^e siècle (collection privée).



9 novembre 1799

COUP D'ÉTAT DU 18 BRUMAIRE

Depuis quatre ans, les complots ne cessent de se succéder. En 1799, l'abbé Sieyès, membre du Directoire, cherche un « sabre » pour rétablir l'autorité de l'État. Bonaparte revient tout juste d'Égypte : il sera l'homme de la situation. Première étape, le 1^{er} brumaire an VIII (23 octobre 1799), le frère de Napoléon, Lucien, devient président du Conseil des Cinq-Cents. Seconde étape, le 18 brumaire (9 novembre), on demande aux deux Assemblées, des Cinq-Cents et des Anciens, sous prétexte d'un énième

complot, de quitter Paris pour Saint-Cloud, tandis que Bonaparte prend en main les troupes dans la capitale. Le lendemain, le jeune général tente une explication auprès des députés dupés, qui l'accueillent aux cris de « hors-la-loi »... Lucien le fait évacuer et les députés sont dispersés. Le soir même, le Directoire est supprimé. Bonaparte devient Premier consul.

François Bouchot
Bonaparte au Conseil des Cinq-Cents à Saint-Cloud
1840, huile sur toile, 421 x 401 cm (château de Versailles).



22 août 1795

Constitution de l'an III instituant un Directoire composé de cinq membres élus.

19 février 1796

Fin de l'émission des assignats, remplacés par un nouveau papier-monnaie.

5 mars 1798

Le Directoire accepte le projet d'expédition en Égypte de Bonaparte.

16 octobre 1799

Bonaparte, qui avait quitté Paris le 4 mai 1798, est de retour après un an et demi d'absence.





Révolution !

À travers le monde, elle est la mère de toutes les autres et n'a même pas besoin de qualificatif: la Révolution française est l'une des sources de la civilisation moderne. Ceux qui la vécurent à Paris eurent-ils tous conscience d'un tel moment historique ?

RAFAEL PIC

IMAGES UBISOFT - OUVERTURE GILLES BELOEIL POUR LE PARISIEN

21 JANVIER 1793 : LA FRANCE N'A PLUS DE ROI

C'est un matin gris et froid, avec une température à peine supérieure au gel. Arrivé au pas lent d'une voiture depuis la prison du Temple, où il est détenu avec sa famille, Louis XVI débouche à 10 h 15 sur la place de la Révolution, qui portait il y a encore peu de temps le nom de son grand-père, Louis XV. Le drame s'y joue en sept minutes. À 10 h 22, la lame de la guillotine tombe avec un bruit sourd. Le bourreau Sanson saisit la tête du dernier Bourbon et la montre à la foule. « Le roi est mort, vive le roi ! », avait-on coutume de crier. Mais personne ne répète ce slogan...



14 JUILLET 1789 : LA BASTILLE BRÛLE-T-ELLE ?

Notre imaginaire nous joue souvent des tours. En ce jour d'été, devenu fête nationale bien plus tard (seulement en 1880), la prison symbole de l'absolutisme royal tombe sous les coups des insurgés. On ne tire des cachots qu'une poignée de pensionnaires hagards. Pourtant, on a en mémoire que le combat a été rude (plusieurs centaines de victimes parmi les assaillants et la garde dirigée par M. de Launay) et l'on croit se souvenir que la forteresse royale a brûlé pendant la nuit. En réalité, si elle est très vite partie en pièces, c'est par l'activité humaine. L'entrepreneur Palloy y met à l'œuvre une armée de démolisseurs et s'enrichit en revendant les pierres comme matériau de construction ou comme objets de souvenir – deux siècles avant le mur de Berlin !





AOÛT 1792 : LA MONARCHIE AGONISE AUX TUILERIES

En octobre 1789, le roi et sa famille sont ramenés à Paris par une foule hétéroclite partie les chercher à pied. Le palais des Tuileries, création de Catherine de Médicis, est dans un semi-abandon et les conditions de vie n'y ont rien à voir avec le luxe versaillais. Au moins les Bourbons y sont-ils au début plutôt respectés et même applaudis. Tout change après la tentative de fuite à Varennes en juin 1791. Entre le peuple et le monarque, la méfiance s'installe. Après une première invasion pacifique des Tuileries par la foule le 20 juin 1792, c'est un véritable combat en ligne qui oppose, le 10 août de la même année, la garde nationale aux fidèles gardes suisses qui protègent le roi. Les Tuileries tombent. Louis XVI, sous un feu nourri, se réfugie à l'Assemblée avant d'être cloîtré à la prison du Temple.





1793 : JOURS DE FEU SUR LE VIEUX PARIS

Malgré le tumulte révolutionnaire, la vie continue à Paris. Il faut trouver du bois pour se chauffer, des aliments pour se nourrir, se méfier des mouchards et des provocateurs, éviter la conscription qui vous envoie dans les armées qui guerroyent en Savoie, en Suisse, en Belgique, en Allemagne. La ville s'est en partie



vidée de sa population – et ce n'est pas l'effet de la guillotine. Les croyants réfractaires sont pourchassés; Notre-Dame a été transformée, en novembre 1793, en temple de la Raison. Mais l'on ne change pas si vite les mentalités et les contradictions abondent: Danton, qui a tout fait pour mettre fin à l'ancien culte (en 1791, il a contraint Louis XVI à faire la communion pascale avec un prêtre assermenté), se marie religieusement avec sa seconde femme en juin 1793...

LA RÉVOLUTION EN IMAGES

1794 : LA TERREUR À L'ORDRE DU JOUR !

Avec la création du Tribunal révolutionnaire qui siège à la Conciergerie, à côté de la Sainte-Chapelle, puis la loi des suspects de septembre 1793, qui lui fournit abondance de victimes, on entre dans la période la plus décriée de la Révolution : la Terreur. Jusqu'en juillet 1794 et la chute de Robespierre, elle moissonne les têtes sans compter. Certains historiens y ont vu une façon de canaliser une répression qui, autrement, aurait dérivé vers des excès comme les massacres de septembre 1792, où, en quelques heures, des milliers de prisonniers furent sommairement exécutés. Le drapeau tricolore est partout présent. Né en juillet 1789 de la volonté d'encadrer symboliquement le blanc royal entre le bleu et le rouge parisiens, il mettra quelque temps avant de se standardiser. Dans les premières années, le sens et la disposition des bandes pouvaient être très variés...





Marat va mourir. Il le sait. Mais l'annonce de la réunion des états généraux a, sur lui, l'effet d'un remède de cheval.



RUE DES CORDELIERS

Actuelle rue de l'École-de-Médecine.
Le fondateur de *L'Ami du peuple* à sa table de travail.



JEAN-PAUL MARAT (1743-1793)

Le chef d'orchestre de la Révolution

Citoyen du roi de Prusse, médecin reconnu, Marat s'installe à Paris en 1775. Malade, bientôt ruiné, il ne croit plus en rien, mais 1789 arrive. Il crée *L'Ami du peuple*, se lance à corps perdu aux côtés des révolutionnaires et finit poignardé dans sa baignoire, en martyr.

DOMINIQUE DE LA TOUR – ILLUSTRATION : SÉBASTIEN DANGUY DES DÉSERTS

Marat n'est pas français. Ce fils d'un Espagnol de Sardaigne, né le 24 mai 1743 à Boudry, à deux pas de Neuchâtel, est juridiquement sujet du roi de Prusse. La famille, nombreuse, vit chichement des motifs sur coton que dessine le père, prêtre défroqué éclairé et artiste. Comme ses trois frères, Jean-Paul devra donc tenter sa chance dans le vaste monde : Bordeaux, Londres, Dublin, La Haye, Utrecht, Rotterdam, Paris enfin, où il débarque en 1775 avec une solide formation de médecin et de chercheur : le docteur Marat se fait une réputation parmi les nobles résidant à Paris, et obtient le brevet envié de médecin des gardes du corps du comte d'Artois, frère du roi et futur Charles X. Il est logé par le marquis de l'Aubespine, en son hôtel, au croisement des rues de Grenelle et de Bourgogne. Amante ou juste amoureuse ? La marquise pousse Marat à ouvrir un cabinet de dissection et de physique. De passage à Paris, le révolutionnaire américain Benjamin Franklin, diplômé, comme Marat, de l'université écossaise de Saint-Andrews et inventeur du paratonnerre, ne manque pas de se faire montrer ses expériences sur l'électricité. Mais, en 1789, notre homme s'est ruiné dans des travaux qui ont suscité peu d'intérêt. De la brillante rue de Bourgogne, il est passé au

47, rue du Vieux-Colombier, dans un quartier plus mélangé. Une maladie de peau incurable le force à des bains vinaigrés, dans une baignoire sabot qu'il a lui-même conçue, pour imprégner le corps jusqu'aux épaules (ce serait celle visible au musée Grévin). Marat va mourir. Il le sait. Quand tout à coup l'annonce de la réunion des états généraux a sur lui l'effet d'un remède de cheval. Il quitte le lit. Sort. Trouve des fonds pour publier un journal, en bien des points visionnaire : quand les états généraux se réunissent, il sait que les frustrations vont embraser Paris.

ENTRÉ PUIS EXPULSÉ DU PANTHÉON

Quand la France ne jure que par la monarchie constitutionnelle à l'anglaise, il prédit que Louis XVI fuira pour rétablir la monarchie absolue ; que Mirabeau et La Fayette trahiront... Ce journal fulminant et fougueux, c'est *L'Ami du peuple*, que Marat publie entre censures, faillites et contrefaçons, d'abord chez Anne Félicité Colomb, propriétaire de l'imprimerie au 10, rue de Buci, puis derrière chez Zoppi (café Procope), au 8, cour du Commerce-Saint-André, enfin à son domicile du 16, rue de l'Ancienne-Comédie. Sa situation étant plus que jamais précaire, Marat déménage alors chez sa compagne Simone

Evrard, dans une maison disparue de la rue des Cordeliers, aujourd'hui rue de l'École-de-Médecine. Bien vu des garçons de salle de l'école de chirurgie qui est à deux pas, il emprunte pour dissection des morceaux de cadavres ; il se fournit aussi en pièces de bœuf chez les bouchers de la rue adjacente, parmi lesquels son acolyte Louis Legendre. La rue des Cordeliers (ainsi appelle-t-on les franciscains) doit son nom au couvent désaffecté qui s'y trouve. C'est aussi le nom donné à un club patriotique un temps hébergé dans la partie est du cloître, conservé par l'actuelle université Paris-V. Quand à l'ex-réfectoire, toujours debout lui aussi, il reçoit la section du Théâtre-Français. Marat fait partie de ces deux formations politiques quand le poignard de Charlotte Corday abrège ses jours, déjà comptés, le 13 juillet 1793. L'homme est donc enterré en martyr par ses amis, dans l'angle sud-ouest du cloître. Le 21 septembre 1794, il entre au Panthéon. Le 26 février 1795, il en est expulsé et est enterré au cimetière de Saint-Étienne-du-Mont, entre l'église et l'actuelle bibliothèque Sainte-Geneviève. Lors de la suppression du cimetière, ses ossements ont été déversés quelque part dans les catacombes de la place d'Enfer, tout comme ceux de Montesquieu. ■

MARIE-ANTOINETTE (1755-1793)

Des délices au supplice

À Versailles, la reine vivait de frivolité et d'intrigue, sans oublier les affaires, comme celle du Collier... Elle est impopulaire mais ne s'en inquiète guère. Ou trop tard. Plus dure sera la chute, qu'elle vivra néanmoins avec courage et humilité.

JONATHAN SIKSOU – ILLUSTRATION : SÉBASTIEN DANGUY DES DÉSERTS

Le 6 octobre 1789, la famille royale est contrainte de quitter Versailles pour Paris. Placée en résidence surveillée au palais des Tuileries, la ville n'a plus, pour Marie-Antoinette, le goût de la liberté et des sorties masquées à l'Opéra. Elle ne peut que se promener dans une partie du jardin et à certaines heures. Pour oublier une détention qui ne dit pas son nom, la famille obtient, en avril 1790, l'autorisation de se rendre au château de Saint-Cloud pour des séjours plus ou moins longs. Mais Paris « veut son roi » et ces allers-retours sont interdits en avril 1791.

À la mi-juin, lors d'une sortie exceptionnelle, la reine provoque la surprise en se montrant au jardin de Tivoli. Sur les collines de ce qui deviendra le quartier Saint-Georges, cet ancêtre des parcs de loisir offrait à ses visiteurs, dans l'écrin d'une nature fantasmée, cafés, restaurants, concerts et animations. Aussi, quand ils apprendront quelques jours plus tard que la famille a été arrêtée à Varennes, les Parisiens lui voueront une hostilité définitive... Le retard pris en quittant Paris serait l'un des facteurs expliquant l'échec de cette fuite. Dans la nuit du 20 au 21 juin, Marie-Antoinette, pour rejoindre la voiture où on l'attend, se perd

dans le vieux quartier du Louvre. Ce dédale de rues et de ruelles, où les hôtels particuliers voisinent avec des immeubles misérables, sera rasé entre 1850 et 1855. Pour ne pas tomber nez à nez avec La Fayette qui vient d'inspecter la garde nationale, la reine et le gentilhomme qui l'escorte se cachent à l'ombre des guichets du Louvre. Mais au lieu de repartir vers la rue de l'Échelle, ils se hasardent dans la direction opposée, vers la Seine, et perdent près d'une heure...

À L'ISOLEMENT

L'année suivante, le 10 août 1792, le palais des Tuileries est pris d'assaut. Avant qu'il ne soit envahi et pillé, la famille royale se rend à pied au Manège, dans l'axe de la future rue de Rivoli. C'est là que siège l'Assemblée législative et c'est à elle que Louis XVI demande protection. Installés dans la petite loge du logographe (le sténo-dactylo de l'époque), le roi et les siens y resteront trois jours, passant leurs nuits dans une chambre de l'ancien couvent des Feuillants, situé juste en face, avant d'être transférés à la prison du Temple. La halle du Carreau du Temple, dans le III^e arrondissement, que nous connaissons

aujourd'hui, en occupe l'emplacement. S'ils sont incarcérés dans différentes cellules, les membres de la famille partagent leurs repas et peuvent se voir dans la journée. C'est à la fenêtre de l'une des pièces qu'ils occupent que la tête de la princesse de Lamballe est montrée à la reine, le 3 septembre. Lynchée puis mutilée à la prison de la Force, la tête ensanglantée de sa fidèle amie





La reine connaît une nouvelle épreuve le 1^{er} juillet 1793, lorsque son fils lui est retiré pour être placé dans la famille d'un « bon patriote ».

À LA CONCIERGERIE

Marie-Antoinette s'apprête à quitter sa cellule pour monter sur l'échafaud, le 16 octobre 1793.

fut lavée dans un seau posé devant le café La Petite Chaise avant d'être portée par les manifestants. Ce café existe toujours, à l'angle de la rue du Pont-aux-Choux et du boulevard Beaumarchais. Le 26 septembre, le roi est séparé de ses proches. Cet isolement durera jusqu'au 20 janvier 1793, la veille de son exécution, afin qu'il puisse leur faire ses adieux. Seule avec ses enfants et sa belle-sœur,

Madame Élisabeth, Marie-Antoinette connaît une nouvelle épreuve le 1^{er} juillet, lorsque son fils lui est retiré pour être placé dans la famille d'un « bon patriote ». Puis tout s'accélère. Elle est transférée le 2 août à la Conciergerie pour y attendre son procès. Sa cellule, au niveau de la cour, fut transformée sous la Restauration en chapelle expiatoire. Les audiences du Tribunal révolutionnaire, qui siège au premier

étage de la prison, se tiennent les 14 et 15 octobre. Sans surprise condamnée à mort, Marie-Antoinette est conduite le lendemain place de la Révolution, actuelle place de la Concorde, pour y être guillotinée. Ironie de l'histoire : c'est sur cette place qu'en mai 1770 un accident de feux d'artifice tirés pour son mariage fit tourner les joyeuses festivités populaires en véritable drame. ■

DANTON (1759-1794)

Le fauve du perchoir

Après avoir navigué un temps près des Halles, cet orateur-né s'installe confortablement rive gauche. En famille, il occupe un bel appartement aux fenêtres hautes, où se trouve son cabinet de travail. Le tribun du peuple n'est pas à une contradiction près.

GUILLAUME EVIN - ILLUSTRATION : SÉBASTIEN DANGUY DES DÉSERTS

Quand la Révolution éclate, Georges Jacques Danton est avocat depuis cinq ans. Tout juste trentenaire, l'homme de loi au visage grêlé et à la stature imposante a quitté sa Champagne natale pour la capitale depuis neuf ans. Après une halte rue de la Tisseranderie, près de la place de Grève, chez Françoise-Julie Duhautoir, avec laquelle il eut sans doute une liaison, il s'est établi aux Halles, dans la rue des Mauvaises-Paroles – nom prémonitoire pour un avocat – absorbée depuis par la rue de Rivoli. En ce temps-là, on peut croiser cet orateur-né au Café du Parnasse, près du Pont-Neuf. Entre deux verres de vin et deux saillies politiques, il y rencontre bientôt sa future femme, Gabrielle Charpentier, la fille du tenancier des lieux.

En 1787, le jeune couple s'installe rive gauche, au 24, rue des Cordeliers (actuelle rue de l'École-de-Médecine), donnant sur l'impasse marchande de la cour du Commerce (emplacement de la statue de Danton), à deux pas des futurs locaux de *L'Ami du peuple*, le journal de Jean-Paul Marat, et du siège du district des Cordeliers, dont il est le grand tribun. Danton vit au premier étage. Intérieur bourgeois, meubles d'apparat et décoration soignée, volumes conséquents. Avec les années, son intérieur s'embellit. Danton est à son aise sans l'être démesurément. Côté rue, une vaste antichambre dessert une enfilade de trois pièces : un grand salon éclairé par deux

hautes fenêtres, rehaussé de boiseries et de glaces à trumeaux ; un petit salon et une chambre à coucher (attenante à un cabinet de toilette), dont l'alcôve, fermée de rideaux, est entourée de colonnettes Louis XVI. Côté cour, le logement comprend trois autres belles pièces : une salle à manger, une chambre d'amis et un bureau. C'est là, dans son cabinet de travail, à côté de son bureau à tiroirs recouverts de cuir, que Danton passe le plus clair de son temps.

PAR LA « GRÂCE DU CANON »

Sur le tapis vert de sa table sont empilés ses dossiers. À son service ? Une cuisinière et une camériste, lesquelles s'affairent de la cuisine à la cave (bien fournie). Pour se déplacer, le locataire dispose d'un cabriolet avec chevaux qu'il abrite dans une écurie non loin de chez lui. Averti par un proche, Danton quitte Paris au bon moment, échappant ainsi à la fusillade antirépublicaine du Champ-de-Mars du 17 juillet 1791. L'avocat corrompu (par l'Angleterre à l'automne 1789 et la maison d'Orléans depuis l'été 1791), qui a rejoint les rangs du club des Jacobins, est opportunément parti ce jour-là à Fontenay... chez ses beaux-parents ! Ce n'est qu'après la chute définitive de la monarchie, le 10 août 1792, qu'il joue un rôle crucial. Bombardé ministre de la Justice par la « grâce du canon », dicit Camille Desmoulins, il aurait pu empêcher

les massacres de Septembre. Au lieu de quoi, ce nouveau « Mirabeau de la canaille » ferme les yeux sur cette boucherie. À la Convention, il vote la mort du roi.

Gabrielle meurt des suites de son quatrième accouchement en février 1793. Elle est enterrée au cimetière Sainte-Catherine (sur l'actuel boulevard Saint-Marcel). Fou de douleur, Danton fait appel aux services d'un sculpteur sourd et muet, qui, de nuit, ouvre le cercueil puis exécute un moulage du visage de la défunte. Quatre mois plus tard, il se remarie pourtant avec Louise Gély, la gouvernante de son fils, ancienne confidente de Gabrielle. Mieux, l'office est célébré par un prêtre réfractaire ayant confessé les époux au préalable ! Un comble pour un membre du Comité de salut public. Mais c'était une condition impérative émise par la belle-famille, très pieuse. Le couple restera au 24, rue des Cordeliers jusqu'à l'exécution de Danton, sur ordre de Robespierre, en avril 1794. ■

Il aurait pu empêcher les massacres de Septembre. Au lieu de quoi, ce nouveau « Mirabeau de la canaille » ferme les yeux sur cette boucherie.



ROBESPIERRE (1758-1794)

L'ermite de la rue Saint-Honoré

Le jeune homme est brillant et n'est pas sans ambition. Il cultive de hautes idées sur l'égalité et les droits du peuple. Fidèle à ses principes, l'Incorruptible mène une existence quasi monacale.

GUILLAUME EVIN – ILLUSTRATION :
SÉBASTIEN DANGUY DES DÉSERTS

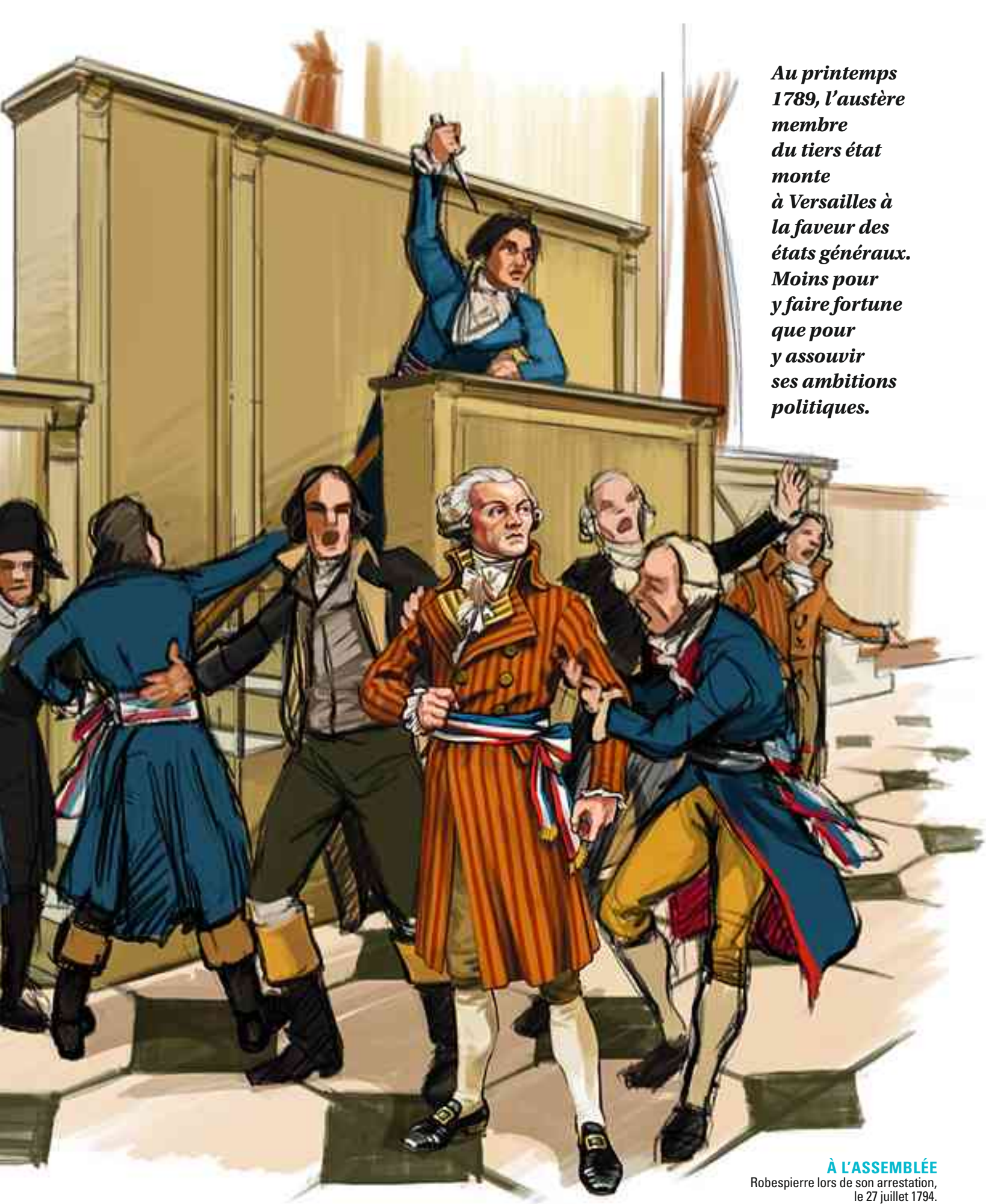
Après de brillantes études à Louis-le-Grand, «l'orphelin d'Arras» reste quelque temps dans la capitale pour suivre les cours de droit de la faculté de Paris. *Cursus honorum* impeccable : Maximilien de Robespierre y décroche tous ses grades en un temps record : bachelier à vingt-deux ans, licencié à vingt-trois et avocat au Parlement dans la foulée. De retour en province, le jeune homme peut envisager l'avenir avec sérénité. Nommé juge au tribunal de l'évêché d'Arras, la future incarnation de la Révolution mène en parallèle sa carrière d'avocat. Au printemps 1789, l'austère Robespierre, membre du tiers état, monte à Versailles à la faveur des états généraux. Moins pour y faire fortune que pour y assouvir ses hautes ambitions politiques. À l'automne, suivant le roi revenu de force à Paris, le nouveau député pose ses valises dans le Marais, au 9, rue de Saintonge (actuel numéro 64), non loin du Vauxhall, une salle de spectacles champêtres à la mode. Il loue à Claude-François Humbert, négociant et membre comme lui du club des Jacobins, un appartement plutôt modeste : en réalité un deux pièces-cuisine au troisième étage qu'il partage avec un nommé Pierre Villiers, officier de dragons et

apprenti publiciste, dont il ne tarde pas à faire son secrétaire particulier. L'immeuble sera rasé en 1934. Robespierre quitte la rue de Saintonge en juillet 1791. Craignant pour sa vie au soir de la fusillade du Champ-de-Mars, le chef des Jacobins décide de ne pas rentrer chez lui, tandis que rôdent dans les rues des groupes armés de gardes nationaux. Par un joli hasard, il est alors recueilli par un bon samaritain. L'Incorruptible trouve refuge au 366 (398 depuis 1800), rue Saint-Honoré, chez un riche entrepreneur en menuiserie, le citoyen Maurice Duplay, père de cinq enfants et membre comme lui des Jacobins, dont il va aussitôt partager la vie familiale. Et ce, jusqu'à sa chute le 9 thermidor an II (27 juillet 1794), puis de son exécution le lendemain. L'endroit est calme, spacieux, avec un immeuble sur rue et un autre sur cour. C'est, ici, à l'abri des regards des passants, que le membre du Comité de salut public se retire quand il ne siège pas à la Convention. Contrairement à la légende, il ne peut donc avoir aperçu de sa fenêtre la charrette menant son rival Danton à la guillotine. Le jour de sa propre mise à mort, les murs du 366 seront barbouillés avec du sang de bœuf.

EN COMPAGNIE DE BROUNT, SON CHIEN

Chez les Duplay, Maximilien mène une existence quasi monacale, buvant et mangeant peu, sortant de temps en temps au théâtre, acceptant ça et là quelques dîners. Parfois, il reçoit des visiteurs : Desmoulins, La Révellière-Lépeaux, Merlin de Thionville... Il peut aussi compter sur la compagnie de son chien Brount, un grand danois offert à l'automne 1791. De sa chambre spartiate du premier étage, qui lui tenait lieu de bureau, il ne subsiste rien. Tout a disparu, le modeste mobilier (un lit en noyer, une table, quatre chaises de paille et une bibliothèque) bien sûr, mais aussi et surtout ses dossiers, ses discours et ses précieux volumes de Racine et de Rousseau, ses deux auteurs préférés. ■





*Au printemps
1789, l'austère
membre
du tiers état
monte
à Versailles à
la faveur des
états généraux.
Moins pour
y faire fortune
que pour
y assouvir
ses ambitions
politiques.*

À L'ASSEMBLÉE

Robespierre lors de son arrestation,
le 27 juillet 1794.

LE PARIS DE...

RUE SAINT-HONORÉ

Le 13 vendémiaire, Napoléon fait porter les canons en direction de l'église Saint-Roch.



*« On ne conserve à Paris le souvenir
de rien. Si je reste longtemps
sans rien faire, je suis perdu. »*

NAPOLÉON (1769-1821)

La charge du général Vendémiaire

À quinze ans, il découvre Paris. À trente, il se rend maître de la ville, dont il tentera pendant les quinze années suivantes de faire la « capitale de l'univers ».

CHARLES DE SAINT SAUVEUR – ILLUSTRATION : SÉBASTIEN DANGUY DES DÉSERTS

Quand le coche de Bourgogne, tiré par quatre chevaux, s'amarre au port Saint-Paul, il est environ dix-huit heures. À l'approche de l'île Saint-Louis, le jeune Napoleone a aperçu les deux tours de Notre-Dame : sa première vision de Paris sera, vingt ans plus tard, le théâtre de son sacre impérial. Mais, en ce 21 octobre 1784, l'adolescent de quinze ans n'est qu'un spectateur subjugué par cette ville grouillante, comme assise sur un volcan. Après avoir passé le pont Marie, le jeune cadet de l'école militaire de Brienne longe les quais, s'arrête chez un bouquiniste, se recueille à l'église Saint-Germain-des-Prés... Le soir est déjà bien avancé quand il arrive, flanqué de quatre camarades, à l'École militaire, dont la construction vient d'être achevée face au Champ-de-Mars.

Au terme d'une année très studieuse où ses incursions dans Paris ont été rarissimes, il est nommé lieutenant en second, et affecté dans un régiment de Valence qu'il rejoint en octobre 1785. De retour dans la capitale deux ans plus tard, une autre « première » l'attend : le 22 novembre, après une soirée au théâtre des Italiens, il aborde une des multiples « hirondelles » qui vendent leurs charmes au Palais-Royal. « Sa timidité m'encouragea et je lui parlai », consigne le jeune homme dans son cahier. Il n'a pas à marcher longtemps dans le froid pour la ramener au troisième étage de l'hôtel de Cherbourg, rue du Four-

Saint-Honoré (dont il ne reste qu'une portion face aux Halles, la rue Vauvilliers). Napoléon vit chichement, avale des repas à six sous aux Trois Bornes, rue de Valois, traîne son ennui dans les rues tortueuses de la rive droite, et rentre en Corse au bout de deux mois.

UN SENS INNÉ DE L'ORDRE

Quand il revient fin mai 1792, Paris s'apprête à balayer la monarchie. Le 10 août, le lieutenant-colonel Bonaparte assiste au pillage des Tuileries « par la plus vile canaille ». Même s'il se passionne pour la Révolution, la violence des émeutiers et la facilité avec laquelle Louis XVI est tombé heurtent son sens inné de l'ordre. Il s'en souvient trois ans plus tard lorsque les troupes de la Convention reculent devant les rebelles royalistes. Nommé par Barras, il reprend tout en main, dresse des barrages d'artillerie puis mitraille les insurgés qu'il a refoulés autour de l'église Saint-Roch. Après ce 13 vendémiaire (5 octobre 1795), la vie de Bonaparte change radicalement. C'en est fini des modestes adresses qui abritaient jusque-là ses passages dans la capitale : une hôtellerie bon marché rue du Mail, un meublé rue des Fossés-Montmartre (plus tard rue d'Aboukir), le 19, rue de la Michodière, puis l'hôtel du Cadran Bleu, rue de la Huchette, où il vivait « comme un ours, seul, avec mes livres, mes seuls amis d'alors ». Le général Vendémiaire, célébré comme le

« sauveur » de la Révolution, s'installe 22, rue des Capucines, résidence (disparue) du commandant de l'armée de l'Intérieur. Mais c'est à dix minutes à pied, dans une coquette maison de la rue Chantereine, que Bonaparte se rend dès qu'il peut. Il y retrouve Joséphine de Beauharnais, rencontrée en cet automne où tout lui sourit. Leur mariage est célébré le 9 mars rue d'Antin, dans une annexe de la mairie du 11^e arrondissement. Curieuse noce : le 9 mars 1796, Bonaparte arrive avec deux heures de retard. L'affaire est vite expédiée, l'acte de mariage est truffé de fautes et d'une falsification : le marié n'a qu'un an de moins que la mariée... au lieu de six !

À son retour triomphal d'Italie en décembre 1797, la rue Chantereine est rebaptisée en son honneur rue de la Victoire. Mais la gloire s'effrite vite en ces temps troublés : « On ne conserve à Paris le souvenir de rien. Si je reste longtemps sans rien faire, je suis perdu », s'inquiète-t-il. L'expédition d'Égypte lui offre l'occasion de soigner sa popularité. Après avoir assisté à une représentation de Macbeth au théâtre Feydeau, et reçu l'onction d'un public qui l'ovationne, il part pour l'Orient le 4 mai 1798. Quand il revient, le 16 octobre 1799, le Directoire est moribond et la capitale de nouveau prête à s'embraser. Le fruit est mûr. Moins d'un mois plus tard, son coup d'État du 18 brumaire en fait le maître de Paris, du pays. Et bientôt, de l'Europe. ■

15 acteurs de la Terreur

Pris dans le tourbillon de la Révolution, ils ne manquèrent pas de sang-froid pour mettre en application leurs idées. La majorité d'entre eux finira sous la lame de la guillotine...

RAFAEL PIC

BERTRAND BARÈRE DE VIEUZAC

L'Anacréon de la guillotine

Né à Tarbes (Hautes-Pyrénées) en 1755 • Mort à Tarbes en 1841

Il fait partie des miraculés – ces rares acteurs de la Terreur qui moururent octogénaires ! Avocat à Toulouse, monté à Paris comme membre modéré de la Constituante, il connaît la notoriété à la tête de la Convention. Il en est le président (charge qui tournait tous les quinze jours) quand commence le procès de Louis XVI le 11 décembre 1792. Assidu à la salle du Manège, située dans le jardin des Tuileries, il était naturel qu'il habitât tout près : au 350, rue Saint-Honoré, à moins de deux cents mètres ! C'est le fils de l'ancien garde du Trésor royal, Savalette de Langes, qui l'hébergeait dans son hôtel particulier, un logement confortable qu'il ne quitta que lorsqu'il fut condamné à la déportation en mars 1795.



ANTOINE BARNAVE

Un cador de la Constituante

Né à Grenoble (Isère) en 1761 • Mort à Paris le 29 novembre 1793 (guillotiné)

Provincial, comme un certain nombre de figures majeures de la Révolution, le jeune avocat s'illustre dès juin 1788 à Grenoble. Il est un des meneurs de la révolte des Tuiles, qui voit la population tenir tête à la garnison. Élu à l'Assemblée constituante pour le tiers état, brillant orateur, admiré par Mirabeau, il s'installe chez une fratrie de jeunes aristocrates progressistes, les Lameth, qui habite un hôtel particulier 14, rue de Fleurus. Ses positions révolutionnaires changent lors du voyage de Varennes à Paris (il est chargé de convoyer la famille royale arrêtée dans sa fuite). Il semble être tombé amoureux de la reine et tente dès lors de favoriser la voie de la monarchie parlementaire. Arrêté en juillet 1792, il est emprisonné pendant plus d'un an avant d'être condamné à mort puis guillotiné.

PAUL BARRAS

L'Alcibiade de la République

Né à Fos-Amphoux (Var) en 1755 • Mort à Paris en 1829

Avec sa faconde sudiste, ce bourlingueur (il a été militaire aux Indes) est de tous les événements marquants de la Révolution. Le 27 juillet 1794, il est un des meneurs de la révolte contre Robespierre, dont il va s'emparer à l'Hôtel de Ville où il s'est réfugié. Jouisseur, il vit dans un bel appartement du Palais-Royal (82, galerie de Beaujolais), un étage au-dessus de celui de la comédienne Montansier, chez qui on le voit souvent. Membre du Directoire, il loge alors au palais du Luxembourg. Mis sur la touche sous l'Empire par son ancien protégé Bonaparte, il se partage entre sa demeure fastueuse de Grosbois (Val-de-Marne), Marseille et Rome, avant de revenir à Paris, où il mène grand train dans l'ancien couvent de Sainte-Périne, à Chaillot. C'est là qu'il meurt dans son lit, à près de soixante-quinze ans, avant d'être enterré au Père-Lachaise.





JACQUES BILLAUD-VARENNE

Le tigre à perruque jaune

Né à La Rochelle (Charente-Maritime) en 1756 • Mort à Port-au-Prince (Haïti) en 1819

D'un milieu aisé, lui-même marié à la fille d'un fermier général, ce qui lui permet de vivre à peu près confortablement au 45, rue Saint-André-des-Arts, il se plonge pourtant dans la Révolution avec la frénésie d'un déclassé et l'aigreur d'un écrivain raté. Secrétaire de Danton, il acquiert sa puissance en devenant substitut du procureur de la Commune, au lendemain des émeutes du 10 août. Actif dans les moments clés que sont les massacres de Septembre, la mise en accusation des Girondins

ou l'installation du Tribunal révolutionnaire, il réussit à prendre de vitesse Robespierre et joue un rôle central dans sa chute. Son tour vient le 2 avril 1795 quand une voiture s'arrête devant le portail du 45, qui est aujourd'hui l'adresse du lycée Fénélon : celui qu'on accuse de s'être fait tailler des souliers dans la peau des guillotins est condamné à la déportation. Après quatre ans au bagne de Cayenne, il est gracié en 1799, passe un temps à New York et finit sa vie aventureuse à Port-au-Prince.



LAZARE CARNOT

L'organisateur de la victoire

Né à Nolay (Côte-d'Or) en 1753 • Mort à Magdebourg (Allemagne) en 1823

Mathématicien et militaire de génie (il fut en 1793-1794 l'artisan des victoires des armées républicaines), Carnot a occupé plusieurs domiciles à Paris. Travailleur infatigable, il était souvent à l'Assemblée ou à l'Institut mais se faisait peu voir dans les cafés. Son adresse la plus connue fut le palais du Luxembourg, où il habita lorsqu'il fut l'un des cinq membres du Directoire. Le coup d'État du 4 septembre 1797 fut d'ailleurs dirigé contre lui par son collègue Barras. La concentration de troupes menaçantes sous ses fenêtres le poussa à s'écarter par une porte cachée qui donnait sur le jardin du Luxembourg.



JEAN-MARIE COLLOT D'HERBOIS

Le boucher de Lyon

Né à Paris en 1750 • Mort à Sinnamary (Guyane) en 1796

Parisien de souche (il passe son enfance rue Saint-Denis et rue Saint-Louis), il n'est pas attiré par le métier de son père (orfèvre) et opte plutôt pour la carrière de comédien. Orateur brillant, membre du Comité de salut public, il est infidèle à Paris pour ses missions de déchristianisation dans la Nièvre et la terrible répression de Lyon (automne 1793) où il égale la sauvagerie de Carrier à Nantes. Au cœur de la Terreur, il est victime d'une tentative d'assassinat, le 22 mai 1794 à minuit. Il habite alors au 4, rue Favart, et un voisin du cinquième étage, Admiral, chômeur royaliste à l'esprit dérangé, l'attend pendant des heures sur le seuil de son appartement avec deux pistolets chargés. Il ne réussira qu'à le blesser. Déporté en Guyane en juillet 1795, Collot d'Herbois y tombe malade et meurt six mois plus tard. Mal enterré, son cadavre est la proie des chiens et des corbeaux...



NICOLAS DE CONDORCET

Le dernier des philosophes

Né à Ribemont (Aisne) en 1743

• Mort à Bourg-la-Reine (Hauts-de-Seine) en 1794

Ainsi qualifié par Michelet, il aurait voulu réformer radicalement l'enseignement mais, lui qui fut professeur au lycée situé 2, rue de Valois, ne parvint pas à faire passer son projet. Personnage public (en partie grâce à sa femme Sophie, qui tenait un salon réputé 11, quai de Conti), il fut plutôt « rive gauche », habitant rue de Varenne et rue de Lille. Élu à la Législative et à la Convention, il fut emporté dans la chute de ses amis girondins en juillet 1793 et dut se cacher, notamment au 15, rue Servandoni, chez la veuve du sculpteur Vernet. Ne voulant compromettre personne, il préféra errer seul dans les environs de Paris et dut sa fin, selon la légende, à son manque de sens pratique. Au suspicieux aubergiste qui lui demandait combien il voulait d'œufs dans son omelette, il aurait répondu : « Une douzaine. » Arrêté à Bourg-la-Reine, il se suicida dans sa cellule.

CHARLOTTE CORDAY

L'assassin à visage d'ange



Née aux Ligneries (Orne) en 1768 • Morte à Paris le 17 juillet 1793 (guillotinée)

Cette jeune Normande ne passe que peu de temps à Paris mais assez pour entrer dans l'histoire. Le 11 juillet 1793, arrivant de Caen par la diligence, elle s'installe à l'hôtel de la Providence, 14, rue Hérold. N'ayant pas réussi à voir Marat à la Convention (il ne siège plus en raison de l'aggravation de sa maladie de peau), elle déambule au Palais-Royal et achète un couteau de cuisine chez Badin. Munie de cette arme, elle se rend le 13 juillet chez Marat dont l'adresse était connue (rue des Cordeliers). Malgré la suspicion de sa compagne Simone Evrard qui l'empêche par deux fois de franchir le seuil, elle réussit à éveiller l'intérêt du journaliste en lui annonçant qu'elle veut dénoncer des traîtres. Après lui avoir planté son couteau dans le cœur, elle est coffrée à la prison de l'Abbaye, puis exécutée quatre jours plus tard.



GEORGES COUTHON

Le nouveau Caton



Né à Orcet (Puy-de-Dôme) en 1755 • Mort à Paris le 28 juillet 1794 (guillotiné)

Dans le tourbillon révolutionnaire, il est un cas à part. Fasciné comme les autres par l'histoire antique, il n'a en revanche pas la frénésie et la mobilité extraordinaires de ses acolytes trentenaires. Ayant perdu l'usage de ses membres inférieurs, il se déplace dans un fauteuil roulant (aujourd'hui au musée Carnavalet), qu'il manipule au moyen de manivelles sur les accoudoirs. Contraint par son handicap à habiter à proximité des Tuileries, il loge successivement au 343 et au 398, rue Saint-Honoré. Cette dernière adresse est celle de Robespierre, dont il suivra le destin. Le 27 juillet 1794, lors de l'arrestation des Montagnards à l'Hôtel de Ville, il chute dans l'escalier et se dissimule dans une courette, avant d'être démasqué.



CAMILLE DESMOULINS

Le révolutionnaire romantique



Né à Guise (Aisne) en 1760 • Mort à Paris le 5 avril 1794 (guillotiné)

Proche ami de Danton, ce provincial nourri de lettres classiques se fait connaître par son appel à l'insurrection le 13 juillet 1789 quand il harangue la foule depuis une table du Palais-Royal. Installé rue de l'Odéon, où il rédige sa lettre très suivie, les *Révolutions de France et de Brabant*, il est follement amoureux d'une jolie voisine de la rue de Condé, Camille Duplessis, de dix ans sa cadette, fille d'un contrôleur des finances. Les deux convolent à l'église Saint-Sulpice fin 1790 et vivent quatre ans de liesse conjugale place de l'Odéon. Mais la fin de Danton entraîne la sienne : en avril 1794, le décret d'accusation porte la signature de Robespierre, son témoin de mariage...

PHILIPPE FABRE D'ÉGLANTINE

Le poète du calendrier



Né à Carcassonne (Aude) en 1750 • Mort à Paris le 5 avril 1794 (guillotiné)

Ce beau garçon, dilettante et séducteur, tente de percer dans le théâtre. Il place dans l'une de ses pièces de la décennie 1780 une ritournelle qui restera célèbre : *Il pleut, il pleut bergère*. Ambitieux et pressé, il s'installe à Paris au 12, rue de l'Ancienne-Comédie, juste en face du Procope, un des Q.G. révolutionnaires, et tout près des domiciles de Marat et Danton. Peu assidu à la Convention, chroniqueur enflammé, il trempe dans des affaires de corruption qui permettent à Robespierre de décimer toute l'aile dantoniste, lui compris. Mais le grand public conserve plutôt l'image romantique du poète badin qui a baptisé les mois du calendrier révolutionnaire...





ANTOINE FOUQUIER-TINVILLE

La hache de la Terreur



Né à Hérouel (Aisne) en 1746
• Mort à Paris le 7 mai 1795
(guillotiné)

« Je ne suis qu'une hache. Peut-on condamner une hache ? » Ainsi se défendit l'accusateur public du Tribunal révolutionnaire qui avait prononcé quelque deux mille condamnations à mort en 1793-1794. Le modeste procureur, qui occupait dans les années 1780 des logis économiques dans le Marais, a pu sauter dans le train de la Révolution grâce à son cousin Camille Desmoulins. En 1792, Fouquier-Tinville élit domicile rue Saint-Honoré. À partir d'avril 1793, il se rapproche du Palais de justice en s'installant place Dauphine. Il finira par loger dans le Palais même... Déchu dès le lendemain de l'exécution de Robespierre, il sera guillotiné après un long emprisonnement à la Conciergerie.



JACQUES-RENÉ HÉBERT

L'Homère de l'ordure



Né à Alençon (Orne) en 1757
• Mort à Paris le 24 mars
1794 (guillotiné)

Sa plume était trempée dans le fiel et il ne rechignait ni à jurer ni à insulter dans son canard, *Le Père Duchesne*, lardant, comme il le disait lui-même, ses écrits de mille « foutres » et « bougres ». Domicilié au 5, rue de Tournon de 1790 à 1792, il gagne la rive droite après son mariage avec une religieuse défrôquée. Rue François-Miron, il est tout près de l'Hôtel de Ville. C'est d'ailleurs son influence grandissante sur la Commune de Paris (on le classe parmi les « enragés ») qui lui vaudra la haine de Robespierre. Le 13 mars 1794, il est arrêté en plein travail, dans son imprimerie de la rue des Forges, au cœur de l'ancienne cour des Miracles.



MADAME ROLAND

L'égérie des Girondins



Née en 1754 à Paris • Morte
à Paris le 8 novembre 1793
(guillotinée)

On ne peut être plus Parisienne que cette Girondine. Manon Philipon est en effet originaire de l'île de la Cité et tient ensuite un salon philosophique place Dauphine puis rue Guénégaud. C'est là que se diffusent les idées « girondines », notamment l'entrée en guerre contre la Prusse et l'Autriche, puis la recherche d'une solution politique modérée. Son mari, Jean-Marie Roland de la Platière, est ministre de l'Intérieur en 1792. Tous deux sont mis hors jeu par la montée en puissance des Jacobins et la proscription des Girondins. Ils passent leurs derniers mois à leur domicile du 55, rue de la Harpe et c'est là que madame Roland est arrêtée le 1^{er} juin 1793. En montant sur l'échafaud, elle aurait prononcé cette formule : « Liberté, que de crimes on commet en ton nom ! »



LOUIS SAINT-JUST

L'archange de la mort



Né à Decize (Nièvre) en 1767
• Mort à Paris le 28 juillet 1794
(guillotiné)

Sa phrase mémorable – « Le bonheur est une idée neuve en Europe » – lui donne une aura romantique que démentent son ambition forcenée et sa mystique de la guillotine. À dix-neuf ans, il vend l'argenterie de sa mère pour se rendre à Paris et est emprisonné pendant six mois. Élu à la Législative en 1792

en essayant de cacher son âge, il est démis car il n'a pas les vingt-cinq ans requis. Enfin élu à la Convention, il est rarement à son domicile de la rue Monsieur-le-Prince, volant à travers Paris ou faisant merveille au front, où il ranime l'ardeur de l'armée du Rhin et de l'armée du Nord. Ombre de Robespierre qu'il pousse aux décisions brutales, il se rapproche de son mentor en s'installant à cinq minutes à pied de chez lui, au 5, rue Caumartin. Les deux seront guillotines le 28 juillet 1794.

Comment survivre sous la Terreur

Après l'euphorie révolutionnaire, la réalité reprend ses droits. Le peuple a faim. Le papier-monnaie ne vaut rien. Mais les journaux pamphlétaires se multiplient. Les filles du Palais-Royal n'ont jamais été si délurées, les théâtres aussi remplis. Rues et hommes changent de noms. On se tutoie dans la tourmente...

BRUNO FULIGNI

Cartes de pain, cartes de viande : les Parisiens, qui ont cru ouvrir une ère de félicité en 1789, se retrouvent sérieusement rationnés sous la Terreur. Les vivres sont chers et le peuple a faim, ce qui explique, sans l'excuser, cette lettre de dénonciation contre le boulanger de la rue des Filles-Saint-Thomas «qui fait de mauvais pains pour les sans-culottes et de fort bons pour les aristocrates»... Trafiquer sur la fleur de farine pouvait conduire à «éternuer dans le son», autrement dit à être décapité. Il en va de même des autres biens de consommation : les charbonniers dissimulent leurs stocks pour faire grimper le cours des combustibles et les derniers élégants à porter perruque ont du mal à trouver le talc servant à les poudrer, que des industriels indécidables remplacent par une écrasée de plâtras nocive.

À la rareté des denrées s'ajoute la difficulté de payer, tant on manque de numéraire. Quand, en février 1790, le citoyen Maillard veut régler un repas de quatre livres cinq sols avec un billet de deux cents livres et réclame la monnaie

en pièces, l'aubergiste réagit si violemment que l'affaire se termine au poste de police : les commerçants ne veulent pas se dessaisir de leurs précieux écus d'or et d'argent contre un papier-monnaie qui se dévalorise chaque jour. Comme le proclame irrévérencieusement le pamphlétaire royaliste François Marchant, qui publie en 1792 *Les Bienfaits de l'Assemblée nationale* ou *Entretiens de la mère Saumon, doyenne de la Halle* : «Nos mandataires ont, nous dit-on, / Beaucoup d'expérience / Ils ont par leur invention / Sauvé toute la France ; / Ces philosophes convaincus / Du néant des richesses / Nous ont donné des torcheculs / Pour tenir lieu d'espèces...»

L'inflation est d'autant plus forte que de nombreux faux-monnayeurs grossissent les flots d'assignats, plus faciles à contrefaire que la monnaie métallique. D'autres imprimeries tournent à plein régime, tant la presse d'opinion inonde la capitale de ses imprécations : *Les Actes des apôtres* de Jean-Gabriel Peltier, *Le Vieux Cordelier* de Camille Desmoulins, *Le Thermomètre du jour* du conventionnel

Dulaure, si violemment insulté par ses confrères qu'il instituera le «droit de réponse» sous le Directoire. Mais ces journaux tirent à petit nombre et la plupart des «pamphlétographes» demeurent faméliques.

D'HABILES AFFAIRISTES

Même les membres de la Convention vivent mal puisque, par une imprudente démagogie, ils ont tenu à maintenir leur indemnité à dix-huit livres par jour, comme en 1789. Seuls s'en sortent les «turcarets» et les «grands jabots», autrement dit les accapareurs, spéculateurs et autres «monopoleurs» que fustige *Le Père Duchesne* de Jacques-René Hébert : «Ces bougres d'agioteurs s'imaginent-ils qu'ils seront les seuls impunis ?» Rien à faire, pourtant : ces habiles affairistes sont proches du nouveau pouvoir et on murmure qu'une certaine «Bande noire» bâtit des fortunes en s'entendant pour acheter châteaux, demeures aristocratiques et édifices du culte afin d'en tirer des matériaux de construction.

Ceux-là vivent grassement et peuvent dîner au restaurant, l'une des inventions de la Révolution. Les cuisiniers des anciennes demeures aristocratiques se sont mis à leur compte, accueillant une clientèle bourgeoise qui apprécie un service particulièrement soigné. On va chez Véfour, aux Frères-Provençaux ou chez Méot, la table la plus réputée du moment. La légende veut que Robespierre y ait dressé des listes de proscription, mais l'Incorruptible se fait longtemps prier avant d'y accepter une invitation et, lorsqu'il réalise que parmi les «patriotes» de sa table dîne le citoyen Loménie de Brienne, ne décroche plus une parole.



Assignat de cent livres (Paris, BnF).

Gouache des frères
Lesueur représentant
la disette, vers 1789
(Paris, musée Carnavalet).



H. Geron *Belles Histoires de France.*
Des soldats français chantant la Marseillaise dans les rues de Paris Vers 1948 (collection privée).



26 MAI 1793, UN TÉMOIN RACONTE PARIS

Un dénommé Dutard, «commissaire observateur local du département de Paris», soit un indicateur (ou délateur) au service de la police, a consigné ses observations au temps de la Terreur. Suivons-le dans une de ses journées types.

Ce 26 mai 1793, Dutard se rend aux Halles. Dans sa tournée, il rencontre un ami, épicier de son état, qui se lamente.

– Je renonce à vendre de l’eau-de-vie. Elle vaut trois livres au lieu de trente-quatre sous qu’elle coûtait il y a six mois. Le sucre vaut plus de trois livres, l’huile deux livres, le riz quinze sous. Comment, avec ces prix-là, vendre quoi que ce soit, d’autant que la marchandise devient de plus en plus difficile à se procurer ?

Il ajoute que le papier-monnaie à l’effigie de la République ne l’inspire plus confiance à personne.



– On ne veut plus accepter que des billets de cinquante et de cent livres à l’effigie de l’ex-roi. Lorsqu’on veut recevoir des denrées de province, il faut expédier d’avance ces billets-là, autrement l’on refuse de vous livrer. Le commerce se meurt, nous allons bientôt être forcés de fermer boutique !

– Et ces femmes-là, que pensent-elles ? demande Dutard en désignant des groupes des Halles.

– Ma foi, mon cher, l’Ancien Régime, le Nouveau, tout leur est égal. Comme elles ne vendent plus rien, le premier qui leur promettra l’abondance les verra toutes à ses pieds.

Ci-contre et page de droite
H. Geron *Belles Histoires de France.*
Scènes de la Révolution française
Vers 1948 (collection privée).

Les deux places royales rendant hommage au Roi-Soleil, la place des Victoires et la place Vendôme, témoignent de l'extension de la capitale dans le nord-ouest. Leurs façades ne jouent plus sur la polychromie mais sont en pierre, enrichies par tout un répertoire ornemental de pilastres, colonnes, frontons, mascarons. Elles sont l'œuvre de l'architecte de Louis XIV, grand ordonnateur de la galerie des Glaces à Versailles et du dôme des Invalides à Paris, Jules Hardouin-Mansart. Les hôtels particuliers qui les animent offrent des arcades pleines au rez-de-chaussée, des pilastres colossaux ioniques, des combles percés de lucarnes et couverts d'ardoises...

TRAFFIC DE CHARMES

Les convives plus enclins à la fête qu'au faste monarchique n'ont que quelques pas à faire pour couronner le repas d'une orgie auprès des filles du Palais-Royal, les plus délurées de la capitale. « J'avais bien quelque idée de la licence et de la corruption des mœurs, mais j'avoue que je ne l'aurais jamais crue portée à cet excès », confie un dénonciateur du quartier. « Il existe à Paris une classe d'individus qui, malgré la faiblesse de leur sexe, font beaucoup de mal à la République, déplore le conventionnel Jeanbon Saint-André, en septembre 1793. Ils corrompent vos jeunes gens, et au lieu de les rendre vigoureux et dignes des anciens Spartiates, ils n'en font que des Sybarites, incapables de servir la liberté : je veux parler de ces femmes impudiques qui font un honteux trafic de leurs charmes. C'est une peste dans la société, et tout bon gouvernement devrait les bannir de son sein. Je demande que le Comité de salut public examine s'il ne serait pas utile



Gravure du XVIII^e siècle représentant la liberté de la presse. Ci-dessus, la feuille de Marat.

« Ces bougres d'agitateurs s'imaginent-ils qu'ils seront les seuls impunis ? »

d'étouffer ce germe de contre-révolution, en déportant au-delà des mers les femmes de mauvaise vie. » Mais cette vertueuse initiative est demeurée sans suite...

Outre les fausses boutiques dont la seule marchandise est la vendeuse, le promeneur peut se procurer des émotions fortes en descendant au sous-sol où les caves recèlent les exhibitions les plus scabreuses : homme sauvage, ombres chinoises, phénomènes pathologiques, tout est bon pour attirer le chaland blasé. Tapant dans un tambour basque, un saltimbanque se laisse ainsi piéger par le commissaire Toub blanc qui note : « Il nous a introduits dans une deuxième cave et nous a fait voir un

homme de moyenne structure, n'ayant qu'une jambe sur laquelle il tient parfaitement en équilibre. Cet homme, ayant déboutonné sa veste, nous a fait voir une deuxième jambe, mais molle et sans action, qui nous a paru prendre naissance vers l'aisselle du bras droit, et que toute sa longueur jointe au pied ne s'étend que vers la ceinture. Il a exposé aussi à notre vue deux mamelons extraordinaires pour un homme, que du reste sa physionomie n'a rien de désagréable. »

Des distractions de meilleur aloi retiennent le jeune Chateaubriand qui, au soir de sa vie, se souviendra non sans étonnement de cette intensité d'existence à l'ombre de la guillotine : « Les moments de crise produisent un redoublement de vie chez les hommes. Dans une société qui se dissout et se recompose, la lutte des deux génies, le choc du passé et de l'avenir, le mélange des mœurs anciennes et des

Par la rue des Lombards et la rue des Arcis (devenue rue Saint-Martin), notre homme gagne le quai Pelletier. Il y règne une extrême agitation. En ordre de bataille, drapeaux en tête, des femmes se dirigent vers le Pont-Neuf et invitent les passants à les suivre pour délivrer Jacques-René Hébert, la plume du *Père Duchesne*, qui vient d'être arrêté. Quelques-unes agitent des piques ou de grands couteaux, plusieurs des bouteilles, toutes hurlent :

– À la guillotine, les brissotins ! Vive Marat ! Vive le Père Duchesne !

La bande traverse Paris librement, sans qu'aucune autorité ne les arrête. À hauteur du Pont-Neuf, Dutard bifurque vers les Tuileries où un nouvel attroupement de femmes se tient sur la grande terrasse du château. Celles-ci ont juré de s'opposer



au nouveau décret de la Convention autorisant la distribution de quatre cents billets d'entrée par les députés à leurs électeurs. Elles ne veulent pas de ces provinciaux, tous Girondins, à côté d'elles

dans les tribunes ! Au poste d'entrée, elles arrachent les billets des mains du fonctionnaire et renvoient leurs porteurs avec force huées, et même des coups. Les députés osent à peine protester... C. P.

*Seuls s'en sortent les « turcarets »
et les « grands jabots », autrement
dit les accapareurs, spéculateurs
et autres « monopoleurs ».*

Symbole de la Révolution, le bonnet phrygien, muni de sa cocarde tricolore, fait référence à la coiffe des affranchis sous l'Empire romain.

Sous son écharpe tricolore nouée à la ceinture, il porte une veste courte à gros boutons, la fameuse carmagnole.

De là lui vient son surnom. En opposition à la culotte courte et aux bas portés par les aristocrates, il revêt un pantalon long rayé.

Sa pique, il ne la quitte jamais dès qu'il sort... Pratique pour se défendre en ces temps troublés !



LA TENUE DU SANS-CULOTTE

À Paris, le sans-culotte se fait l'apôtre d'une société nouvelle promise à l'égalité, d'une civilisation où tous les hommes sont frères. Un révolutionnaire fermement attaché à ses idées doit clairement les exprimer par le jeu de son apparence. Souvent très pauvre, il retrouve ses compagnons le soir à la « section » pour évoquer la politique du jour. Il y apparaît dans une tenue restée célèbre : bonnet rouge sur la tête, pique en main, pantalon rayé. Le bonnet rouge, porté par les esclaves affranchis, est le symbole de la liberté. La Convention, après un long débat, refuse de rendre obligatoire son port, estimant la mesure contraire à la liberté du citoyen. La pique s'identifie au peuple en armes, à cette souveraineté

populaire si rudement gagnée. Sous l'instigation du député Lazare Carnot, on en équipe les combattants dépourvus de fusils. Des aristocrates, des bourgeois, se déguisent ainsi pour échapper à la mort. Encore faut-il posséder nombre de jurons et tutoyer avec naturel tous ses semblables... Les sans-culottes réclament que les citoyens surpris en train de vouvoyer un voisin ou d'utiliser le terme « Monsieur » dans une conversation soient considérés comme suspects et rapidement promis à l'exécution. Les jours de repos, ils se rendent dans les cabarets de la proche banlieue. Hébert, l'apôtre des sections, raconte qu'après avoir chanté à pleine gueule tout le jour des hymnes patriotiques, il s'en va gaiement vers le célèbre cabaret de la Courtille... C. P.

Gravure anonyme
représentant le pont au
Change en 1790, avec
ses mendiants,
commerçants
et artistes
de rue.



Benoît Garnot

« AU TRIBUNAL RÉVOLUTIONNAIRE, LA SEULE PEINE POSSIBLE ÉTAIT LA GUILLOTINE »



Quand a fonctionné le Tribunal révolutionnaire ?

Le Tribunal criminel extraordinaire (de son vrai nom) a été établi sous la Convention par la loi du 10 mars 1793, lorsque la Révolution était menacée de toutes parts, et a fonctionné jusqu'au 31 mai 1795. Il était supposé connaître « toute entreprise contre-révolutionnaire », ce qui rendait sa compétence quasi illimitée.

Où siégeait-il et comment étaient recrutés ses membres ?

Le Tribunal révolutionnaire siégeait à Paris au Palais de justice. Les séances étaient publiques. Les femmes surtout se déplaçaient : elles recevaient des subsides de la Commune et étaient censées représenter la population. Le Tribunal était composé de douze jurés, de cinq juges, d'un accusateur public (Fouquier-Tinville) avec plusieurs adjoints, d'un greffier et deux huissiers. Tous étaient nommés par la Convention « à la pluralité des suffrages », les juges parmi d'anciens magistrats, les jurés parmi les sans-culottes.

Combien de condamnations à mort a-t-il prononcées ?

Chaque suspect était jugé très rapidement. Si sa culpabilité était reconnue par les jurés, ce qui était presque toujours le cas (Marat a été un des très rares acquittés), la seule peine que la loi permettait aux juges de décider était la mort par la guillotine. Il n'y avait pas d'appel ni de cassation possible. Le Tribunal révolutionnaire a ainsi jugé 2807 personnes et en a condamné 2742 à mort. Si l'on recense parmi elles quelques personnages célèbres (Charlotte Corday, Marie-Antoinette, Philippe-Égalité, Danton, Camille Desmoulins, Robespierre, Saint-Just... et pour finir Fouquier-Tinville lui-même), la plupart étaient cependant de condition modeste, comme le dernier condamné, un « garçon serrurier ».

Tous les jugements étaient-ils couchés par écrit ? Où se trouvent aujourd'hui ces archives ?

Tous les jugements étaient écrits sur des formulaires préétablis auxquels il suffisait d'ajouter les noms des condamnés. Un compte rendu des séances était publié chaque semaine dans le *Bulletin du Tribunal révolutionnaire*. La liste complète des condamnés peut être aujourd'hui facilement consultée sur le site des Archives nationales.

Benoît Garnot

Historien, spécialiste de l'histoire de la justice et de la criminalité, il a publié *Histoire de la justice. France, XVI^e-XX^e siècle*, Paris, Gallimard, 2009.

mœurs nouvelles, forment une combinaison transitoire qui ne laisse pas un moment d'ennui. Les passions et les caractères en liberté se montrent avec une énergie qu'ils n'ont point dans la cité bien réglée. L'infraction des lois, l'affranchissement des devoirs, des usages et des bienséances, les périls même, ajoutent à l'intérêt de ce désordre. Le genre humain en vacances se promène dans la rue, débarrassé de ses pédagogues, rentré pour un moment dans l'état de nature, et ne recommençant à sentir la nécessité du frein social que lorsqu'il porte le joug des nouveaux tyrans enfantés par la licence.»

VICES ET VERTUS

Promenades sur les boulevards et dans le havre des jardins, cabales de théâtre et scènes de rue, séductions et passades, partout le vice côtoie la vertu : « Force duels et amours, liaisons de prison et fraternité de politique, rendez-vous mystérieux parmi des ruines », le romantisme est là en gestation. « Quand on s'était perdu de vue vingt-quatre heures, on n'était pas sûr de se retrouver jamais », explique Chateaubriand. Les mouchards grouillent et mieux vaut se taire au café, on a si vite fait de passer pour suspect ! La nouvelle mode consiste à couvrir le feutre des chapeaux ronds

d'un tissu de taffetas ciré ; mais les policiers veillent à ce qu'on y pique bien la cocarde tricolore et confisquent, à l'entrée de la Bourse, les couvre-chefs qui en seraient dépourvus. Les Parisiens doivent aussi réapprendre la carte de leur ville, car tout a changé en quelques mois. Depuis que le marquis de Villette, entiché de philosophie, a rebaptisé « quai Voltaire » l'ancien quai des Théâtres où se trouve son hôtel particulier d'aristo révolutionnaire, la surenchère est de mise. La rue de la Chaussée-d'Antin est rebaptisée rue Mirabeau, la rue Plâtrière rue Jean-Jacques Rousseau, la trop catholique rue Sainte-Anne prend le nom du philosophe matérialiste Helvétius qui y naquit, et la rue de la Sorbonne, « qui rappelle un corps astucieux et vain, ennemi de la philosophie et de l'humanité », s'appelle désormais rue Catinat, en hommage au chef des camisards protestants brûlé vif en 1705. Quand Montmartre devient Mont-Marat, plus aucun toponyme ne semble à l'abri du mouvement de républicanisation engagé. Les habitués du Café Procope rédigent ainsi une motion proposant de donner aux égouts de Paris des noms d'écrivains royalistes, le grand collecteur de Montmartre devenant pour sa part « l'égout des Monarchieux »... Le théâtre de la Montansier, qui fleurit trop l'Ancien

LA VALSE DES NOMS DE RUES

En quelques mois, les Parisiens doivent réapprendre la carte de leur ville...

Rue des
Francs-Bourgeois
RUE DES
FRANCS-CITOYENS

Place des Victoires
PLACE DE LA
VICTOIRE-NATIONALE

Carrefour
Croix-Rouge
CARREFOUR DU
BONNET-ROUGE

Collège
Louis-le-Grand
COLLÈGE
DE L'ÉGALITÉ

Jardin
des Tuileries
JARDIN
NATIONAL

Hôpital de la Pitié
MAISON DES ÉLÈVES
DE LA PATRIE

Rue de
l'Observance
RUE DE L'AMI
DU PEUPLE

Rue
Honoré-Chevalier
RUE
HONORÉE-LIBERTÉ

Aquarelle représentant une partie des décorations pour la fête de l'Être suprême célébrée le 20 prairial an II (8 juin 1794), XVIII^e siècle (château de Versailles).



Régime, n'a que quelques lettres à changer pour se transformer en « théâtre de la Montagne » et le citoyen Chamouleau, qui conduit une délégation à la barre de la Convention, propose quant à lui une réforme systématique des noms de lieux. Le parvis de Notre-Dame serait renommé « place de l'Humanité-Républicaine », les Halles « place de la Frugalité-Républicaine », tandis que chaque voie honorerait une qualité : rue de la Générosité, rue de la Sensibilité... « Il s'ensuivra de là que le peuple aura à chaque instant le mot d'une vertu dans la bouche et bientôt la morale dans le cœur », assure le brave Chamouleau.

UN CULTE À LA RAISON

Difficile d'éduquer le peuple tout en l'émancipant... Le mouvement de déchristianisation suscité par Hébert et Danton serait-il allé trop loin ? On a martelé le mot « saint » sur les noms de rues gravés dans la pierre, brûlé solennellement les reliques de sainte Geneviève, protectrice de Paris, et jeté les cendres à la Seine. On tente d'instituer un culte de la Raison à Notre-Dame et, le 20 brumaire an II (10 novembre 1793), la jeune épouse de l'imprimeur hébertiste Momoro, drapée dans ses atours de déesse Raison, traverse Paris avec

son cortège d'adorateurs jusqu'à la salle de séance de la Convention, où elle reçoit du président l'accolade fraternelle... L'église Saint-Roch devient « temple du Génie », celle de Saint-Eustache, aux Halles, « temple de l'Agriculture », tandis que la basilique Notre-Dame-des-Victoires est logiquement transformée en caserne. Robespierre désapprouve et tente quant à lui de célébrer « l'Être suprême » au Champ-de-Mars, dans un flamboiement de feux d'artifice mal compris du peuple. Après sa chute, la religion civile des théophilanthropes n'a guère plus de succès, jusqu'au Concordat de 1801 qui reconnaît le catholicisme comme « la religion du plus grand nombre des Français » et salarie les prêtres.

Le calendrier même a changé, épousant le rythme des saisons, pour rompre avec le calendrier grégorien et ses saints. Les bons citoyens « décadisent », c'est-à-dire fêtent le « décadi », jour de repos dans le calendrier révolutionnaire ; ils tiennent en piètre estime les « dominicains », sobriquet à connotation cléricale donné aux tenants de l'ancien calendrier, qui continuent obstinément d'observer le repos dominical. Les prénoms à leur tour deviennent des manifestes politiques, empruntant à l'Antiquité ses références héroïques et



***Les mouchards grouillent
et mieux vaut se taire
au café, on a si vite fait
de passer pour un suspect!***

philosophiques : le baron allemand Cloots, « ennemi personnel de Jésus-Christ », ne se prénomme plus Jean-Baptiste mais Anacharsis ; Babeuf, chef des Égalitaires, abandonne sans regret François-Noël pour Caius Gracchus, en hommage au patricien romain qui prit le parti de la plèbe. Chaumette, le procureur de la Commune, se rebaptise Anaxagoras, du nom du penseur grec qui instruisit Périclès. Quant au naturaliste et archéologue Millin, il troque Louis-Aubin pour le prénom savant d'Éleuthérophile, « ami de la liberté ».

TUTOIEMENT DÉMOCRATIQUE

Dans ce contexte, le tutoiement démocratique devient obligatoire ; il est mal vu de « se monsieuriser » : se dire « Monsieur » au lieu de « Citoyen » est considéré comme un signe de mépris des institutions républicaines. Selon le conventionnel Vergniaud, le 8 mai 1793, « une guerre funeste s'est établie entre ce qu'on appelle les sans-culottes, et ceux auxquels on a conservé le nom de Messieurs ». « Conspira-teurs insensés ! Aristocrates pervers ! Malgré vos machinations et vos complots, il s'établira cet empire auguste de la vertu et de la raison ! » tonne le conventionnel Thilly après le transfert de Marat au Panthéon. Dans la tourmente, beaucoup se cachent ou s'enfuient. Quelques condamnés fortunés se font enfermer, comme aliénés, à la pension Belhomme : plutôt menuisier que médecin, celui-ci fait fortune en mettant à l'abri les suspects dans son établissement dont il subsiste des éléments au 159, rue de Charonne. Un havre de paix dans un Paris frénétique, dont les habitants ont décidé de révolutionner le monde. ■



Hubert Robert
*La Distribution de lait
à la prison Saint-Lazare*
1794, huile sur papier
(collection privée).

Charles-Éloi Vial

« LA PRISON DU TEMPLE ÉTAIT SURVEILLÉE PAR TROIS CENTS GARDES »



Quels aménagements ont été faits pour transformer le Temple en prison ?

Le donjon médiéval du Temple menaçait ruine. Il fallut installer des poêles, des meubles, et de nombreuses portes bardées de fer. Grâce à des cloisons en bois, les immenses salles voûtées des deuxième et troisième étages furent transformées en deux appartements pour le roi et sa famille. Le jardin entourant la tour fut isolé par un mur et le quartier surveillé par trois cents gardes. À l'autre bout du jardin, dans l'ancien palais du comte d'Artois, on installa les cuisines et un état-major.

Les seuls captifs étaient-ils les membres de la famille royale ?

Alors que sous la Terreur les autres prisons étaient pleines, la famille royale fut totalement isolée. Ce dispositif carcéral, mis très vite en place, demanda beaucoup d'efforts et coûta des sommes énormes. Ce n'est que sous le Directoire puis l'Empire que le Temple devint une prison d'État où s'entassèrent plusieurs centaines de prisonniers.

Comment étaient choisis les gardiens ?

Les huit gardiens étaient choisis parmi les élus de la Commune de Paris. Ils se relayaient tous les deux jours et étaient incités à se surveiller entre eux par peur d'un complot. La plupart étaient des artisans ou commerçants peu fortunés, médecins ou enseignants pour les plus aisés. On compte parmi eux de nombreux partisans de Robespierre, mais aussi quelques royalistes bien cachés, dont certains, comme Toulan, ont tenté de faire évader les prisonniers royaux.

Peut-on décrire une journée type de Louis XVI ?

Le valet de chambre Cléry rapporte qu'il se levait à cinq heures, priait longuement, s'habillait, donnait des leçons à son fils et à sa fille et les accompagnait pour une brève promenade dans le jardin, sous haute surveillance. Les repas étaient pris en famille, sous le regard des gardiens. Jusqu'au 21 janvier 1793, la table fut abondante mais les convives mangeaient et buvaient peu. Le roi a aussi beaucoup lu, plus de deux cent cinquante livres en trois mois. Il a mené au Temple une vie très monotone, mais il a surtout tâché de profiter de sa famille tout en se préparant à une mort qu'il savait certaine.

Charles-Eloi Vial

Docteur en histoire, conservateur au département des Manuscrits de la BnF, il a publié *Les Derniers Feux de la monarchie*, Paris, Perrin, 2016.

Automne



Printemps



Le calendrier
révolutionnaire
illustré par
Louis Lafitte.

Fondé sur le rythme des saisons pour lâcher la mesure du temps, il commence le 22 septembre 1792 (1^{er} vendémiaire an I), à la fois début de l'automne et jour de l'institution de la République. Les noms évocateurs de ses douze mois ont été forgés par Fabre d'Églantine, conventionnel et poète, à qui nous devons aussi la chanson *Il pleut, il pleut bergère...* Chaque mois compte trente jours, répartis en trois

« décades » dont le dixième et dernier jour, « décadi », est chômé. En fin d'année, cinq jours de fêtes, et tous les quatre ans la journée spéciale des « sans-culottides », permettent de coller aux trois cent soixante-cinq jours un quart du cycle solaire. Institué en 1793, le calendrier républicain n'est guère employé que dans l'administration et perd tout caractère officiel en 1806, mais il sera brièvement rétabli par la Commune de Paris en 1871. **B. F.**



Été



QUELQUES NÉOLOGISMES RÉVOLUTIONNAIRES

En ces temps d'émeutes, de batailles et de coups d'État, tous s'apparentent à un vocabulaire guerrier.

VENDÉMAIRISER

En référence à l'écrasement des royalistes par Barras et Bonaparte, le 13 vendémiaire an IV (5 octobre 1795). Synonyme de mitrailler, fusiller, liquider une faction.

PRAIRIALISER

Pendant la journée révolutionnaire du 1^{er} prairial an III (20 mai 1795), le peuple envahit la Convention thermidorienne : réclamant « du pain et la Constitution de l'an II », les émeutiers massacrèrent le député Féraud. Synonyme de réprimer, écraser, mitrailler.

FLORÉALISER

En référence à la loi du 22 floréal an VI (11 mai 1798), qui permet de revenir sur le résultat des élections en invalidant quarante-huit députés. Signifie casser une élection ou exclusion des élus à travers des formes légales.

FRUCTIDORISER

Rappelle le coup d'État du 18 fructidor an V (4 septembre 1797) fomenté par Barras et le général Augereau, qui mit fin au mandat des opposants royalistes et modérés. Action de mater une assemblée au moyen de la force armée.

Le rasoir national

BRUNO FULIGNI

« **L**a mécanique tombe comme la foudre ; la tête vole ; le sang jaillit ; l'homme n'est plus », résume efficacement Joseph Ignace Guillotin, député de Paris, devant ses collègues de l'Assemblée nationale constituante, le 1^{er} décembre 1789. Malentendu tragique ! Pour le bon docteur, il ne s'agit que de procurer aux condamnés une mort immédiate et sans douleur, fulgurante, au lieu des interminables supplices d'Ancien Régime comme la pendaison, la roue, ou la décollation à l'épée de justice, réservée quant à elle aux nobles. « Les mêmes délits seront punis par le même genre de supplice, quels que soient le rang et l'état du coupable », dispose la proposition de loi Guillotin. Humanitaire et égalitaire, elle ne prévoit en revanche aucune méthode précise pour trancher les têtes. C'est le docteur Louis, doyen de la faculté de chirurgie, qui met au point la machine, d'abord baptisée la « Louison ». Elle sert pour la première fois le 25 avril 1792. Quand tombe la tête de Nicolas Jacques Pelletier, voleur et assassin, l'instantanéité de la mise à mort déçoit les Parisiens qui chantent bientôt : « Rends-moi ma potence / Rends-moi ma potence en bois... » La machine s'emballe en août 1792, avec la création du Tribunal révolutionnaire. Le 16 vendémiaire an II

(7 octobre 1793), pour la première fois on ose guillotiner un représentant du peuple, le conventionnel Gorsas qui, interpellant le bourreau, a le temps de lancer cet ultime avertissement : « Pourquoi te caches-tu, citoyen Sanson ? Viens jouir de ton triomphe. Nous avons cru renverser la monarchie ; c'est ton règne que nous avons fondé ! »

L'ART DE SOIGNER SA SORTIE

Si les premières exécutions ont lieu place de Grève (bientôt rebaptisée place de la Maison-Commune avant de devenir notre place de l'Hôtel-de-Ville), la guillotine déménage plusieurs fois à mesure que les flots de sang grossissent, incommodant le voisinage. Louis XVI finit place de la Concorde, là où vont aussi les sinistres charrettes que conspuent les « furies de la guillotine ». Partant du Palais de justice, les condamnés remontent la rue Saint-Honoré et passent près du logis de Duplay, où réside l'Incorruptible : « C'est en vain que tu te caches, Robespierre, tu me suivras ! Ta maison sera rasée ! On y sèmera du sel ! » crie à ce moment Danton, le 16 germinal an II (5 avril 1794). Puis la guillotine migre vers les quartiers populaires de l'est, place du Trône-Renversé, l'actuelle



Anonyme *Le Martyr de l'égalité, voici le progrès de notre système*
xix^e siècle (Paris, musée Carnavalet).

place de la Nation. Les corps sont alors inhumés dans l'enclos voisin de Picpus. Symboliquement, c'est au Champ-de-Mars, là même où on lui reproche d'avoir fait tirer sur le peuple, qu'est raccourci l'astronome Jean Sylvain Bailly, premier maire de Paris, le 22 brumaire an II (11 novembre 1793). Une plaque sur l'immeuble du 2, avenue de La Bourdonnais marque l'emplacement exact où eut lieu cet échange fameux : « Tu trembles, Bailly ? » « Oui, mais c'est seulement de froid. » Car les guillotins ont l'art de soigner leur sortie. Ainsi le général de Gontaut-Biron, ci-devant duc de Lauzun, se montre-t-il une dernière fois grand seigneur, le 11 nivôse an II (31 décembre 1793) : quand le bourreau vient le chercher à la Conciergerie, il réveille en son cachot pour la Saint-Sylvestre. « Tu me permettras bien de manger ma dernière douzaine d'huîtres », apostrophe-t-il l'exécuteur, avant de lui offrir une bouteille de vin blanc. « Prenez donc ! Vous devez avoir besoin de courage avec le métier que vous faites ! » Charles Camille de Capizuchi, marquis de Bologne, préfère quant à lui l'outrage : « Je donne mon âme à Dieu, mon cœur au Roi et mon cul à la République », lance-t-il sur la bascule, le 17 nivôse an II (6 janvier 1794). Comme l'explique à ses codétenus Mgr Lamourette, évêque constitutionnel de Lyon et ancien député à la Législative : « La guillotine, ce n'est qu'une chiquenaude sur le cou. » ■

LES PETITS NOMS DE LA GUILLOTINE

- On la surnomma le « fauteuil révolutionnaire », le « collier de Charlotte Corday », mais aussi la « mirabelle », en référence à Mirabeau (1749-1791), et la « Louison », du nom du docteur Louis (1723-1792), secrétaire perpétuel de l'Académie de chirurgie qui avait signé un rapport favorable à la machine.
- L'écrivain et conventionnel Louis-Sébastien Mercier (1740-1814) proposa sans succès de l'appeler « décaput », nom qui épargnait son ami Guillotin, afin de « ne plus faire peser sur la tête (*sic*) d'un citoyen estimable une expression ensanglantée qui dénature son nom »...
- L'image de la « veuve » ne viendra qu'au xix^e siècle, au sein de la pègre, et l'« abbaye de monte-à-regret » désigne non la guillotine elle-même, mais l'échafaud sur lequel elle était dressée jusqu'en 1870.
- Quant à la « bière roulante », ou au « carrosse à trente-six portières », c'était la charrette qui menait les condamnés à la mort.



*Elle sert pour
la première fois
le 25 avril 1792.
Quand tombe
la tête de Nicolas
Jacques Pelletier,
voleur et assassin,
l'instantanéité
de la mise
à mort déçoit
les Parisiens...*

Maquette de la guillotine datant
du XVIII^e siècle (Paris, musée Carnavalet).



Anonyme
*Révolution française, le repas
républicain au Café Procope à Paris*
xviii^e siècle (Paris, Café Procope).

Le café, centre du monde

BRUNO FULIGNI

Dans le *Portefeuille d'un chouan*, paru en 1796, l'écrivain Villiers rapporte la blague à la mode après la chute de Robespierre : « Dites-moi, garçon, les Jacobins osent-ils venir encore ici ? – Oh ! mon Dieu, oui. – Prennent-ils quelque chose au café ? – Oui, monsieur, il y en a un, l'autre jour qui a pris... six cuillères d'argent. » On ne saurait mieux résumer l'éclipse des cafés parisiens sous la Terreur. La Révolution, pourtant, est née dans ces salles où, se serrant pour mieux combattre le froid, lettrés, encyclopédistes et autres physiocrates refaisaient le monde à la fin du règne de Louis XVI.

Le Procope, ouvert dès 1686, a abreuvé de moka et de chocolat chaud Voltaire, d'Alembert et Diderot, avant que la relève soit prise par une nouvelle génération d'esprits critiques, plus tournés vers l'action que vers la littérature : Danton qui habitait tout près, Marat dont l'imprimerie se situait derrière, cour du Commerce-Saint-André... Tandis qu'au Procope et dans les cafés chics du Palais-Royal (bientôt Palais-Égalité) les idées germent au fil de subtiles controverses, les aspirations démocratiques prennent un tour plus péremptoire dans les estaminets du Faubourg-Saint-Antoine, à l'est de la capitale.

Antoine Joseph Santerre, dans son dépôt de bière L'Hortensia, voisin de la Bastille, y chauffe si bien les esprits que le populaire brasseur devient commandant général de la garde nationale. Et c'est dans un établissement voisin que ses amis fomentent l'émeute du 10 août 1792, qui aboutit à la prise des Tuileries par le peuple.

DES DIATRIBES QUI DONNENT SOIF...

Au Quartier latin, l'église Sainte-Genève ayant été transformée en « Panthéon national », les sans-culottes se retrouvent dans un café significativement rebaptisé « À la ci-devant sainte Geneviève »... Au plus fort de la Terreur, c'est curieusement au Café Chrétien qu'il faut être. Celui-ci n'a pas eu besoin d'être débaptisé, puisqu'il porte le nom de son tenancier : Pierre-Nicolas Chrétien, un pur parmi les purs, juré au Tribunal révolutionnaire et jacobin convaincu. Après l'épreuve pénible des délibérations et des condamnations, le jury le suit volontiers jusqu'à son établissement de la place Favart, en face du théâtre des Italiens, où une salle de l'entresol accueille « la fine fleur de la jacobinerie ». Ce foyer de subversion sera fermé au début du Consulat. Rue Favart,



Gravure anonyme représentant le Café des Incroyables en 1797.

le Café Naï passe lui aussi pour très révolutionnaire. Quant à Gracchus Babeuf et aux babouvistes, la police les surveille au Café chinois, au coin de la rue de la Michodière, où ils conspirent à doubler la révolution politique d'une révolution sociale.

Enfin, dans les parages des Tuileries où siège la Convention, les représentants du peuple ont soif, eux aussi, à l'issue de leurs longues diatribes. Pour le confort des orateurs, le Café Mottot s'installe tout contre la salle du Manège, avec laquelle il communique directement par une petite porte : c'est la première buvette parlementaire. ■



Estampe représentant le Café Procope alors fréquenté par les philosophes des Lumières (Paris, musée Carnavalet).



Vue du Café Procope, dans le 6^e arrondissement.

Citoyennes et tricoteuses : les femmes montent au créneau

BRUNO FULIGNI

Elles ne peuvent voter, mais quelle ferveur révolutionnaire ! Dès septembre 1789, dix-neuf femmes et filles d'artistes vêtues de blanc, la cocarde tricolore sur le sein, se présentent en délégation devant l'Assemblée constituante pour offrir à la patrie leurs diamants et leurs bijoux, « à titre de contribution volontaire destinée à l'acquittement de la dette publique ». Leur porte-parole, madame Moitte, ne manque pas d'éloquence : « Eh ! quelle est la femme qui ne préférera l'inexprimable satisfaction d'en faire un si noble usage au triste plaisir de contenter sa vanité ? »

Le mois suivant, ce sont les dames de la halle qui s'en vont à Versailles ramener « le boulanger, la boulangère et le petit mitron », autrement dit la famille royale. Ont-elles été manipulées, conduites par des agitateurs travestis en femmes, comme l'assurent les historiens contre-révolutionnaires ? En tout cas, ce sont elles qui ont refait de Paris la capitale de la France.

« BRISONS NOS FERS »

Les Parisiennes de toutes conditions se montrent si revendicatives que circule même une mystérieuse *Réclamation des filles du Palais-Royal* exprimant les doléances des prostituées parisiennes. Plaisanterie d'un vieux libertin sans doute, mais il est pourtant une femme galante, devenue femme de lettres, qui sous le nom d'Olympe de Gouges ose publier en 1792 une *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne* qui lui vaut, de nos jours, une flatteuse réputation. Son texte n'était pourtant que la provocation d'une monarchiste. « La femme a le droit de monter à l'échafaud, elle doit avoir également celui de monter à la tribune », proclame-t-elle audacieusement. « Quel fatal désir que la renommée, j'ai voulu être quelque chose ! » regrette-t-elle le jour de son exécution, le 13 brumaire an II (3 novembre 1793). « Elle voulut être homme d'État et il semble que la loi ait puni cette conspiratrice d'avoir oublié les vertus qui conviennent à son sexe », juge le journal *Le Moniteur*. La vraie républicaine, c'est Théroigne de Méricourt, « la belle



Jean-Baptiste Lesueur
Tricoteuses Gouache sur carton
du XIX^e siècle (Paris, musée Carnavalet).

Liégeoise », qui se déclare favorable à la création d'un bataillon féminin armé : « Brisons nos fers, il est temps enfin que les femmes sortent de leur honteuse nullité où l'ignorance, l'orgueil et l'injustice des hommes les tiennent asservies depuis si longtemps. » Mais ses allures d'amazone déplaisent aux plébéiennes « tricoteuses » qui suivent les

débats de la Convention et qui, s'emparant d'elle, la fessent publiquement. Théroigne ne se remettra jamais de cette humiliation et sombrera dans la folie.

Les « furies de la guillotine » n'éprouvent pas plus de sympathie pour madame Roland, l'égérie des Girondins, qui finit guillotinée le 18 brumaire an II (8 novembre 1793). « Vous



Gravure représentant Théroigne de Méricourt fouettée par un groupe de femmes jacobines, le 16 mai 1793.

Jean-Baptiste Lesueur
Théroigne de Méricourt en habit d'amazone
 Gouache sur carton (Paris, musée Carnavalet).



Les allures d'amazone de Théroigne de Méricourt déplaisent aux plébésiennes « tricoteuses » qui suivent les débats de la Convention et qui, s'emparant d'elle, la fessent publiquement.

me jugez digne de partager le sort des grands hommes que vous avez assassinés. Je tâcherai de porter à l'échafaud le courage qu'ils ont montré», déclare-t-elle hautement devant ses juges. Et lorsque la charrette qui la conduit à la mort passe devant la statue allégorique de la Liberté, c'est une phrase historique qui clôt la carrière de l'héroïne: «Liberté, que de crimes on commet en ton nom!»

Seule prospère la belle espagnole Thérèse Cabarrus, aristocrate devenue madame Tallien en séduisant au cachot le représentant du peuple envoyé en mission à Bordeaux; arrivée à Paris, elle pousse son amant à jouer un rôle capital dans la chute de Robespierre, gagnant ainsi le surnom de «Notre-Dame de Thermidor». ■

10 métiers de la Révolution

BRUNO FULIGNI

ACCUSATEUR PUBLIC

« Le temps est enfin arrivé, il faut l'espérer aussi, où le patriotisme doit triompher », écrit un ancien magistrat tombé dans la misère à son cousin Camille Desmoulins, sur qui il compte pour retrouver une situation. « Mon patriotisme vous est connu, ainsi que ma capacité, surtout pour les affaires contentieuses. Je me flatte que vous voudrez bien intercéder pour moi auprès du ministre de la Justice pour me procurer une place, soit dans les bureaux, soit partout ailleurs. » Sa requête est exaucée en août 1792. Le 13 mars 1793, Fouquier-Tinville devenait accusateur public au sein du nouveau Tribunal révolutionnaire. Il allait y signer plus de deux mille condamnations à mort en moins d'un an et demi, dont celle de son cousin...

Aimé Clariond
dans *La Marseillaise*
de Jean Renoir, 1938



James Idnarpila d'après Giacomo Beys *La Mort de Robespierre*, 28 juillet 1794
Gravure publiée en 1799 (Paris, musée Carnavalet).

APPLAUDISSEUR À GAGES

Tout le monde n'a pas le génie commercial d'un Pierre-François Palloy qui fait fortune en vendant des Bastille miniatures, sculptées dans les pierres de la vraie. Il est difficile de gagner sa vie dans la France tétanisée de la Terreur : des professionnels de la claque sont payés pour encourager les orateurs de leur parti.

AGENT DES POIDS ET MESURES

Avec l'adoption du système métrique, cette fonction consiste à vérifier le respect des nouvelles unités.

BOURREAU

La Convention recrute des bourreaux en province, depuis que chaque département dispose de sa guillotine. À Paris, le poste est occupé par Sanson depuis l'Ancien Régime et celui-ci obtient de devenir « exécuter des arrêts criminels », titre infiniment plus chic.

HUISSIER

À la Convention, les huissiers sont au service des élus. L'ironie de l'histoire veut qu'ils portent un costume à l'ancienne mode, avec mi-bas et culotte serrée, qui leur donne des allures bigrement contre-révolutionnaires.



Pierre Étienne
Lesueur
Aquarelle
représentant
un huissier
(Paris, musée
Carnavalet).

INSPECTEUR DE LA SALLE

La salle du Manège, où se tiennent les séances, trouve un semblant d'ordre grâce à ses appariteurs, chargés de calmer les agitateurs introduits dans le public.

LOGOGRAPHE

Le parlementarisme naissant crée lui aussi de nouveaux métiers, comme celui de rédacteur des comptes rendus de séance. Ces chroniqueurs officiels travaillent pour une société privée au début, avant de devenir fonctionnaires. Durant son procès, Louis XVI se tient dans la « loge du logographe » et sympathise avec ces obscurs gratte-papier, bientôt suspects par sa faute de sentiments contre-révolutionnaires.

PORTEUR D'ORDRES

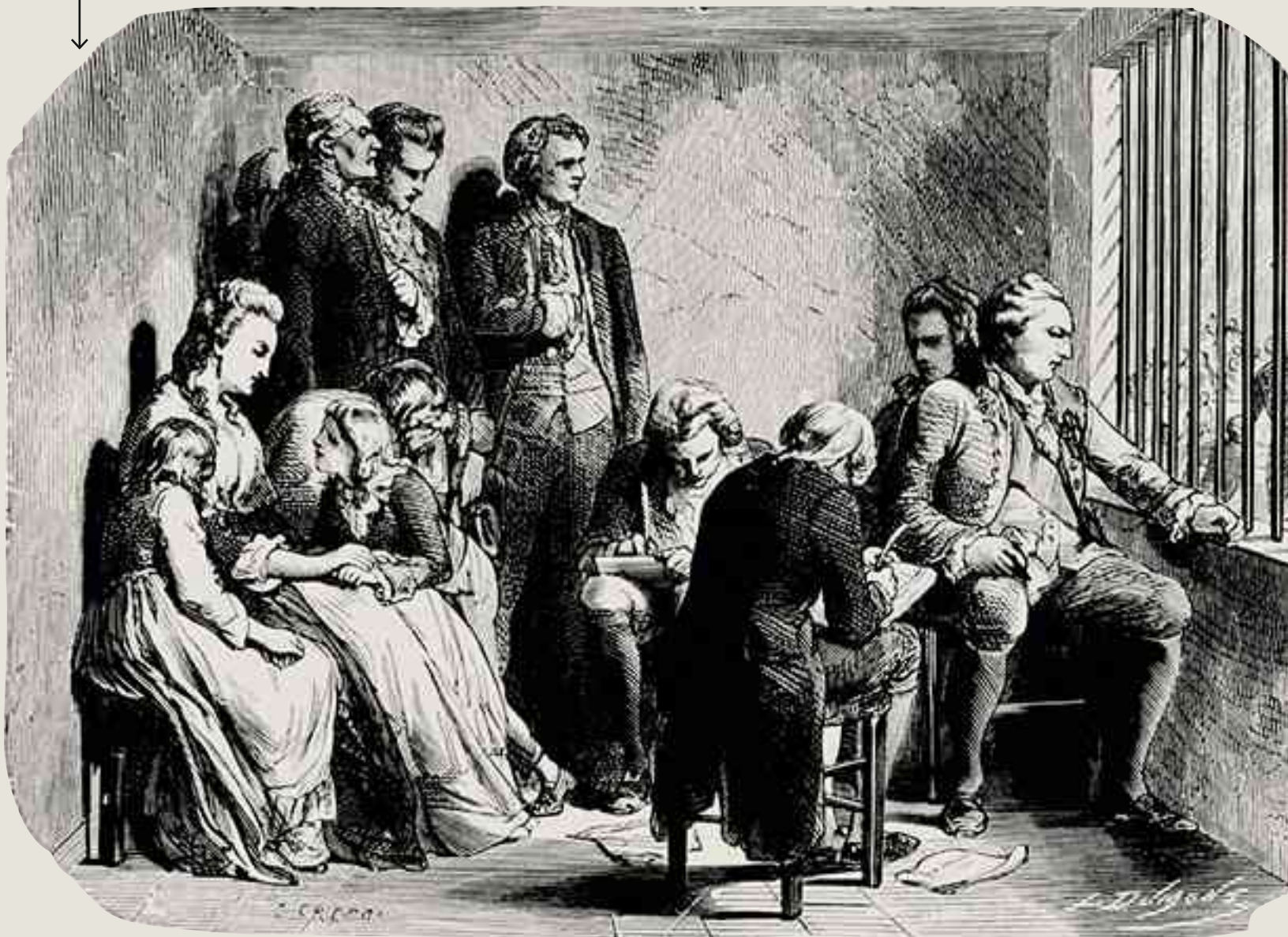
Dans le climat de violence, mouchards et délateurs s'épanouissent dans Paris : depuis qu'a été abolie la lieutenance générale de police instituée par Louis XIV, chaque section, chaque faction a sa propre police, pour le plus grand bonheur des zélés citoyens qu'attire la possibilité d'interpeller les suspects et de perquisitionner chez les nantis. Les plus recommandés seront « porteurs d'ordres », nom officiel des sinistres commis du Comité de sûreté générale, chargés de transmettre des ordres d'arrestation qui conduisent la plupart du temps au « vis-à-vis de maître Sanson », autrement dit à la guillotine.

SPADASSINICIDE

En marge des débats, ils ont pour mission de provoquer en duel quiconque chercherait querelle à un orateur malhabile à l'épée : ces bretteurs professionnels se substituent, en quelque sorte, à leur patron.

TAPE-DUR

On nomme ainsi les sbires du citoyen Maillard : chassé de l'armée comme mauvais sujet en 1789, celui-ci a fait partie des « vainqueurs de la Bastille » et s'enorgueillit d'avoir pris part à l'arrestation du gouverneur, M. de Launay. On le retrouve en 1792, vidant les prisons de leurs royalistes, prêtres et autres gardes suisses, durant les massacres de Septembre. Puis il prend la tête d'une police secrète qui ne dépend ni de la Commune ni du ministre de la Police générale, mais de celui des Relations extérieures : sous prétexte de contrôler les étrangers présents dans la capitale, cette milice patriotique procède à des arrestations arbitraires et terrorise les Parisiens fortunés, qu'elle rançonne et pille en échange de l'abandon des poursuites. C'est ce que l'on appelait « battre monnaie de la guillotine » : le métier de loin le plus lucratif entre 1792 et 1794.



Anonyme Louis XVI et sa famille réfugiés dans la loge du logographe à l'Assemblée législative pendant la prise des Tuileries, le 10 août 1792.

Chapeaux à plumet et robes transparentes : la mode sous la Révolution

BRUNO FULIGNI



**L'INCROYABLE
ET LA MERVEILLEUSE**

Gravure extraite du recueil
Le Bon Genre, 1795-1799.

Lors de la réunion des états généraux, il y en a un qui fait sensation : c'est Michel Gérard. Né à Saint-Martin-des-Vignes, en pays rennais, le 2 juillet 1737, et cultivateur à Tuel-en-Montgermont, ne voilà-t-il pas qu'il est élu député du tiers état par la sénéchaussée de Rennes ? Seul authentique paysan de cette illustre assemblée, il paraît à Versailles en habit de laboureur et devient l'une des figures légendaires de la Constituante. Il parle fort peu, pourtant ; c'est son allure qui lui vaut un moment de célébrité sous le nom de « Père Gérard », parangon de simplicité et de bon sens rural. « Bonjour, mon bonhomme », lui lance le roi, tandis que les pamphlétaires publient en son nom les avis les plus divers. Collot d'Herbois fait paraître, en 1792, un *Almanach du Père Gérard*, dont le frontispice montre ce

personnage au costume sévère et sobre : cheveux plats, veste courte, il inspire ses amis jacobins. Dès lors, pour se montrer proches du peuple, les meneurs rivalisent de laisser-aller : Marat se montre les ongles longs et sales, sa chemise crasseuse grande ouverte, portant une simple culotte de peau et un mouchoir noué sur la tête pour retenir sa tignasse. La carmagnole triomphe : veste courte taillée dans une toile à matelas, dont on doit l'invention au culottier Biard, tenant boutique rue Pastourelle, elle s'arbore avec le bonnet rouge dit « phrygien », symbole de liberté puisqu'il était la marque des esclaves affranchis dans l'Antiquité. Ainsi vêtu siège à la Convention le capucin défroqué Chabot, qui passe pour avoir forgé l'expression « sans-culotte » pour désigner les hommes du peuple récusant la culotte serrée aux genoux des ci-devant aristos.

Il faut être puissant et insoupçonnable pour soigner son apparence dans le camp démocrate. Saint-Just arbore coquettement des boucles d'oreilles, tandis que Robespierre demeure fidèle à l'élégance d'Ancien Régime :

*Saint-Just arbore coquettement
des boucles d'oreilles, tandis que
Robespierre demeure fidèle
à l'élégance d'Ancien Régime.*



DÉFILÉ DE FIN DE SIÈCLE

Jean-Baptiste Lesueur *Costumes féminins* Gouache sur carton découpé (Paris, musée Carnavalet).



cravate blanche impeccable, gilet brodé, longues manchettes de dentelle tombant sur ses mains, sans oublier la «perruque à petite queue» soigneusement poudrée. Pour ne pas écraser ce précieux ornement, il porte son chapeau au côté, comme faisaient les petits marquis avant d'émigrer.

SOUCIEUX DE DIGNITÉ

«Les boucles d'oreilles de Saint-Just, les dentelles de Robespierre, quel contemporain a compris leur grande noblesse et leur habileté? "Je ne suis d'aucune faction, regardez mon gilet de soie. Je suis indépendant, je me distingue des masses qui me font confiance, je suis fait pour commander, regardez mes boucles d'oreilles" », explique en 1938 l'historien Georges Izard dans *Les Couloirs de la Convention*.

Robespierre en outre, soucieux de dignité, fait dessiner par David un costume officiel pour les Conventionnels, qui devront l'arborer pour la fête de l'Être suprême: habit bleu, culotte courte, chapeau à plumet tricolore. Sous le Directoire, c'est un drapé «à l'antique» qui est imposé aux parlementaires du Conseil des Cinq-Cents et du Conseil des Anciens, invités à légiférer en toge... On se méfie en revanche des «muscadins», coquets jusqu'à mâcher des pastilles odorantes pour se purifier l'haleine. Après Thermidor, les excentricités vestimentaires des Incroyables et les robes diaphanes des Merveilleuses manifestent le triomphe de la réaction. ■

LES MUSCADINS

Gravure de 1842 représentant un groupe de coquets muscadins en promenade.

QUELQUES NÉOLOGISMES RÉVOLUTIONNAIRES

Les noms de famille sont le prétexte à de savoureux jeux de mots qu'on prend plaisir à colporter.

CHABOTINER

Du nom du moine défroqué François Chabot, député du Loir-et-Cher à la Législative et à la Convention, un des orateurs les plus démagogiques de la Révolution: niveler, égaliser. L'homophonie avec «cabotiner» évoque l'outrance et la fausseté du personnage.

ÉMIGRETTE

Ancien nom du yoyo, jouet en vogue à Londres au temps de la Révolution française, que les nobles émigrés adoptèrent et qui devint leur symbole.

PILEUX

Bon mot des Jacobins pour désigner les agents du Premier ministre britannique William Pitt, qui avait déclaré la guerre à la France révolutionnaire.

4 balades sous la Révolution



On sait évidemment où se trouvait la Bastille, sans doute le palais des Tuileries, peut-être la guillotine (place de la Concorde puis place de la Nation). Mais les clubs des Jacobins et des Cordeliers, la Convention, les maisons de Marat et de Robespierre, les prisons du Temple et de la Force ? Tous ces lieux, témoins des grands événements de 1789, ont déserté nos mémoires, en même temps qu'ils étaient gommés de la géographie parisienne. Voici un guide pour les retrouver au gré de flâneries sur les deux rives.





Page 62

Balade 1

TOUT COMMENCE AU PALAIS-ROYAL

Page 68

Balade 2

DES TUILERIES À LA CONCORDE

Page 84

Balade 4

LE QUARTIER LATIN, DE NOTRE-DAME AU PANTHÉON

Page 76

Balade 3

DE L'HÔTEL DE VILLE AU TEMPLE

Tout commence au Palais-Royal

En plein cœur de Paris, le domaine du duc d'Orléans accueille les jouisseurs et les buveurs, mais aussi les révoltés contre l'ordre établi. Le 12 juillet 1789, c'est là que le feu est mis aux poudres...

JONATHAN SIKSOU



Le Palais-Royal est un monde à part, «un point unique sur le globe, écrit Louis-Sébastien Mercier. Visitez Londres, Amsterdam, Madrid, Vienne, vous ne verrez rien de pareil : un prisonnier pourrait y vivre sans ennui, et ne songer à la liberté qu'au bout de plusieurs années [...]. On l'appelle la capitale de Paris». Pourquoi? En 1781, le lotissement à arcades bâti par le duc d'Orléans autour du jardin est une enclave interdite à la police. C'est un univers dans lequel se retrouvent joueurs, marchands, prostituées, vauriens, gens du monde et curieux. Une ronde des arts, des vices et des plaisirs où l'on s'attable dans des cafés souterrains, ou en terrasse, le temps d'une glace ou d'un souper fin, d'un spectacle licencieux ou d'un concert, tout en échangeant des idées nouvelles. Nous sommes chez le cousin du roi et c'est dans son «Jardin-Égalité» qu'éclatera la Révolution. Les boutiques, qui ont depuis changé d'enseignes mais pas de numéros, rendent la promenade intemporelle.



Sergent *Vue du jardin du Palais-Royal, avec le nouveau cirque Vers 1807-1809.*



Galerie du Palais-Royal,
où l'on aperçoit sur
la gauche le restaurant
Le Grand Véfou.

BALADE 1

1 Café Corrazza

LE GLACIER STAR

Fréquenté par le Tout-Paris depuis son ouverture en 1787, le glacier Corrazza accueille les révolutionnaires dès les premiers troubles. Le club des Bretons et celui des Amis de la Constitution y fusionnent pour donner naissance aux Jacobins. Autour de Chabot et Collot d'Herbois, il n'est pas rare qu'ils y passent des nuits entières à fomenter complots, arrestations et exécutions. Pas étonnant donc que ce soit ici que Barras aurait, dit-on, organisé le renversement de Robespierre le 9 thermidor (27 juillet 1794).

7-12, galerie de Montpensier, 75001 Paris

2 Librairie Gatey

LECTURES ILLECITES

Avant la Révolution, François-Charles Gatey avait eu des démêlés avec la justice pour la vente de livres interdits. En 1789, sa réputation d'imprimeur-libraire royaliste est connue de tous et, le 21 mai 1790, sa boutique est pillée. Arrêté après une perquisition en mars 1794, il est condamné à mort pour avoir vendu des textes contre-révolutionnaires. Il est exécuté le 14 avril.

13, galerie de Montpensier, 75001 Paris



Gravure du cabinet de cire publiée dans un recueil de chansons illustrées, vers 1840.

3 Cabinet de cire Curtius

AVANT GRÉVIN...

Médecin-artiste, Philipp Wilhelm Matthias Kurtz, dit Curtius, ouvre en 1776 un cabinet de portraits de cire. Le succès est immédiat et l'on se presse pour voir grandeur nature les effigies de la famille royale. Le droit d'entrée est de deux sous et il en coûte douze pour circuler librement autour des saynètes.

1789 lui fait oublier les têtes couronnées qu'il prend soin de remplacer selon la tournure des événements. Il initie à son art la fille de sa servante, Marie Grosholtz, qui ira épouser un certain M. Tussaud en Angleterre.

17, galerie de Montpensier, 75001 Paris





4 Café de Foy

L'APPEL DU 12 JUILLET

Vers 1774, la beauté de la limonadière aurait permis au couple Jousseureau d'obtenir l'autorisation du duc d'Orléans de servir glaces et rafraîchissements à l'ombre des marronniers! On pose les plateaux sur des chaises, et c'est en montant sur l'une d'elles que, le 12 juillet 1789, Camille Desmoulins appelle les Parisiens à prendre les armes et à épingler sur leur veste une feuille d'arbre en guise de reconnaissance. La première cocarde était donc verte... Malgré cet appel fondateur, le lieu devint vite un repaire de monarchistes.

57-60, galerie
de Montpensier, 75001 Paris



5 Café des Aveugles

RÉSERVÉ AUX ADULTES

Créé en pleine tourmente, ce café est immédiatement adopté par les sans-culottes. L'origine de son nom demeure obscure mais, quelques décennies plus tard, Gérard de Nerval en donne une explication dans *Nuits d'octobre*: «C'est que vers sa fondation qui remonte à l'époque révolutionnaire, il se passait là des choses qui eussent révolté la pudeur d'un orchestre»... Ne pas voir pour ne pas savoir.

103, galerie de Beaujolais, 75001 Paris



Gravure représentant le Café des Aveugles, vers 1800.

6 Chez Février

UNE MAUVAISE RENCONTRE

Ce restaurant servait des repas fort simples, sans nappe ni couverts en argent. Robespierre y aurait fêté la proclamation de la République le 21 septembre 1792, et le soir du 20 janvier 1793, veille de l'exécution du roi, le député Louis-Michel Lepeletier de Saint-Fargeau y soupa seul. Entre un homme: «C'est toi, scélérat de Lepeletier qui as voté la mort du roi?» «Oui, répond-il, mais j'ai voté selon ma conscience et qu'est-ce que cela vous fait?» «Voilà ce que tu mérites», dit l'homme avant de le poignarder. Cet ancien garde du corps de Louis XVI, nommé Pâris, fait de Lepeletier le «premier martyr de la Révolution».

113, galerie de Valois, 75001 Paris



7 Théâtre d'ombres

D'EXOTIQUE À ÉROTIQUE

C'est avec la bénédiction du duc d'Orléans que Dominique-Séraphin François ouvre en 1784 son théâtre d'ombres chinoises. Pendant des années, sa lanterne et ses silhouettes articulées présentent des contes exotiques. Mais la Révolution lui apporte un nouveau public et son spectacle devient érotique. «Puisse, messieurs votre gaîté / Devenir la réalité», vante un article. Promesse tenue jusqu'en 1860.

119-120, galerie de Valois, 75001 Paris



BALADE 1

8 Café mécanique

COMME PAR MAGIE

Ouvert en 1785, cet établissement suscite une vague de curiosité. La raison ? Ses tables « volantes ». Le plat commandé apparaît au milieu du plateau grâce à un petit monte-charge dissimulé dans le pied et relié à la cuisine en sous-sol. « Les femmes vont à ce café, et très souvent on y voit des élégantes aux têtes emplumées », note un almanach du temps. Les critiques visionnaires annoncent que ce « Café mécanique est un joujou qui amusera quinze jours le caprice parisien ». Il ferme en 1789.

121, galerie de Valois, 75001 Paris



9 Chez Beauvilliers

LE GRAND RESTAURANT

Ancien officier de bouche du comte de Provence (futur Louis XVIII), Beauvilliers ouvre un premier établissement rue de Richelieu en 1782. Face au succès, deux autres salles sont inaugurées au Palais-Royal en 1788. Leur renommée lance la mode des tables de « cordons-bleus », tenues par d'anciens chefs ou officiers de la Couronne. Leur royal pedigree ne dégoûte pas l'élite révolutionnaire et continue de régaler les Merveilleux gastronomes, du Directoire à l'Empire.

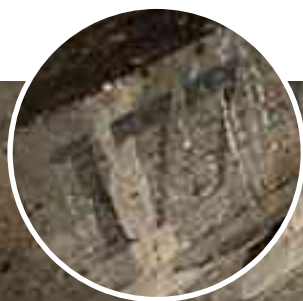
156, galerie de Valois, 75001 Paris

10 Coutelier Badin

POUR FINES LAMES

Le 3 juillet 1793, tôt le matin, une jeune femme fait le tour des galeries à la recherche d'une boutique. Les trouvant toutes fermées, elle s'assoit sur un banc du jardin. Lorsque le coutelier Badin ouvre ses portes, elle lui achète un couteau de cuisine pour deux livres, le fait envelopper dans du papier, puis remonte la rue Croix-des-Petits-Champs afin de prendre un fiacre place des Victoires-Nationales. Au cocher, elle dit : « Conduisez-moi chez Marat. » Elle s'appelle Charlotte Corday.

177, galerie de Valois, 75001 Paris



Jean-Jacques Hauer *Charlotte Corday assassinant Jean-Paul Marat* 1793, huile sur toile (Versailles, musée Lambinet).



“
Ici, Charlotte
Corday a acheté
le couteau fatal...
”

11 Le « cirque » et ses galeries

FOLIE À L'ANTIQUE

Difficile d'imaginer qu'en 1787 se trouvait au centre du jardin un édifice de 100 par 16,5 mètres ! En partie enterré dans le sol, on trouvait au niveau inférieur le « Cirque », immense salle à l'antique où se donnaient fêtes, bals et grands repas. Au niveau supérieur, une galerie abritait une quarantaine de boutiques. Véritable curiosité architecturale, ce monument est « le plus beau, le plus gracieux et le plus original » selon le chroniqueur Louis-Sébastien Mercier. Il brûlera en 1799.

De part et d'autre de la fontaine, au centre du jardin





12 Canon de midi

AU 4^E TOP...

Ce canon en bronze de quelques dizaines de centimètres fut conçu par le sieur Rousseau, horloger situé au 95, galerie de Beaujolais, en 1786. Son système de mise à feu automatique lui permettait de tonner tous les jours

à midi pile, afin de donner aux Parisiens le «midi vrai» sans qu'ils aient à consulter l'un des cadrans solaires de la capitale. Ce fût miniature a tour à tour été placé dans le jardin, sur un balcon du palais et sur le toit d'un limonadier avant de retrouver son socle en 1799.

Dans le bosquet central, face à la colonnade du péristyle

13 Café de la Régence

ÉCHEC AU ROI

À l'angle de la rue Saint-Honoré et de la place du Palais-Royal, l'institution traversa les siècles. Les clients du Régence, fondé en 1681, s'appelèrent Voltaire, Rousseau ou Diderot. L'établissement, qui était aussi le Q.G. des joueurs d'échecs de la capitale, exposa

jusque dans les années 1930 (il avait alors déménagé à quelques centaines de mètres) le guéridon sur lequel Bonaparte jouait ses parties en 1798.

Situé le long de la rue empruntée par les charrettes de condamnés, c'est de sa terrasse que David brossa au crayon l'ultime portrait de Marie-Antoinette en route pour l'échafaud.

Place du Palais-Royal, 75001 Paris, à l'emplacement de l'hôtel du Louvre



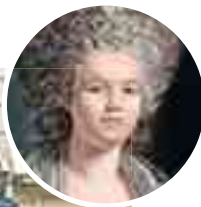
Noël-Jules Achille
Gravure représentant le Café de la Régence en 1857 (Paris, BnF).

14 Le Grand Mogol

FAISEUSE D'ÉLÉGANTES

Avant de devenir la «ministre des Modes» de Marie-Antoinette, la couturière Rose Bertin habille les femmes de la noblesse française et des cours européennes. Si elle se déplace chez certaines clientes, d'autres doivent se rendre dans sa boutique ouverte en 1770. En avril 1789, elle déménage au 26, rue de Richelieu et poursuit ses activités en inventant, entre autres, les jarretières «à la Mirabeau». Elle continue d'habiller la reine captive aux Tuileries mais doit fuir en Angleterre lorsque se multiplient les accusations pointant sa responsabilité dans les dépenses fastueuses de son royal modèle.

26, rue de Richelieu, 75001 Paris



Rose Bertin.



15 Lycée de Monsieur

L'ESPRIT DES LUMIÈRES

L'institution fondée en 1781 par les comtes de Provence et d'Artois (futurs Louis XVIII et Charles X) s'établit dans cet immeuble en 1786.

On s'y formait aux sciences, aux mathématiques, aux langues étrangères ou à l'économie. Sa bibliothèque et ses salles de lecture étaient réputées pour fournir la presse européenne, tandis qu'on s'essayait à l'art de la conversation dans ses salons. Le prestige de l'établissement dut beaucoup à ses enseignants, tels Jean-François Marmontel, Gaspard Monge, Antoine Parmentier et Nicolas de Condorcet. Il fut fermé en 1848.

2, rue de Valois, 75001 Paris

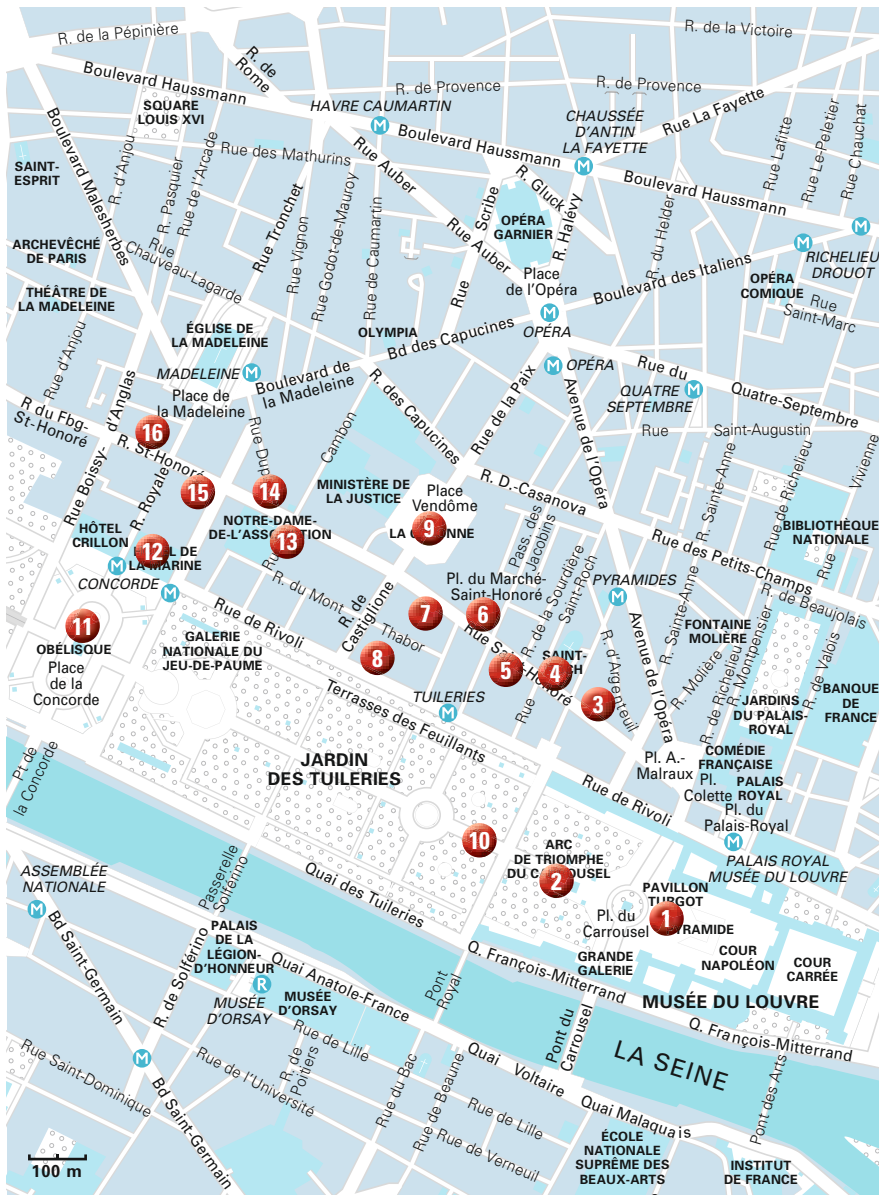


RIVE DROITE

Des Tuileries à la Concorde

Dans les premières années de la Révolution, le spectacle est continu : débats parlementaires enflammés, agitation dans les clubs, canonnades et fusillades, avec, en toile de fond, l'échafaud...

GUILLAUME EVIN



De la rue Saint-Honoré à la place de la Révolution (actuelle place de la Concorde), tel est le trajet par lequel passent les innombrables charrettes des futurs guillotins avant que le sinistre engin, inauguré place de Grève en avril 1792, soit déplacé vers la Bastille et la Nation. Pendant toute la Révolution, tandis que le Palais-Royal et ses galeries couvertes en sont le forum, la rue Saint-Honoré devient la grande artère parisienne, bouillonnante et foisonnante : non seulement l'une des plus larges de la capitale mais aussi, et surtout, celle où vivent, où se réfugient bon nombre des acteurs majeurs de la période (Barras début 1789, Robespierre après 1791, Sieyès, Babeuf...), et où se prennent les décisions politiques cruciales (salle du Manège, club des Jacobins, club des Feuillants...). Au même moment, le palais des Tuileries retrouve, pendant quelques mois, son éclat monarchique passé, après le retour forcé de Louis XVI et de sa famille en octobre 1789.



Vue générale de la place de la Concorde au XVIII^e siècle.

Une partie des bâtiments de la place
de la Concorde (ici l'hôtel Crillon) conçus
par l'architecte Ange-Jacques Gabriel.





Vivant
Denon.

1 Muséum central des arts de la République

LE PLUS GRAND MUSÉE DU MONDE À PARIS

Le Louvre s'appelle à l'origine Muséum central des arts de la République et ne compte qu'une unique galerie d'exposition, le long de la Seine. Il est inauguré le 8 novembre 1793. Parmi les pièces présentées : les œuvres d'art confisquées à la famille royale ou saisies chez les émigrés et dans les églises. Lors de son ouverture, on recense environ cinq cent trente tableaux. Bientôt, le musée s'enrichit des trésors artistiques rapportés des territoires conquis. Le mot d'ordre pour justifier cette opération ? « C'est au sein des peuples libres que doit rester la trace des hommes célèbres. »

Rue de Rivoli, 75001 Paris



2 Place de la Fraternité

UNE VEDETTE NOMMÉE GUILLOTINE

Cette place carrée aménagée sous Louis XIV change, elle aussi, d'identité sous la Révolution : elle prend le nom de place de la Fraternité, puis de la Réunion. En guise de « Fraternité », elle accueille la guillotine pendant neuf mois à compter d'août 1792 ! Un macabre spectacle qui attire à chaque fois un nombre considérable de curieux. L'endroit est dédié aux exécutions des condamnés « politiques ». Un an après cette triste inauguration, le Carrousel rend hommage à Marat, assassiné le 13 juillet 1793 par Charlotte Corday : sur une pyramide de bois sont exposés le buste, la baignoire et l'écritoire de *L'Ami du peuple*.

Place du Carrousel, 75001 Paris

3 Maison d'Olympe de Gouges

CHEZ LA PASIONARIA FÉMINISTE

Féministe avant l'heure, veuve et mère à l'âge de dix-huit ans, Olympe de Gouges fait feu de tout bois peu après son arrivée à Paris : elle écrit des pamphlets politiques, des romans à la mode et des pièces de théâtre. Contre l'esclavage et la peine de mort, pour le divorce et une monarchie constitutionnelle, elle s'installe à deux pas de l'Assemblée au moment de la Révolution. Arrêtée sur ordre de Robespierre puis condamnée pour « offense à la souveraineté du peuple », elle est guillotinée en novembre 1793. Ses derniers mots : « Enfants de la patrie, vous vengerez ma mort ! »

270, rue
Saint-Honoré,
75001 Paris



Olympe de Gouges.





4 Église Saint-Roch

ÉMEUTE ROYALISTE

Aujourd'hui considérée comme l'église des artistes, Saint-Roch a été le théâtre d'une violente révolte royaliste le 13 vendémiaire an IV (5 octobre 1795). On peut encore voir les stigmates du mitraillage sur la façade malgré sa restauration au début des années 2000. L'émeute a été matée en deux heures sur ordre du général Bonaparte, grâce aux batteries disposées entre les rues Saint-Honoré et de Rivoli au sud de l'édifice. En 1792, lors de la journée sanglante du 10 août, on avait charrié des monceaux de cadavres à l'intérieur de l'église pour débayer les rues environnantes.

296, rue Saint-Honoré, 75001 Paris

5 Cabinet du docteur Guillotin

AVEC VUE SUR LES CHARRETTES!

C'est ici qu'exerce le docteur Joseph Ignace Guillotin, faux bourreau et vrai révolutionnaire. Des fenêtres de son cabinet, ce député de la Constituante peut suivre le cortège des charrettes des futurs suppliciés que l'on mène à la guillotine, installée d'abord place du Carrousel puis place de la Révolution (actuelle Concorde). Contrairement à une légende tenace, ce n'est pas lui qui a inventé l'engin de mort mécanique qui porte son nom, lequel existait en Europe depuis la fin du xv^e siècle. Guillotin a simplement été le rapporteur d'une loi visant à réintroduire ce mode d'exécution capitale: la même sentence pour tous! Une décollation rapide, abrégant les souffrances des condamnés. L'appareil a été conçu par le chirurgien Louis. Ce qui lui valut son premier surnom, tombé depuis dans l'oubli: la «Louison».

209, rue Saint-Honoré, 75001 Paris



Joseph Ignace Guillotin.

Une séance au club des Jacobins.



6 Club des Jacobins

LE THINK TANK DE LA RÉVOLUTION

Groupes et clubs formés à Versailles se déplacent à Paris pour suivre l'Assemblée nationale. Le Club breton, composé initialement de députés de Bretagne, se rebaptise Société des amis de la Constitution. En octobre 1789, celle-ci établit ses quartiers dans le réfectoire du couvent des frères dominicains de la rue Saint-Honoré que l'on appelle « Jacobins », en souvenir de l'adresse de leur premier couvent dans la capitale, rue Saint-Jacques (*Jacobus* en latin). Le club des Jacobins revendique environ mille deux cents membres en 1790, dont des représentants du peuple parisien. D'abord tenues à huis clos, les réunions deviennent publiques à l'automne 1791. Des gradins sont même aménagés dans l'église. Le club est dissous après la chute de Robespierre en 1794. 328, rue Saint-Honoré, 75001 Paris



Seconde entrée du club des Jacobins, au 8, rue Sainte-Hyacinthe, utilisée par Robespierre pour échapper aux solliciteurs.



Marquis de La Fayette.



7 Club des Feuillants

LES JACOBINS SÉCESSIONNISTES

Du passé révolutionnaire de l'ancien couvent des Feuillants ne subsiste aujourd'hui, dans la cour intérieure de l'immeuble, qu'un pan arrondi du mur du chevet de l'église abbatiale. Le club des Feuillants est une émanation de celui des Jacobins en juillet 1791. La Fayette, Barnave, Lameth et Duport s'opposaient à la déchéance du roi peu après sa fuite à Varennes et quittèrent donc les Jacobins pour fonder une entité indépendante. Le nouveau club disparaîtra en 1792 après la prise des Tuileries. 229, rue Saint-Honoré, 75001 Paris



8 Salle du Manège

À L'ASSEMBLÉE NATIONALE...

Près de l'hôtel Meurice, se trouve sur un pilier la plaque commémorative dédiée à la salle du Manège, siège des Assemblées nationales successives : l'Assemblée constituante (nov. 1789 à sept. 1791), l'Assemblée législative (oct. 1791 à sept. 1792), la Convention (sept. 1792 à mai 1793) et le Conseil des Cinq-Cents (oct. 1795 à janv. 1798). C'est au Manège qu'a été proclamée la première République française en 1792, et c'est ici qu'a été condamné à mort Louis XVI en 1793. Le Manège sera démoli en 1802 pour percer la rue de Rivoli. 230, rue de Rivoli, 75001 Paris



Masquelier

L'Assemblée législative dans la salle du Manège
Gravure de 1792
(Paris, musée Carnavalet).



9 Place des Piques

QUAND LOUIS XIV ÉCRASE UNE CRIEUSE DE L'AMI DU PEUPLE

Sur la place rectangulaire Louis-le-Grand dessinée par Hardouin-Mansart se dressait depuis 1699 une statue équestre de Louis XIV. Le 12 août 1789, le monument est saccagé, puis renversé. Dans sa chute, la statue écrase Rose Violet, une crieuse du journal de Marat, *L'Ami du peuple*. Rebaptisé place des Piques sous la Révolution, le lieu est le témoin d'une macabre mise en scène le 21 janvier 1793 : le corps de Lepeletier de Saint-Fargeau, « martyr » de la Révolution car assassiné la veille par un royaliste pour avoir voté la mort du roi, est exposé, nu et sanguinolent, sur un socle disposé par le peintre Jacques-Louis David. En 1796, on y fera un autodafé de la planche aux assignats.

Place Vendôme, 75001 Paris

10 Palais des Tuileries

LE CHÂTEAU FANTÔME DE LOUIS XVI

Un palais du xvi^e siècle bâti sur le site d'une ancienne fabrique de tuiles redevient résidence royale après plus d'un siècle de vacance. Contraints *manu militari* de quitter Versailles pour Paris le 6 octobre 1789, Louis XVI et sa famille découvrent un château fantôme. Le 20 juin 1792, les Tuileries sont envahies par la foule. Perché sur un coffre à bois de la chambre du Conseil, coiffé du bonnet phrygien, le roi croit s'offrir un répit en trinquant à la santé de la Révolution. Las ! Deux mois plus tard, après le bain de sang du 10 août, la monarchie



Le palais des Tuileries avant l'incendie de 1871, qui le détruira entièrement.



a vécu. L'édifice sera rebaptisé Palais national. Il abritera la Convention puis le Comité de salut public, avant de disparaître dans les flammes en mai 1871.

Jardin des Tuileries, 75001 Paris

Gravure du xix^e siècle représentant la mort de Louis XVI.



11 Place de la Révolution

«PEUPLE, JE MEURS INNOCENT...»

La place Louis XV avait vu le jour sur un terrain vague dans la seconde moitié du xviii^e siècle. Elle était entourée d'un fossé et bordée d'une balustrade de pierre. En son centre, trônait une statue équestre du roi. En 1792, elle est déboulonnée et le lieu prend le nom de place de la Révolution. Symbole suprême, Louis XVI y est exécuté le 21 janvier 1793. Entre deux roulements de tambour, il s'écrit : « Peuple, je meurs innocent... » Et devant sa tête brandie, la foule hurle : « Vive la Nation ! »

Place de la Concorde, 75008 Paris



L'endroit exact de l'exécution se situe à douze mètres de l'obélisque actuel, en direction des Champs-Élysées, à mi-distance de la statue allégorique de Brest.



Plaque mentionnant «place Louis XVI», sur la façade de l'hôtel Crillon.

BALADE 2

12 Hôtel de la Marine

PETITS CANONS EN ARGENT AU GARDE-MEUBLE

L'hôtel de la Marine, conçu par l'architecte Ange-Jacques Gabriel, abritait depuis 1772 le Garde-Meuble de la Couronne, soit le trésor patrimonial de la famille royale (meubles, tapisseries, bijoux, orfèvrerie, objets d'art...). Le lieu était ouvert au public le premier mardi de chaque mois, de Pâques à la Toussaint. Le 13 juillet 1789, la salle des Armes est pillée par les Parisiens. Dans leur butin : deux petits canons en argent offerts au Roi-Soleil par le roi de Siam. Ils serviront, dit la légende, à tonner le lendemain lors de la prise de la Bastille.

2, place de la Concorde, 75008 Paris



14 Maison de Duplay

LA CACHE DE ROBESPIERRE

À compter de la fusillade du Champ-de-Mars en 1791 jusqu'à sa mort en 1794, Robespierre trouve refuge chez Maurice Duplay, menuisier de son état, membre comme lui du club des Jacobins. Le logement que ce dernier loue aux religieuses du couvent des Filles de la Conception comprend un bâtiment donnant sur la rue et un autre, au fond d'une cour intérieure, où réside l'Incorruptible. Danton avait surnommé le lieu, «le temple du rabot et du ragot»!

398, rue Saint-Honoré, 75001 Paris



13 Notre-Dame-de-l'Assomption

REFUGE DES GRANDES DAMES

La rue Saint-Honoré regorgeait de couvents, dont celui des Filles de l'Assomption, tenu par des sœurs augustines. Dans la chapelle, se réfugieront notamment certaines grandes dames de la Cour ainsi que Gracchus Babeuf, en décembre 1795, après la sortie de son *Manifeste des plébéiens*. Sa devise ? « Tout ce qu'on a au-dessus de la suffisance est le résultat d'un vol. » En 1793, le couvent est transformé en caserne. C'est actuellement la principale église polonaise de Paris.

263 bis, rue Saint-Honoré, 75001 Paris





15 Maison de Sieyès

DANS LE NID DE LA «TAUPE»

Robespierre avait surnommé l'abbé Emmanuel-Joseph Sieyès la « taupe » de la Révolution. L'auteur de l'*Essai sur les privilèges* et surtout du best-seller de l'époque *Qu'est-ce que le tiers état ?* vivait là, tout près de la Convention où il siégeait. Avant d'être promu comte d'Empire par Napoléon, en fin de carrière, pour prix de son soutien lors du coup d'État du 18 brumaire, cet ecclésiastique, qui fustigeait la société d'ordres de l'Ancien Régime, se sera prudemment tenu à l'écart des révolutionnaires les plus virulents, bien qu'il ait, lui aussi, voté la mort du roi.

273, rue Saint-Honoré, 75008 Paris

Gracchus Babeuf.



16 Bureaux du *Tribun du peuple*

AU BONHEUR DE GRACCHUS BABEUF

En 1794, Gracchus Babeuf installe ici les bureaux de son journal, *Le Tribun du peuple*. Sous sa plume, Robespierre devient « Maximilien l'Exterminateur » ! Son prénom d'emprunt se veut un hommage aux Gracques, tenants d'une vaste réforme agraire en faveur de la plèbe dans la Rome antique. Babeuf rêve d'une collectivisation des terres et des moyens de production, lui qui aspire à la « parfaite égalité » et au « bonheur commun » *via* la « vraie démocratie ». Arrêté en mai 1796, il est condamné à mort et sera exécuté en 1797.

29, rue du Faubourg-Saint-Honoré, 75008 Paris



17 Chapelle expiatoire

UN MAUSOLÉE POUR LOUIS XVI

À la place de l'ancien cimetière de la Madeleine se dresse la Chapelle expiatoire voulue par Louis XVIII pour commémorer la mort de son frère, Louis XVI, et de son épouse, Marie-Antoinette, et faire ainsi expier son crime à la Nation. Dans ce cimetière (fermé dès 1794) furent inhumés quatre cent quatre-vingt-quinze guillotins ainsi que les gardes suisses massacrés aux Tuileries le 10 août 1792. Parmi les illustres occupants des fosses de la Madeleine, figurent les corps de Louis XVI, Marie-Antoinette, Philippe-Égalité, cousin du roi, ou encore madame Roland et Charlotte Corday. Les restes royaux seront solennellement transférés à Saint-Denis le 21 janvier 1815.

29, rue Pasquier, 75008 Paris



RIVE DROITE

De l'Hôtel de Ville au Temple

L'Est de Paris et ses sections enflammées sont le moteur de la Révolution. Cette promenade fait s'entrechoquer l'ancien monde de la Bastille et du Temple avec le nouveau, celui de l'Hôtel de Ville, centre de décision au début des années 1790.

GUILLAUME EVIN



S i le Marais a été, avec Versailles, l'épicentre de la vie mondaine du Grand Siècle, le quartier historique de l'Est parisien joue un rôle bien différent mais tout aussi prépondérant sous la Révolution. Dans le sillage des sans-culottes, notamment les ouvriers et les artisans du Faubourg-Saint-Antoine, et à mesure que les nobles désertent leurs hôtels particuliers, il fournit les éléments les plus résolus de l'avant-garde jacobine. L'itinéraire décrit une vaste boucle, où se retrouvent des emblèmes de l'époque, comme la place de la Nation (ancienne place du Trône) qui vit la guillotine très active. On y trouve aussi bon nombre de prisons (de la Force ou de la Bastille), certaines « privées », et de cimetières, soumis à une très forte activité sous la Terreur. Sans oublier quelques havres de paix insoupçonnés...



Gravure de l'Hôtel de Ville de Paris en 1810.

L'Hôtel de Ville aujourd'hui. Réduit
en cendres pendant la Commune
en 1871, il a été reconstruit entre 1874
et 1882 sur les plans des architectes
Théodore Ballu et Edouard Deperthes.



BALADE 3

1 Hôtel de Ville

LA COCARDE TRICOLEURE DE LOUIS XVI

L'avant-veille, l'astronome et mathématicien Jean Sylvain Bailly a été élu à l'Hôtel de Ville.

Ce modéré, député du tiers état, est le premier maire de la capitale. En ce 17 juillet, Bailly accueille Louis XVI et une poignée de ses courtisans devant le peuple en armes (voir le tableau ci-contre). Le marquis de La Fayette remet au roi la cocarde tricolore que l'on nomme alors la « cocarde royale et bourgeoise » : trois cercles concentriques, où le blanc, couleur des Bourbons, s'insère entre le bleu et le rouge, les couleurs de Paris. Louis XVI épingle ce nouveau symbole sur son chapeau. Pendant ce temps, son frère, le comte d'Artois, futur Charles X, prend la fuite à l'étranger...

Place de l'Hôtel-de-Ville, 75004 Paris



Jean-Paul Laurens *Le Roi Louis XVI arrivant à l'Hôtel de Ville de Paris le 17 juillet 1789 reçu par Jean Sylvain Bailly et la municipalité parisienne*, 1901, huile sur toile (Paris, Hôtel de Ville).



2 Couvent de la Merci

PRISON DE FORTUNE

Le cadran solaire de la façade sur cour de l'ancien couvent de la Merci a été témoin de bien des abus sous la Terreur. L'ordre de la Merci, fondé au XIII^e siècle, avait pour mission le rachat des prisonniers chrétiens réduits en esclavage par les infidèles. Le couvent de la rue des Archives voit le jour en 1646. Il est adossé à une église. Sous la Terreur, le lieu est réquisitionné et transformé en prison. L'église, elle, sera détruite.

45, rue des Archives, 75003 Paris

3 Hôtel d'Alméras

CHEZ BARRAS LE POURRI

C'est ici que Paul Barras mène une vie de dilettante et de débauche. Joueur à ses heures perdues, escroc pour certains, le député du Var à la Convention est aussi un opportuniste : il quitte les Jacobins pour les Montagnards afin de rallier Robespierre... dont il précipitera la chute. Entretemps, le vicomte de Barras a voté la mort de Louis XVI. Bonaparte, dont il favorisera l'ascension en le nommant général, le surnommait le « roi des pourris ».

30, rue des Francs-Bourgeois, 75003 Paris



Paul Barras.





4 Couvent des Petites Cordelières

«MAISON TÉMOIN» DE LA RÉVOLUTION

L'exemple typique d'une façade édifée sous la Révolution. Avant se dressait ici le couvent des Petites Cordelières, construit en 1634 sur les ruines d'anciennes écuries puis vendu à la fin du xviii^e siècle par les religieuses à un certain Antoine Migeon. Celui-ci fait surélever le bâtiment de trois étages de style Louis XVI en 1792. Les fenêtres sont dotées de garde-corps à motifs géométriques tandis que la porte cochère est surmontée d'un entresol, garni d'un balcon dont le médaillon central porte les initiales AMLB, pour Antoine Migeon et Louise Boutillier, sa femme.

20, rue des Francs-Bourgeois, 75003 Paris



Maxime Faivre *La Mort de la princesse de Lamballe* 1908, huile sur toile (château de Versailles).



5 Prison de la Force

LE SUPPLICE DE LA PRINCESSE DE LAMBALLE

L'édifice en imposait par ses dimensions : au sud, la prison des hommes ou Grande Force ; au nord, celle des femmes ou Petite Force. Bâti à partir de 1780 sur le domaine du duc de la Force, l'établissement accueille des prisonniers pour dettes et délits civils, avant de devenir prison politique. Après le 10 août 1792 et la prise des Tuileries, des proches de la famille royale y sont enfermés. Hommes et femmes communiquent *via* un égout. À l'angle de la rue du Roi-de-Sicile, vous frissonnez en pensant au supplice de la princesse de Lamballe, intime de la reine Marie-Antoinette : après avoir été décapitée, sa tête fut brandie au bout d'une pique et son cœur fiché à la pointe d'un sabre ! On peut encore apercevoir les traces d'un chaînage de pierres vermiculées à l'angle de la Petite Force.

22, rue Pavée, 75004 Paris

BALADE 3

6 Théâtre du Marais

LE FLOP DE BEAUMARCHAIS

Depuis le 13 janvier 1791, tout citoyen peut élever un théâtre et y faire donner les représentations de son choix. Les salles fleurissent aussitôt dans la capitale. Six comédiens décident ainsi de s'établir au 11, rue de Sévigné dans le Marais, sur une partie de la propriété d'une famille expropriée. L'architecte Guillaume Trepsat achève en quelques mois les travaux sur ordre de Beaumarchais, lequel y fait jouer ses pièces. C'est là qu'il crée *La Mère coupable*...

qui essuie un fiasco retentissant : seulement quinze représentations ! L'établissement sera fermé par Napoléon avant d'être rasé. Subsistent encore aujourd'hui les pilastres et les chapiteaux de la façade d'origine.

11, rue de Sévigné, 75004 Paris



Beaumarchais.



7 Hôtel de Launay

UN SOUVENIR D'ÉPOQUE LOUIS XIII

Très bel hôtel Louis XIII, édifié au début du XVII^e siècle pour Daniel de Launay, conseiller du roi. C'est ici que réside Antoine Léon Amelot de Chaillou, conseiller au Parlement de Paris, de 1779 à 1790. Confisqué par les révolutionnaires, le lieu est peu après transformé en prison, à l'instar de nombreux autres hôtels particuliers sous la Terreur. N'oubliez pas d'observer les décorations sculptées des vantaux de la porte (rinçaux, coquilles, palmes et fleurs) surmontée d'une corniche en pierre de taille.

12, rue des Lions-Saint-Paul, 75004 Paris



8 Place Royale

QUATRE NOMS, PAS MOINS !

Sous la Révolution, hors de question que la place Royale conserve son nom. Aussi cette splendeur architecturale du Marais est-elle d'abord rebaptisée place des Fédérés en 1792, puis place de l'Indivisibilité en 1793. Ce n'est que sept ans plus tard, sous le Consulat, qu'elle adopte le nom de place des Vosges, en l'honneur du premier département qui consent à payer ses impôts !

Place des Vosges, 75004 Paris





9 Couvent des Visitandines

AU CLUB DE THÉROIGNE DE MÉRICOURT

Anne-Josèphe Théroigne de Méricourt se piquait de ne porter que trois costumes d'amazone (un blanc, un rouge et un noir) quand elle se rendait à l'Assemblée pour assister aux débats depuis les tribunes. « La belle Liégeoise » était devenue l'égérie du club républicain situé dans la chapelle de l'ancien couvent des Visitandines. Cet ordre fondé en 1610 sera liquidé en 1790, et le couvent vendu puis détruit. Mais avant, l'église servira de dépôt de livres confisqués aux religieux. Sur le linteau d'une porte latérale est sculpté un bonnet phrygien. Peut-être penserez-vous aux sœurs qui auraient été fouettées au printemps 1791 par des commères des Halles. Des sévices que Méricourt subira elle-même de la part de femmes jacobines, devant l'Assemblée.

17, rue Saint-Antoine, 75004 Paris



11 Cimetière de l'église Sainte-Marguerite

LE FANTÔME DE LOUIS XVII

C'est ici, au cimetière de l'église Sainte-Marguerite, qu'auraient reposé un temps les restes de Louis Charles Capet, dit Louis XVII. Il est cependant probable que « l'enfant du Temple » inhumé ici le soir du 10 juin 1795 n'était pas le fils de Louis XVI, bien que figure encore dans la cour l'inscription « Louis XVII, 1785-1795 ». L'énigme n'a toujours pas été élucidée. Le cimetière Sainte-Marguerite était l'un des quatre de Paris à recevoir les dépouilles des victimes de la guillotine. Ses fosses communes ont été grandement mises à contribution en juin 1794 à la suite des exécutions de la place de la Bastille et de celles du Trône-Renversé (actuelle place de la Nation).

36, rue Saint-Bernard, 75011 Paris



10 Forteresse de la Bastille

LES DERNIÈRES PIERRES DE LA PRISON

Une prison de luxe pour privilégiés ? Sans doute. Les sept prisonniers de la Bastille, dont quatre faussaires et un noble débauché, délivrés le 14 juillet n'étaient vraiment pas maltraités. Mais, en 1789, la forteresse de Charles V, reconverte en prison d'État depuis Richelieu, demeure avant tout le symbole de l'arbitraire du pouvoir monarchique, puisqu'il suffit d'une simple lettre de cachet pour y faire emprisonner qui que ce soit (Fouquet, Voltaire, le marquis de Sade...). Sa destruction est envisagée en 1784. La geôle est prise cinq ans plus tard, un mardi, après que les Parisiens ont cherché à récupérer les munitions des fusils dont ils se sont emparés aux Invalides. L'assaut dure quatre heures et fait une centaine de morts. Dès le lendemain, 15 juillet, l'entrepreneur Palloy amorce sa démolition sauvage en embauchant huit cents ouvriers. Même Mirabeau et Beaumarchais viennent manier la pioche ! Deux mois et demi plus tard, il ne reste plus de l'édifice qu'un muret ! Une partie des pierres serviront à bâtir le pont de la Concorde. Les



marbres des cheminées seront transformés en dominos pour le Dauphin ! Sur le sol de l'actuelle place de la Bastille (face aux numéros 1, 3 et 5), remarquez une ligne de pavés dessinant çà et là le tracé de l'ancienne citadelle.

Place de la Bastille, 75011 Paris

Substructions des fondations de la forteresse au deuxième sous-sol des caves, 47, boulevard Henri IV.



12 Maison de Santerre

UN BRASSEUR À L'ASSAUT DE LA BASTILLE

« Une espèce

de Goliath, sans esprit, sans talent, ayant les apparences du courage, du bon cœur et de la bonhomie. » L'historien Michelet n'a pas été très tendre envers Antoine Joseph Santerre, brasseur du quartier Saint-Antoine et futur général de division lors de la guerre de Vendée, dont parle Victor Hugo dans *Quatrevingt-treize*. Santerre est l'un des meneurs de la prise de la Bastille et un rouage essentiel de nombre d'autres grandes journées révolutionnaires. Tombé en disgrâce sous la Terreur, il échappe de peu à la guillotine. Il mourra ruiné.

11, rue de Reuilly, 75012 Paris

13 Cimetière de Picpus

UNE MAISON DE SANTÉ DEVENUE CHARNIER

Sous la Terreur, les prisons débordent. Bon nombre de maisons de santé dotées de barreaux, dont celles de Coignard et de Blanchard à Picpus, sont ainsi transformées en prisons privées, ayant le mérite d'offrir à leurs « pensionnaires » des conditions de détention plus clémentes et de leur permettre d'échapper à la guillotine. Le terrain du citoyen Coignard est toutefois réquisitionné en juin 1794 pour accueillir les centaines de cadavres exécutés place du Trône-Renversé. Durant la Révolution, Picpus devint le cimetière le plus « aristocratique » de Paris, avec ses quelque cent soixante nobles « raccourcis » recensés. L'enclos, creusé au fond du jardin du couvent des chanoines de Saint-Augustin (expulsées en 1792) accueillait aussi quantité de roturiers et de membres du clergé.

35, rue de Picpus, 75012 Paris



14 Place du Trône

LA GUILLOTINE SUR LE TRÔNE-RENVERSÉ

Horriifiés par son encombrante présence, les habitants du Faubourg-Saint-Honoré étaient parvenus à faire déplacer la guillotine à la Bastille. Mais ceux du Faubourg-Saint-Antoine ne furent pas plus emballés par ce sinistre cadeau. On éloigna

donc l'engin de mort encore un peu plus à l'est, en juin 1794, sur le grand rond-point rebaptisé place du Trône-Renversé (place de la Nation aujourd'hui) par les révolutionnaires, au débouché du boulevard de Picpus. En six semaines, l'échafaud fit quelque mille trois cents victimes, dont soixante-huit pour la seule journée du 7 juillet 1794. Soit davantage que lors des treize mois précédents.

Place de la Nation, 75011 Paris





15 Maison de Belhomme

CHARITÉ BIEN ORDONNÉE

Une autre maison de santé reconverte en prison. Pendant la Terreur, le pavillon Colbert, jolie bâtisse du XVIII^e siècle, accueille aussi bien des aliénés miséreux que des gens fortunés, lesquels versent une pension prohibitive au gérant, le menuisier Jacques Belhomme. Faute de pouvoir s'acquitter de leur « loyer », les duchesses du Châtelet et de Gramont seront renvoyées... Bientôt enrichi, l'homme s'offre, à côté, l'hôtel de Chabonais, au 163, rue de Charonne. Il sera arrêté en janvier 1794 mais libéré en août, après la chute de Robespierre. On peut toujours admirer le portail d'origine depuis l'extrémité du passage Courtois.

159, rue de Charonne, 75011 Paris

“
Si vous êtes riche,
réfugiez-vous
chez Belhomme !
”

16 Domaine du Temple

LA DERNIÈRE DEMEURE DE LOUIS XVI

Que reste-t-il de l'enclos du Temple, cette « ville dans la ville » avec son château du temps des Templiers ? Rien, si ce n'est les vestiges de la tour d'angle sud-est et un square aménagé sous le Second Empire. En août 1792, le Temple devient l'épicentre de la Révolution, quand Louis XVI et sa famille sont emprisonnés dans le donjon. L'enclos, lui, est scindé en lots vendus aux enchères. Tous les autres bâtiments sont détruits, à l'exception du palais du grand prieur. Sous le Directoire, le Temple fait office de prison d'État. Le donjon sera rasé en 1811 à la demande de Napoléon.

Square du Temple, 75003 Paris

Tour d'angle : entrée au 73, rue Charlot



17 Conservatoire des arts et métiers

LE «PATRIOTISME ÉCONOMIQUE» DE LA CONVENTION

Ouvert à tous les artisans, contremaîtres et ouvriers qualifiés, le Conservatoire des arts et métiers a pour mission de faire découvrir les dernières innovations industrielles en état de marche. Fondé par l'abbé Grégoire en septembre 1794, qui reprend là une idée vieille d'un demi-siècle, l'établissement fait œuvre de « patriotisme économique » avant l'heure. Dès 1798, il prend ses quartiers dans l'ancien prieuré de Saint-Martin-des-Champs. Avec Polytechnique et l'École normale supérieure, le Conservatoire est l'une des trois créations majeures de l'enseignement supérieur scientifique de l'époque révolutionnaire et impériale. Parmi ses membres éminents, figurent notamment des rédacteurs de la fameuse *Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert.

292, rue Saint-Martin, 75003 Paris



RIVE GAUCHE

Le Quartier latin, de Notre-Dame au Panthéon

**C'est là que fermentent la Révolution et les régimes qui mènent à l'Empire.
S'y côtoient salons scientifiques, sociétés philosophiques, loges maçonniques...**

DOMINIQUE DE LA TOUR



La force, l'unicité de ce quartier intermédiaire lui viennent des castes sociales qui s'y côtoient. Quelques hôtels particuliers survivent, un peu déclassés. Les grands architectes, tels Jacques Germain Soufflot et Giovanni Niccolo Servandoni, se sont attaqués plus volontiers à l'église Sainte-Geneviève (futur Panthéon) pour le premier et à la dernière tranche de Saint-Sulpice pour le second. Des monuments publics sont bâtis sur les ruines des demeures nobiliaires, comme le Théâtre-Français (théâtre de l'Europe, Odéon) ou l'Académie royale de chirurgie. Peu de nobles logent dans le quartier, mais beaucoup de bourgeois enrichis, avocats, médecins, futurs députés à la Convention. L'élite des artisans aussi parmi lesquels les imprimeurs ou le maître boucher Louis Legendre, meneur des « journées » révolutionnaires. La conscience politique est évidente. Tous les ingrédients sont là pour une Révolution. Pour le meilleur et pour le pire.



Gravure représentant l'abside de Notre-Dame de Paris, en 1823.

Façade principale
de la cathédrale
Notre-Dame de Paris.



PETIT PONT - CARDINAL LUSTIGER
1925 - 2007
ARCHEVÊQUE DE PARIS DE 1981 À 2005

BALADE 4

1 Notre-Dame de Paris

DU CULTE DE LA RAISON À LA MESSE DU SACRE

Au début de l'époque révolutionnaire, on continue d'y entendre des *Te Deum* pour la prise de la Bastille, ou lors des victoires sur les « cohortes étrangères » qui veulent rétablir la monarchie. Le 10 novembre 1793, les messes cèdent la place aux fêtes civiques en l'honneur de la Liberté et de la Raison. Après avoir servi de cellier pour rafraîchir les armées de la République, l'édifice revient peu à peu au culte catholique, jusqu'à devenir, pendant cinq heures dans le froid glacial du 2 décembre 1804, le cadre du sacre de Napoléon I^{er}.

6, parvis Notre-Dame – place Jean-Paul II, 75004 Paris



2 Hôtel du Cadran Bleu

VACHES MAIGRES POUR NAPOLÉON

Avant son ascension fulgurante, l'Aigle corse a connu des « jours sans ». Au lendemain du 27 juillet 1794, il est même brièvement emprisonné en raison de ses liens avec le frère de Robespierre. Peu avant de se révéler à Saint-Roch lors de l'émeute d'octobre 1795, il loge ici pendant l'été et le début de l'automne. Installé au troisième étage de l'auberge, il acquitte le tarif modique de trois francs par mois et fréquente les gargotes du coin avec son meilleur ami du moment, Andoche Junot, qui deviendra plus tard gouverneur des Provinces illyriennes.

10, rue de la Huchette, 75005 Paris



3 Chez Billaud-Varenne

DÉPUTÉ PUIS BAGNARD

Jacques Billaud-Varenne.

L'avocat rochelais Jacques Billaud-Varenne, député à la Convention, a été un acteur majeur de la Révolution bien que souvent oublié. Réclamant la République dès 1791, il participa à la chute du « tyran » Robespierre, avant d'être déporté en Guyane où il vivra dix-huit ans avec une esclave affranchie de la Guadeloupe. Il finira sa vie à Haïti. À l'angle des rues Saint-André-des-Arts et des Grands-Augustins, sur l'inscription de rue, notez que « Saint » a été martelé par des révolutionnaires pour devenir « Rue André-des-Arts ».

45, rue Saint-André-des-Arts, 75006 Paris



4 Loge maçonnique

LES FRÈRES DES NEUF-SŒURS

Dans la rue de Thionville (nommée ainsi de 1792 à 1814), le vieux porche est celui de l'ancien hôtel de Genlis. Il héberge des sociétés scientifiques, un musée et la plus célèbre loge maçonnique du XVIII^e siècle, celle des Neuf-Sœurs. Voltaire puis plusieurs révolutionnaires en ont fait partie, comme le docteur Guillotin ou Jean Sylvain Bailly, le maire de Paris... De mai 1791 à son interdiction en 1795, le club des Cordeliers, chassé du couvent de la rue de l'École-de-Médecine, siège à son tour ici.

18, rue Dauphine, 75006 Paris



Guillaume Brune.

5 Cour du Commerce-Saint-André

LE DERNIER IMPRIMEUR DE MARAT

Sur la cour du Commerce-Saint-André s'ouvre la porte dérobée du Café Procope. Par là entraient en voisins Danton, son ami Camille Desmoulins et Marat, lorsqu'il imprimait son *Ami du peuple* au numéro huit. L'atelier était tenu par Guillaume Brune, membre du club des Cordeliers, futur général de la Révolution et maréchal de Napoléon. Marat publiera neuf cent vingt-trois numéros, à deux mille exemplaires chacun, en changeant régulièrement de fournisseurs afin d'éviter ses adversaires. La dernière édition, datée du 14 juillet 1793, a été mise sous presse ici, le lendemain de son assassinat par Charlotte Corday.

59, rue Saint-André-des-Arts, 75006 Paris



BALADE 4

6 Chez Danton

DE L'AUDACE! ENCORE DE L'AUDACE!

Célèbre point de ralliement aujourd'hui, la statue de Danton marque l'emplacement de la demeure du grand orateur. Il occupait un vaste appartement dans la partie sud de la cour du Commerce, disparue en 1855 lors du percement du boulevard Saint-Germain par le baron Haussmann. La statue, signée Auguste Paris en 1888, représente Danton appelant à « l'audace » pour « sauver la patrie » des troupes étrangères marchant pour rétablir le roi dans ses fonctions. Non loin, place de l'Odéon, au troisième étage de l'immeuble qui accueille aujourd'hui le restaurant *La Méditerranée*, logeaient les jeunes Camille et Lucile Desmoulins.

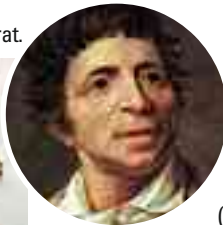
Place Henri-Mondor, 75006 Paris



Georges Jacques Danton.



Jean-Paul Marat.



7 Chez Marat

RENDEZ-VOUS AVEC LE DESTIN

Pour échapper à la précarité de sa situation, Marat finit par s'installer chez sa compagne Simone Evrard, rue des Cordeliers (rebaptisée rue de l'École-de-Médecine en 1790). C'est là que le pamphlétaire finira assassiné par Charlotte Corday. Le domicile du couple se trouvait au croisement de la rue d'Hautefeuille. La charmante tourelle que l'on aperçoit est celle de l'hôtel de Cahors, qui leur faisait face.

Rue de l'École-de-Médecine, 75006 Paris



Gravure représentant le couvent des Cordeliers, 1793.



8 Réfectoire des Cordeliers

BIENVENUE AU CLUB!

En entrant dans le cloître, on repère à gauche les soubassements d'une ancienne salle, remplacée par un local technique : ici se sont tenues, un temps, les séances du club des Cordeliers. Dans l'angle ouest, on inhuma Marat dans un tombeau de fortune, où il resta avant son entrée au Panthéon. La section du Théâtre-Français a tenu de nombreuses réunions dans le magnifique réfectoire, dans l'axe de l'entrée du cloître.

15, rue de l'École-de-Médecine, 75006 Paris



9 Prison de l'Abbaye

FOLIE MEURTRIÈRE

En face de l'église Saint-Germain-des-Prés, de l'autre côté du boulevard, s'élevait la prison de l'Abbaye. C'est là qu'eurent lieu les exécutions sommaires lors des massacres de septembre 1792 : après un simulacre de procès mené par un «vétéran» de la prise de la Bastille, trois cent vingt-six victimes ont trouvé la mort, parmi lesquelles le marquis de Sombreuil, gouverneur des Invalides, ou Thierry de Ville-d'Avray, valet de chambre de Louis XVI. Transformée en prison militaire, elle fut démolie sous le Second Empire, en 1854, lors du percement du boulevard.

133, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris



“
On y a célébré
le culte de
l'Être suprême.
”



10 Église Saint-Sulpice

À LA GLOIRE DE L'ÊTRE SUPRÊME

Ici s'est déroulé le mariage de Lucile et Camille Desmoulins, le 29 décembre 1790. Le témoin, Robespierre, enverra plus tard son ami à la guillotine... Le lieu garde un rare témoignage du nouveau culte promu par Robespierre à partir du printemps 1794, une inscription sur la façade qui dit : «Le peuple français reconnaît l'Être suprême et l'immortalité de l'âme.» À quelques jours du coup d'État du 18 brumaire, dans le froid de novembre 1799, on y sert un banquet de sept cents couverts en l'honneur des généraux Moreau et Bonaparte. Ce dernier n'y serait resté que quelques instants, le temps de manger une tranche de pain et une poire (de peur d'être empoisonné) et d'appeler à l'union nationale.

Place Saint-Sulpice, 75006 Paris

BALADE 4

11 Une planque de Condorcet

RATTRAPÉ PAR UNE OMELETTE

La rue des Fossoyeurs (rue Servandoni aujourd'hui) a tenu lieu de dernière cachette au Girondin Nicolas de Condorcet. Afin de ne pas compromettre ses hôtes, le savant se déguise en jardinier et quitte la capitale. L'inventeur du système métrique se réfugie dans une auberge de Clamart, où il se serait fait repérer en réclamant... une douzaine d'œufs pour une omelette payée... avec un louis d'or. Détenu à la prison de Bourg-la-Reine, on le retrouve mort, terrassé par un poison fourni par Cabanis, médecin, philosophe, ancien ami de Mirabeau.

15, rue Servandoni, 75006 Paris



12 Église Sainte-Geneviève

LE PANTHÉON DES GRANDS HOMMES

Voulue par Louis XV, inachevée à la mort de Soufflot son architecte, l'église est transformée en Panthéon en avril 1791 pour accueillir les cendres de Mirabeau. Celles de Voltaire y sont vite transférées puis celles de Rousseau trois ans plus tard. Si les deux écrivains y demeurent toujours, Mirabeau a été expulsé après qu'on eut appris sa collusion avec la monarchie. Lepeletier de Saint-Fargeau et Marat y firent aussi un bref passage. Des personnalités de l'Empire y sont toujours honorées, tels Treilhard et Tronchet, rédacteurs du Code civil, ou l'astronome Lagrange.

Place du Panthéon, 75005 Paris



Gravure représentant l'église Saint-Étienne-du-Mont avec son cimetière, en bas à droite, au XVIII^e siècle.

13 Cimetière de Saint-Étienne

PLUS PRÈS DE L'ENFER...

Le cimetière de l'église Saint-Étienne-du-Mont s'étendait au coin de la rue de la Montagne-Sainte-Geneviève.

Il a accueilli la dépouille de Marat après son expulsion du Panthéon en février 1795, quand on a mis fin à son culte. L'ami du peuple n'y aura pas pris racine : on a fermé le cimetière et ses restes ont été déplacés sans ménagement aux catacombes de la place d'Enfer (aujourd'hui Denfert-Rochereau), en compagnie d'un voisin qui ne partageait guère ses vues, Montesquieu.

Place Sainte-Geneviève, 75005 Paris



Georges Cain *Marie-Antoinette sortant de la Conciergerie, le 16 octobre 1793* 1885, huile sur toile (Paris, musée Carnavalet).



Conciergerie

LE DERNIER ESCALIER DE MARIE-ANTOINETTE

La sinistre Conciergerie fait partie de l'ancien palais royal devenu prison quand le roi déménage au Louvre, au ^{xiv}^e siècle. En 1791, l'appareil répressif s'y installe, et, en 1793, le Tribunal révolutionnaire prend ses quartiers au premier étage, là où siégeait l'ex-Parlement de Paris. En ce 16 octobre 1793, il est environ dix heures du matin quand Marie-Antoinette reçoit dans sa cellule lecture du jugement qui la condamne à mort. On lui coupe les cheveux avant que le bourreau Sanson ne l'escorte vers la charrette. Le tableau montre le moment où elle quitte la prison où elle a été incarcérée pendant deux mois et demi, emmenée à travers la grille qui existe toujours... La charrette traversera ensuite lentement Paris jusqu'à la place de la Révolution (aujourd'hui de la Concorde) où l'exécution aura lieu autour de midi.

2, boulevard du Palais, 75001 Paris



La ville remodelée par Napoléon

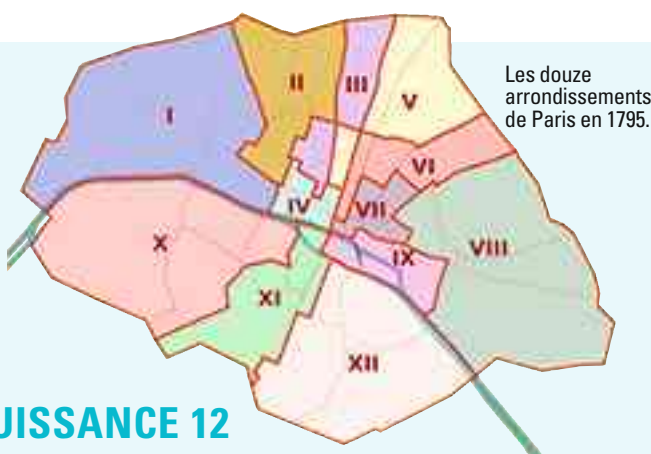
Il voulait en faire «la véritable capitale de l'Europe», rien de moins. Le Premier consul, bientôt, Empereur remet de l'ordre dans Paris, la dote d'une nouvelle administration et se pique d'une architecture à la gloire de la Grande Armée.

GUILLAUME PICON

Le coup d'État du 18 brumaire an VIII (9 novembre 1799) porte Napoléon Bonaparte au pouvoir. Âgé de trente ans, le jeune et brillant général dote la France d'un nouveau régime politique, le Consulat. Après une décennie révolutionnaire, l'heure est au retour à l'ordre et à la réforme administrative. En témoigne la loi du 28 pluviôse an VIII (17 février 1800)

portant sur «la division du territoire de la République et l'administration». Un article concerne Paris en particulier. Instauré en 1795, le découpage en douze arrondissements, chacun étant divisé en quatre quartiers, est confirmé. En revanche, une innovation de taille est apportée: l'exécutif est partagé entre deux hommes, le préfet de la Seine, à la fois administrateur du

département et maire de la ville, et le préfet de police. Ce partage des tâches perdurera jusqu'en 1977. Au premier poste, Napoléon nomme Nicolas Frochot que ses contemporains ont critiqué pour ses hésitations – son inertie et sa naïveté lors de la conspiration du général Malet, en octobre 1812, lui vaudront la disgrâce. Reste que craignant les émeutes et les épidémies, Frochot sait appliquer avec fermeté des mesures de sécurité et de salubrité publique. Ayant autorité sur la direction des travaux d'architecture du département et de la ville, il veille à ce que les chantiers de la capitale ne manquent pas de main-d'œuvre. Quand les ouvriers ont du pain, ils sont moins prompts à la révolte... Aussi, sur les quelque quatre-vingt-dix mille que compte Paris, vingt-cinq mille sont employés dans le bâtiment!



PARIS PUISSANCE 12

Paris n'a vingt arrondissements que depuis 1861. Sous la Révolution, la ville en compte douze. Sa population connaît une forte croissance sous l'Empire, passant de 548 000 habitants en 1801 à près de 623 000 dix ans plus tard. En raison d'une mortalité importante, cette croissance est due à l'afflux de main-d'œuvre en provenance de la province et de l'étranger. Près de 70 % des Parisiens logent sur la rive droite de la Seine, qui continue de se développer plus rapidement que la rive gauche. La densité varie d'un quartier à l'autre: Saint-Jacques compte 20 000 habitants contre 5 000 pour l'île Saint-Louis. Classe moyenne et population ouvrière sont présentes dans tous les arrondissements. Quant aux notables, le plus grand nombre d'entre eux évoluent dans le 1^{er} arrondissement.

RONDES DE NUIT

À la tête de la préfecture de police, Bonaparte place Louis Nicolas Dubois dont le périmètre regroupe police municipale, approvisionnement, surveillance de l'opinion et protection des lieux publics. Paris compte alors quarante-huit commissaires de police, soit un par quartier. La location du local est à la charge du commissaire qui est secondé par des inspecteurs et des officiers habillés en civil. Une garde municipale en uniforme est créée en 1802. Deux mille hommes à pied et cent quatre-vingts à cheval sont répartis en deux régiments, l'un affecté à la surveillance de l'enceinte et des ports de la ville, l'autre patrouillant à l'intérieur. Des rondes sont organisées la nuit, jusqu'à quatre



NAPOLÉON EN GLOIRE

L'architecte Chalgrin avait prévu de placer, au sommet de l'arc, un char sur lequel trônait Napoléon.

SIGNÉ RUDE

La base de l'arc est décorée par quatre groupes sculptés figurant les grandes heures de la Révolution et de l'Empire. Le plus célèbre est *Le Départ des volontaires de 1792* de François Rude.

HÉROÏQUES BATAILLES

Six bas-reliefs (deux par face et un sur chaque côté) puisent leur thème dans la geste révolutionnaire et impériale, de la bataille de Jemmapes à celle d'Austerlitz.

Jean-François Chalgrin *Premier Projet pour l'Arc de triomphe* XIX^e siècle, plume et lavis (Paris, musée Carnavalet).

ÉCHELLE DE 1/1000



ARC DE TRIOMPHE DE L'ÉTOILE



LE PRÉFET DUBOIS

Quand éclate la Révolution, Louis Nicolas Dubois occupe la charge de procureur du roi au Châtelet. En 1795, on le retrouve juge au tribunal civil du département de la Seine. À la faveur de la loi du 28 pluviôse an VIII instaurant les préfets, il est nommé à la tête de la préfecture de police de Paris. Napoléon entretient ainsi la rivalité entre l'ambitieux préfet et Joseph Fouché, puissant ministre de la Police. Au lendemain de sa disgrâce, en 1810, suite à l'incendie de l'ambassade d'Autriche à Paris, Dubois siège au Conseil d'État. Réputé pour son sens de l'organisation, il est envoyé au Conseil des subsistances en 1811, année de disette. En 1814, il se rallie à Louis XVIII et, l'année suivante, il quitte la vie politique.



EUGÈNE-FRANÇOIS VIDOCQ

Né à Arras en 1775, mort à Paris en 1857, cet ancien bagnard est le véritable créateur de la police judiciaire.

heures et demie. Dans sa lutte contre le crime, la police recourt parfois à des repris de justice, le plus connu d'entre eux étant Vidocq. Publiées sous la Restauration, ses *Mémoires* ont propagé le mythe de l'ancien bagnard devenu le « Napoléon de la police ». L'ordre règne donc à Paris et ce d'autant plus qu'il s'inscrit dans chaque rue. La numérotation des immeubles compte parmi les innovations napoléoniennes. La numération par îlot alors pratiquée n'excluait pas l'utilisation de mêmes numéros dans une rue partagée entre plusieurs îlots. Source de confusion, ce système est remplacé, en 1805, par une double numération, paire et impaire, sur chaque côté de la rue. Signe de son succès, il a perduré jusqu'à aujourd'hui.

LES RÊVES D'UN EMPEREUR

Le service des postes est lui aussi réorganisé. Quelque trois cents facteurs parcourent la capitale, relevant trois fois par jour les deux cents boîtes aux lettres qui y sont disséminées. Le bureau général des Postes situé près du Louvre emploie, quant à lui, huit cent soixante-dix personnes en 1800. Devant l'affluence, la construction d'un nouveau bureau, situé à l'angle des rues de Rivoli et de Castiglione, commence en 1811.

Le contrôle des esprits que vise le gouvernement passe par celui de la presse. Des trois cent cinquante périodiques diffusés à Paris

La numérotation des immeubles compte parmi les innovations napoléoniennes qui perdurent aujourd'hui.

en 1790, il n'en reste plus que soixante-dix en 1799. Un an plus tard, un arrêté ramène à treize le nombre de journaux. En 1807, François-René de Chateaubriand, qui n'a pas encore entamé la rédaction de ses *Mémoires d'outre-tombe*, publie dans le *Mercure de France* un compte rendu où il fait allusion à l'exécution du duc d'Enghien par Bonaparte, en 1804. La réaction impériale est immédiate et sans appel : l'écrivain est prié de se retirer dans sa propriété de Châtenay-Malabry. En 1811, à l'apogée de l'Empire, seuls quatre quotidiens sont autorisés à paraître. Ce qui n'empêchera pas Napoléon d'être abandonné par l'opinion publique en 1814, puis en 1815.

En février 1800, Bonaparte s'installe au palais des Tuileries, ancienne résidence royale. Que le Premier consul dorme dans la même chambre que les tyrans qui ont régné sur la France n'est pas du goût de tous les républicains. Comme si, pour parler comme Victor Hugo, « déjà Napoléon perçait sous



Illustration de la garde municipale créée en 1802, parue dans *L'Histoire des corps de troupes de la Ville de Paris*, 1897.

PLACE SAINT-SULPICE

Sous l'Empire, la place Saint-Sulpice est ornée d'une nouvelle fontaine, dite de la Paix et des Arts, plus tard déplacée vers le jardin du Luxembourg...



Gravure de Courvoisier datant de 1827 représentant l'église Saint-Sulpice.



Bonaparte». Dans *Le Mémorial de Sainte-Hélène*, Napoléon confiera à Las Cases : « Il entraînait dans mes rêves de faire de Paris la véritable capitale de l'Europe. » En matière d'urbanisme et d'embellissement de Paris, le nouveau gouvernement dispose de réflexions antérieures, notamment le plan dit de la Commission des artistes, élaboré entre 1794 et 1797. Celui-ci envisage de nouvelles voies dont un axe ouest-est reliant la

Concorde à la Bastille et un nouveau pont entre la rive gauche et la rive droite; il projette également des places et des monuments. Le tracé de la rue de Rivoli et du pont d'Iéna, l'aménagement, rive gauche, des quais situés entre le Palais-Bourbon et l'École militaire figurent déjà sur ce plan. Napoléon en fait une réalité tangible, taillée dans la pierre et le métal. Ainsi, un arrêté de 1804 donne à la rue de Rivoli le nom qui est, aujourd'hui encore, le sien, celui d'une victoire remportée en Italie du Nord en 1797. La rue part de la place de la Concorde et s'arrête, à la fin de l'Empire, à la hauteur de la rue de l'Échelle.

Napoléon a également à cœur d'inscrire l'épopée impériale dans l'espace parisien. En 1806, il signe un décret ordonnant la construction d'un arc à la gloire de la Grande Armée. D'abord envisagé place de la Bastille, l'arc est finalement déplacé vers l'ouest, au niveau de la barrière de l'Étoile. La première pierre est posée dès 1806. Le chantier s'annonce sous les meilleurs auspices. C'était compter sans un sous-sol trop meuble, nécessitant des travaux plus longs que prévu. À la chute de l'Empire, seules



PIERRE FONTAINE

Né à Pontoise en 1762, mort à Paris en 1853, il fut, avec son acolyte Percier, l'architecte préféré de Napoléon.

PARIS SOUS L'EMPIRE

Anonyme
Vue du pont d'Austerlitz et de l'entrée du Jardin des plantes
Eau-forte coloriée (Paris, musée Carnavalet).



PONT D'AUSTERLITZ

Napoléon décide la construction de trois ponts en 1801. Celui d'Austerlitz – cinq arches en fonte – sera dé baptisé en 1814 pour plaire aux alliés. Il sera reconstruit en pierre en 1855 et retrouvera son nom d'origine.



les fondations ont été construites. Le projet est délaissé par Napoléon en 1814; il ne sera achevé qu'en 1836, sous Louis-Philippe. Ignorant tout de cette fin, le citoyen Bonaparte contemple la place du Carrousel depuis ses appartements des Tuileries. Son regard est arrêté par un îlot de maisons qui dissimulent une grande partie du Louvre. C'est sans doute cette vue tronquée qui lui inspire le « grand dessein » de réunir les

Tuileries au Louvre. Depuis le début de 1801, le Premier consul a retenu Pierre Fontaine et Charles Percier comme architectes du gouvernement. Considérés comme les inventeurs du style Empire, les deux hommes s'efforcent de créer des formes parfaites, capables de résister à l'« esprit de la mode » qu'ils dénoncent dans leurs publications. Ils accordent une grande importance à la beauté des matériaux qu'ils mettent en

valeur. Après les exubérances du rocaille, ils se font les défenseurs d'une simplicité qui rappelle l'antique et qu'ils peinent parfois à imposer à leurs commanditaires désireux de manifester leur fortune dans leurs décors intérieurs. Quoique pensent les deux architectes de la mode, il leur faut parfois en tenir compte... Ainsi du style Retour d'Égypte. En 1798, Bonaparte s'y était rendu, à la tête d'une armée de soldats et de savants.



LE SACRE À NOTRE-DAME

Après la proclamation de l'Empire, le 18 mai 1804, Napoléon décide de se faire sacrer. Paris va devenir la scène d'une immense opération de propagande. Ségur, grand maître des cérémonies impériales, organise l'événement fixé au 2 décembre 1804. Il charge Fontaine et Percier de concevoir la décoration de Notre-Dame. Les deux architectes dessinent un portail de style gothique, avec des statues de Clovis et de Charlemagne, soulignant le temps long de la monarchie française auquel Napoléon se rattache désormais.

Jacques-Louis David *Le Sacre de Napoléon*
1805-1807, huile sur toile (Paris, musée du Louvre).



L'arc de triomphe du Carrousel, édifié entre 1807 et 1809, célèbre la victoire d'Austerlitz. Au sommet la copie du quadrigue figurant sur la porte de la basilique Saint-Marc à Venise.



Joseph-Louis Hippolyte Bellangé
Un jour de revue sous l'Empire
1862, huile sur toile
(Paris, musée du Louvre).

Militairement, l'expédition s'était soldée par un échec, culturellement par un succès. La France découvrant l'Égypte et sa civilisation débordait de curiosité pour ses pharaons et leurs pyramides. Les élites cèdent alors à une véritable égyptomanie qui se manifeste dans les arts décoratifs et l'architecture. Aussi Percier et Fontaine glissent-ils des têtes de sphinx et autres fleurs de lotus.

LES GRANDS TRAVAUX REPOUSSÉS

Entretiens devenu empereur, Napoléon, qui préfère traiter avec un seul interlocuteur, ne retient que Fontaine qu'il nommera, plus tard, en 1813, « premier architecte de Sa Majesté l'Empereur ». Ayant le goût de l'architecture, Napoléon prie souvent Fontaine de le rejoindre à dîner. Leurs échanges portent sur les projets en cours et, plus largement, sur les « embellissements »

de Paris. Le *Journal* que Fontaine a pris soin de tenir rend compte de ces entretiens et constitue un témoignage incomparable sur Napoléon architecte. Les deux hommes ne partagent pas les mêmes vues. Les palais du Louvre et des Tuileries n'étant pas situés dans le même plan, l'architecte propose de construire une aile transversale destinée à masquer cette dissymétrie. Napoléon lui rétorque : « Ce qui est grand est toujours beau. Je ne saurais me déterminer à partager en deux un espace dont le principal avantage doit être la grandeur. » Avant de se rallier au projet de Fontaine. L'affaire semble entendue quand, soudain, l'Empereur revient à la charge : « Tout ce que l'on pourra mettre entre le Louvre et les Tuileries ne vaudra pas une belle cour et je pense qu'il vaut mieux ne rien y faire. » Répondant sur le fond aux arguments de Fontaine, il poursuit :

« Il importe peu qu'un grand édifice n'ait pas une régularité complète, les gens de l'art voient seuls ces sortes de défauts. Ce sont des niaiseries qui frappent le plus petit nombre. » À la fin de l'Empire aucune décision n'aura été prise...

Portrait inattendu où le général, si prompt à trancher et à improviser sur le champ de bataille, vise et se ravise, gagné par l'indécision. Il est vrai qu'à partir de 1812, année de la désastreuse campagne de Russie, les difficultés s'accumulent. L'argent vient à manquer. Les grands travaux sont repoussés. Quand ils ne sont pas abandonnés, ils sont menés à l'économie. Ainsi du palais initialement conçu pour son fils, le roi de Rome : « Il me faut un palais de convalescence ou d'habitation pour un homme sur le retour de l'âge », confie Napoléon en mars 1813. À croire qu'il a déjà abdiqué... ■

Des rues tirées au cordeau

Avant Haussmann, Napoléon décide de tailler dans l'écheveau des petites rues parisiennes.

GUILLAUME PICON



Vue des Tuileries et de la rue de Rivoli peinte sur une assiette du service de l'Empereur, XIX^e siècle, porcelaine, (château de Fontainebleau).

RIVOLI

La rue de Rivoli est tracée à partir de 1811 le long du jardin des Tuileries.

COLONNES

La rue des Colonnes est « pré-Empire » : elle date de 1797 et menait au théâtre Feydeau, renommé à l'époque.



Vue de la rue des Colonnes.



Permettant une meilleure circulation de l'air, les nouvelles voies évitent la stagnation des miasmes. Mais les motivations de Napoléon ne sont pas seulement d'ordre sanitaire. Ayant tiré au canon sur la foule à l'automne 1795, il se souvient que l'étroitesse des rues avait gêné la manœuvre. Des voies larges permettront de charger efficacement dans une ville

prompte à la révolte ! Avec son caractère monumental, la rue de Rivoli est exemplaire. Fontaine et Percier en ont conçu l'alignement et dessiné les façades. Au-delà de cette nouvelle artère, c'est tout un quartier qui voit le jour, avec, entre autres, la rue de Castiglione et son prolongement au-delà de la place Vendôme, la rue Napoléon (rue de la Paix). ■



CASTIGLIONE / PAIX

Décidée quand Napoléon était encore Premier consul, cette trouée mène des Tuileries à l'Opéra. Au milieu, la place Vendôme, où s'élève la colonne à la gloire de l'Empereur, sépare la rue de Castiglione de la rue de la Paix.

Anonyme *La Rue de Castiglione*
xix^e siècle, aquatinte en couleur
(Paris, musée Carnavalet).



Sylvain Marie Schéma d'un égout situé rue Vieille-du-Temple au coin de la rue des Francs-Bourgeois 1800.

Abreuver ceux qui ont soif

Au début du XIX^e siècle Paris manque d'eau. Napoléon s'empare du dossier pour y remédier.

GUILLAUME PICON

En 1802, le décret pour la construction du canal de l'Ourcq vise, par dérivation du cours de cette rivière, à améliorer l'alimentation en eau des habitants de la capitale. Arrivant à Paris, les eaux de l'Ourcq devaient remplir le bassin de la Villette puis alimenter le canal Saint-Martin. En 1806, l'édification de nouvelles fontaines est décidée. Elles doivent

couler nuit et jour «de manière à pourvoir non seulement aux services publics et aux besoins des particuliers, mais encore pour rafraîchir l'atmosphère et laver les rues». Conçues comme de véritables monuments, ces fontaines ont vocation à décorer l'espace urbain. Plusieurs d'entre elles affichent le style Retour d'Égypte, alors à la mode. ■

LES ÉGOUTS

Au début du XIX^e siècle, Paris compte vingt-trois kilomètres d'égouts, régulièrement bouchés. Les rues construites sous l'Empire en sont pourvues, tandis que les eaux de l'Ourcq permettent de nettoyer les canalisations.



LE CANAL DE L'OURCQ

Dès son inauguration, il est utilisé l'hiver par les Parisiens pour faire du patin à glace, l'été pour se baigner. Ses berges ombragées étaient surnommées les « Champs-Élysées de l'Est ».



Paul-André Basset
Les Patineurs du canal de l'Ourcq
Estampe du XIX^e siècle (Paris, musée Carnavalet).



LA FONTAINE DU CHÂTELET

En 1806, Napoléon décide d'élever une fontaine au centre de la nouvelle place du Châtelet. Surmonté d'une victoire, le monument est une colonne entourée d'anneaux de bronze commémorant ses principales victoires.

LA FONTAINE DU FELLAH

Surmontée d'un aigle déployé, elle n'a pas bougé depuis son installation, en 1806, au 42, rue de Sèvres. Elle constitue un des plus beaux exemples du style Retour d'Égypte.



Jean-Marie Amelin
La Fontaine du Fellah
1852, aquarelle et encre (Bibliothèque historique de la Ville de Paris).

La frénésie des colonnes

Napoléon entend inscrire l'Empire et sa gloire dans la pierre. Les colonnes sortent du sol, comme autant d'attributs inspirés de l'Antiquité.

GUILLAUME PICON

Le nouveau régime a besoin de monuments pour magnifier ses institutions et célébrer les exploits de ses armées. Les architectes réaménagent des monuments existants, achèvent des chantiers en cours et lancent de nouveaux projets. Le Corps législatif succède au Conseil des Cinq-Cents déjà installé au Palais-Bourbon, sur la rive gauche, au

débouché du pont de la Concorde. S'inspirant de la colonne Trajane de Rome, la colonne Vendôme se dresse sur la place située entre les rues de Castiglione et Napoléon (rue de la Paix). Le Panthéon et son péristyle sont consolidés tandis que sont conservées à la fois ses fonctions d'église et de crypte des grands hommes. ■

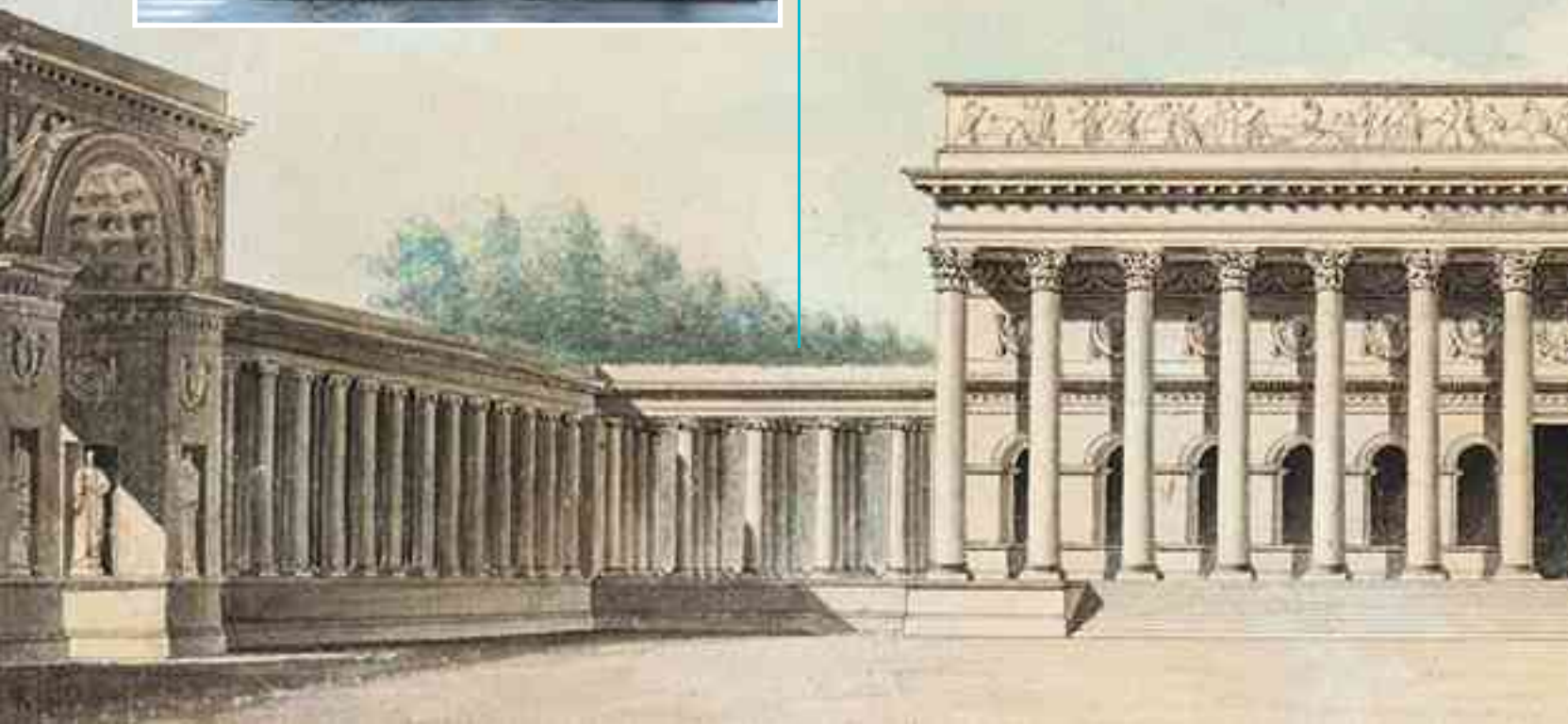


LA BOURSE

Commencé en 1808, le « temple de la Bourse » est réalisé d'après les plans d'Alexandre Brongniart. L'édifice reflète le goût de son architecte pour le style antique, en l'occurrence la Maison carrée de Nîmes.

LA MADELEINE

La Révolution avait stoppé le chantier de l'église de la Madeleine. Napoléon décide d'en faire un temple à la gloire des soldats de la Grande Armée... avant de restituer à l'édifice sa destination initiale.





Ferdinand Delannoy et Jacques François
Projet d'achèvement de l'église de la Madeleine
 1805, lavis de couleur au trait (Paris, musée Carnavalet).

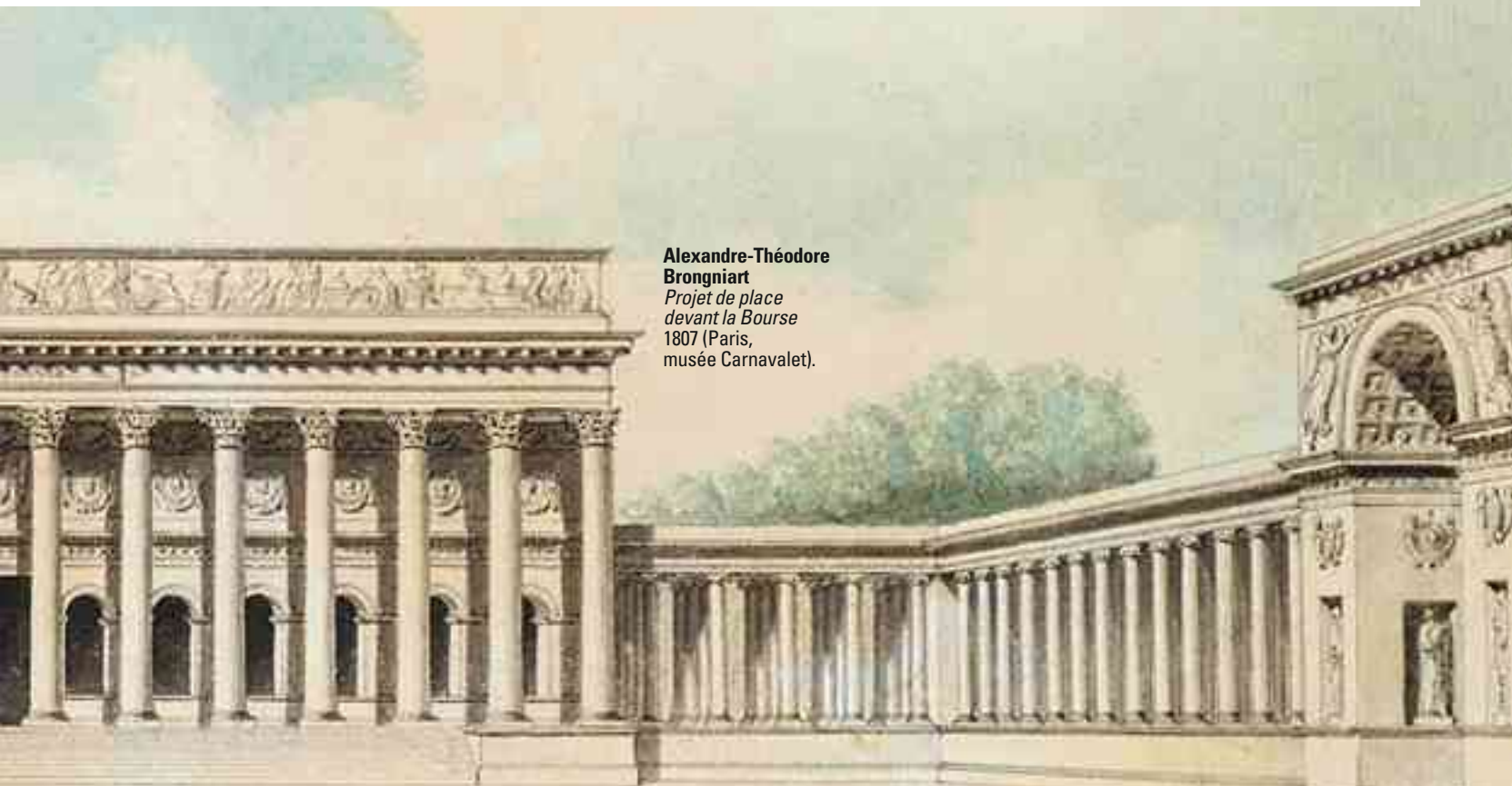


LE PALAIS-BOURBON

Il se présentait de biais par rapport au pont de la Concorde, achevé peu avant la Révolution. En 1806, le Palais-Bourbon est doté d'une nouvelle façade, créant une superbe perspective avec la Madeleine.



Auguste Hibon *Le Palais du Corps législatif*
 XIX^e siècle, plume et aquarelle (Paris, musée Carnavalet).



Alexandre-Théodore Brongniart
Projet de place devant la Bourse
 1807 (Paris, musée Carnavalet).

PARIS SOUS L'EMPIRE

Jean-Antoine Alavoine
La Fontaine de l'Éléphant place de la Bastille
xix^e siècle, aquarelle sur papier (Paris, musée Carnavalet).



UNE FONTAINE ÉLÉPHANT

Un décret de 1810 prévoit que sera érigée sur la place de la Bastille « une fontaine sous la forme d'un éléphant de bronze ». Un monument provisoire en bois et plâtre est construit en 1814; il sera détruit en 1846.

UN OBÉLISQUE SUR LE PONT

Il devait s'élever sur le Pont-Neuf, à l'emplacement de la statue d'Henri IV. L'« aiguille », comme on la surnommait alors, ne dépassa pas le stade des fondations.

Pierre Fontaine
Vue du palais du roi de Rome
xix^e siècle, encre de Chine, plume et aquarelle (Paris, musée Carnavalet).





Louis-Pierre Baltard
Projet d'obélisque sur le Pont-Neuf
XIX^e siècle, lavis et aquarelle sur papier (Paris, musée Carnavalet).

Les projets fous de l'Empereur

Après la chute de Napoléon, de nombreux chantiers sont interrompus. Revue des édifices qui auraient dû achever de donner à Paris son visage impérial.

GUILLAUME PICON

En 1810, Napoléon demande à son architecte, Pierre Fontaine, de concevoir un palais qui occuperait la colline de Chaillot. En 1811, celui-ci est attribué à son fils et héritier, né le 20 mars. Quelques semaines plus tard, les travaux du palais du roi de Rome commencent. L'année suivante, un projet de cité impériale est lancé, situé sur la rive gauche de la Seine et relié au palais par le pont d'Iéna. La cité s'organise autour du Champ-de-Mars qui doit être

encadré par des bâtiments administratifs et militaires. En 1812 est posée la première pierre du palais des Archives, destiné à abriter la mémoire de l'Empire, ainsi que celle du palais de l'Université. D'autres projets étaient également à l'ordre du jour, ici une fontaine ou un obélisque, là le ministère des Relations extérieures. Seuls les plans d'architectes ont conservé la trace de ces monuments un temps rêvés par Napoléon. ■

UN PALAIS POUR LE ROI DE ROME

Avec l'impératrice, Napoléon avait prévu de loger dans le palais du roi de Rome. Leurs appartements devaient occuper le premier étage du corps central, de part et d'autre d'une salle des fêtes.



Chaque page est créditée de haut en bas et de gauche à droite.
Cartographies : © EdiCarto.
Toutes les images, sauf mentions contraires : © Emmanuel Sokol.

Couverture : © Gilles Beloeil. Page 2 : Leemage. Pages 4-5 : © Bridgeman. Pages 6-7 : © Roger Viollet. Page 8 : © Leemage. © TDC. © Roger Viollet. Page 9 : © Leemage. Page 10 : Roger Viollet. Page 11 : © Leemage. © Bridgeman. © TDC. Page 12 : © Leemage. © AKG. © TDC. Page 13 : © Roger Viollet. Page 14 : © TDC. © Roger Viollet. Page 15 : © Leemage. Pages 16 à 25 : © Ubisoft. Pages 29 à 39 : © Sébastien Danguy des Déserts. Page 40 : © Photo RMN. Page 41 : © Leemage. Page 42 : © Bridgeman. Page 43 : © Leemage. © Bridgeman. Page 44 : © Sébastien Danguy des Déserts. Page 45 : © Leemage. Page 46 : © Photo RMN. Page 47 : © Leemage. Pages 48-49 : © Roger Viollet. Page 50 : © Roger Viollet. Page 51 : © Leemage. Pages 52-53 : © Leemage. Page 54 : © Leemage. Page 55 : © Bridgeman. Page 56 : © TDC. © Roger Viollet. Page 57 : © Roger Viollet. Page 58 : © Bridgeman. © Roger Viollet. Page 59 : © Leemage. Page 64 : © Leemage. Page 72 : © Leemage. © Roger Viollet. Page 73 : © Leemage. Page 77 : © Bridgeman. Page 78 : © Leemage. Page 93 : © Photo RMN. Page 94 : © Leemage. © Bridgeman. Page 95 : © Leemage. © Hemis. Page 96 : © Roger Viollet. Page 97 : © Photo RMN. Page 98 : © Photo RMN. Page 99 : © Roger Viollet. Page 100 : © Roger Viollet. Page 101 : © Roger Viollet. Pages 102-103 : © Roger Viollet. Page 106 : © Roger Viollet.

A circular inset image showing a large crowd gathered in a public square, looking up at a tall monument or statue in the center, possibly during a public execution or execution by guillotine.

La place Louis XV et le jardin des Tuileries.



La Bastille prise du côté du jardin de l'Arsenal.



La Bastille.



La place Vendôme.



La place Royale.



L'Hôtel de Ville.

10, boulevard de Grenelle
75738 Paris cedex 15
Tél. 01 87 39 71 00
Société par actions simplifiée
Principal associé : Ufipar (LVMH)

Président
Francis Morel

Directrice générale déléguée
et directrice de la publication
Sophie Gourmelen

Directeur des rédactions
Stéphane Albouy

Éditrice
Julie Costes
Responsable développement
et diversification
Emmanuelle Pougnet
Rédaction - Chef de service
Charles de Saint Sauveur
Directrice commerciale
Frédéric Gondolo,
Gaëlle Trabut
Fabrication
Jérôme Mancellon,
Sandrine Lebreton

Ventes diffuseurs Ile-de-France
et Oise **0 800 940 940**
(appel gratuit depuis un poste fixe)

Ventes diffuseurs province
0 800 811 179
(appel gratuit depuis
un poste fixe)

Service client
01 76 49 11 11

Photogravure

Key Graphic

Imprimeur
Aubin, France

Origine du papier
Finlande

Taux de fibres recyclées **0%**
Le papier de ce magazine est issu
de forêts gérées durablement.

Eutrophisation
Ptot 0,011 kg/tonne
Dépôt légal **Février 2018**
ISSN 0767 - 3558
Commission paritaire
N° 0120 C 85979



Cette édition est une réalisation
Press Ink.

Éditeur
Claude Pommereau

Rédacteur en chef
Rafael Pic

Directeur artistique
Bernard Borel

Réalisation graphique
Marquerite Da-Silva

Iconographe
Élodie de Dreux-Brézé

Secrétaire de rédaction
Virginie Vernevaut

Ont collaboré à cette édition
Lorant Deutsch,
Guillaume Evin, Bruno Fuligni,
Dominique de La Tour,
Guillaume Picon,
Jonathan Siksou

TOUT CONNAÎTRE DE L'HISTOIRE DE PARIS

Devenez incollable sur l'histoire de Paris grâce à notre collection de hors-série !
Tout savoir sur les Parisiens de l'époque, leur vie quotidienne, leurs métiers, leurs expressions préférées ...
Des itinéraires et récits pour voyager dans le temps et visiter Paris autrement.



N°4 à paraître en mai

Commandez tous les hors-série du Parisien sur
leparisien.fr/hors-serie
ou au 01 76 49 11 11 (coût d'un appel local)

Le Parisien
TOUT VOUS CONCERNE



FRANCK FERRAND AU CŒUR DE L'HISTOIRE 14H-15H

#ACDH

En partenariat avec **Le Parisien**

LUNDI 19 FÉVRIER
ÉMISSION SPÉCIALE "LE PARIS DE LA RÉVOLUTION"

À RÉÉCOUTER EN PODCAST SUR EUROPE1.FR

Europe 1